

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

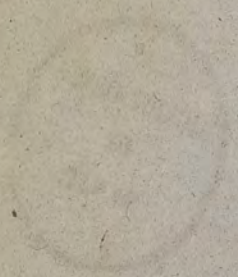


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRARY OF THE

CONSTITUTIONAL

LES JAMMABOS
OU LES
MOINES JAPONOIS.

TRAGÉDIE.



LES JAMMABOS

OU LES

MOINES JAPONOIS.

TRAGÉDIE



LES JAMMABOS
OU LES
MOINES JAPONOIS.
TRAGÉDIE.

DÉDIÉE AUX MANES DE HENRI IV,

Et suivie de remarques historiques.

Sint ut sunt , aut non sint.

Et respondit terra , non sint.



LES JAMMABOS

OU LES

MOITÉS D'ABONNÉS

TRAGÉDIE

Par M. de MONTMORIN, Auteur de la

Tragédie de la République

La République est un

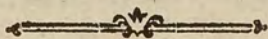
1772



AUX MANES

DE

HENRI IV.



O toi, le plus grand des rois & le meilleur des hommes, toi dont le nom, cher à l'Europe entière, fait encore verser des larmes d'attendrissement à tous les François, & réveille dans tous les cœurs le souvenir

du fanatisme des prêtres & des attentats
des moines, permets que je te consacre un
ouvrage fait contre les moines coupables &
les prêtres fanatiques & cruels ! Hélas ! ta
vie, qui étoit pour nous un bienfait du ciel,
a été l'époque la plus célèbre de leur audace
& de leurs fureurs. Si quelque téméraire
entreprend de les défendre, & ose blâmer le
but que je me suis proposé, je ne lui répon-
drai point, je le menerai au lieu où ta cendre
repose, & je lui dirai : regarde & frémis ;
ma justification est écrite sur cette tombe.

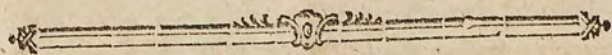
O mon maître ! ô mon roi ! quel monstre
est donc le fanatisme ? Quels cœurs ont donc
les prêtres & les moines, puisque tes vertus

*ni tes bienfaits ne purent les désarmer ?
Réjouis-toi, ombre illustre ! ils ne sont plus
aujourd'hui tels que ton siècle les a vus. La
raison a brisé dans leurs mains les armes
qu'ils tenoient de la crédulité & de l'igno-
rance. Le regne de la superstition est passé,
mais les plaies qu'elle fit à ton peuple ne sont
pas toutes fermées. Il en est une qui saigne
encore, une sur laquelle il est tems que la
tolérance verse un baume salutaire ; & c'est
du pied de ta statue que toute la France,
tendant avec moi les mains vers le digne
Héritier de ton trône, le conjure à genoux
de rendre enfin les droits de citoyen à des
sujets utiles & paisibles, & de ne plus per-*

*mettre qu'on persécute en eux une religion
qui nous a donné un Henri IV & deux
Sully.*

26 Octobre 1778.

PRÉFACE



P R É F A C E.

VOICI la première fois que les Japonois sont mis sur la scène, & j'ai cru que ceux de mes lecteurs à qui ce peuple est peu connu, seroient bien aises de trouver dans des notes ce qu'il importe le plus de savoir sur sa religion, son gouvernement, son caractère & ses mœurs.

L'ordre des Jammabos existe encore aujourd'hui. Je conviens que ces religieux ne sont pas précisément tels que je les représente dans ma tragédie ; mais rassemblant tous les vices des différens moines du Japon, j'en ai composé le caractère des Jammabos & des Bonzes, pour peindre en eux l'esprit monacal de ces contrées idolâtres. Si l'on m'accuse d'exagération ou de calomnie, j'en appelle aux jésuites. Ils ont dès long-tems pris soin de répondre à mes critiques & de confondre les incrédules. Leurs missionnaires nous attestent qu'en général les prêtres & les religieux Japonois sont avares, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux & les plus méchans de tous les hommes.

On ne devoit point, à ce portrait, présumer que ceux qui en sont l'objet, pussent avoir jamais eu rien de commun avec les ministres d'une religion sainte. Cependant je suis contraint d'avouer que la corruption, l'ignorance & le fanatisme ont quelquefois mis entr'eux des traits de ressemblance. Mais mon ouvrage n'en sera que plus utile. On rend hommage à la pureté du christianisme, en flétrissant d'un opprobre éternel les membres qui l'ont déshonoré. Dévouer à l'exécration publique les prêtres séditieux & cruels, les moines imposteurs ou scélérats, c'est avertir la terre du respect qu'elle doit aux dignes pasteurs dont la bienfaisance égale les lumières, & aux pieux cénobites qui, séparés de la société, remplissent encore le devoir de la servir, & savent par des travaux utiles ou par des vertus paisibles lui payer le prix de la protection & des bienfaits qu'ils en reçoivent.

Peut-être arrivera-t-il aussi que beaucoup de gens croiront voir dans cette piece de fréquentes allusions à une société fameuse, dont la destruction vient d'occuper & de surprendre toute l'Europe. Je n'ai rien à dire sur les différentes idées que pourront avoir mes lecteurs. Je laisse à ceux qui voudront faire des applications, le soin d'en

apprécier la justesse & d'en montrer la vérité. Quant à moi, je ne dois répondre au public que de ce que j'ai dit réellement. Les remarques qui suivent ma tragédie, s'étendent à un grand nombre d'objets divers, quoique relatifs à mon plan, & j'y développe clairement mes intentions & mes pensées. J'ajouterai encore ici que toute espèce de moines qu'on a pu ou qu'on pourra jamais comparer à mes Jammabos, mérite certainement d'être anéantie. Si, comme tous les parlemens de France, tous les souverains de la chrétienté & le chef même de l'église semblent l'avoir décidé, les jésuites ont en effet donné lieu à cet affreux parallèle, ils ne peuvent se plaindre de personne, & l'on ne doit s'étonner que d'une chose; c'est qu'ils aient existé si long-tems.



A C T E U R S.

TAIKO , *empereur séculier du Japon.*

OKIMAS , *filz aîné* } *de Taiko.*
TAMMA , *second filz* }

AGENIE , *princesse du royaume de Corée , élevée à la
cour de l'empereur du Japon.*

ILMAGIS , *premier ministre de Taiko.*

URANKA , *chef des Jammabos , moines du Japon.*

MURAMI , *Bonze renégat , actuellement Jammabos &
confident d'Uranka.*

TADNÉ , *suivante d'Agénie.*

Troupe de Jammabos.

Troupe de Coréens.

Troupe de Japonois.

Officiers & gardes de l'empereur.

*La scene est à Jêdo , capitale du Japon , sur le bord de
la mer , dans le palais de l'empereur.*

LES JAMMABOS.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANKA, MURAMI.

MURAMI.

Voici donc le grand jour où descendant du trône,
L'empereur veut, dit-on, abdiquer la couronne.
Nos autels, notre culte, objet de ses mépris,
Vont être relevés par la main de son fils;
Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres,
Nous régnerons bientôt où régnoient nos ancêtres.
Les prodiges nombreux qu'opere votre bras,
Ont enfin à vos pieds fait tomber Okimas :
L'avantage des ans l'appelle au diadème,
Et l'on va sous son nom vous couronner vous-même.
Mais quel sombre chagrin semble d'un voile épais
Envelopper vos yeux alarmés & distraits ?

URANKA.

L'espoir qui t'éblouit, te cache les nuages
D'où mon œil attentif craint encor des orages.

A iij

J'observe l'empereur, je le vois agité,
 Il est morne, pensif, j'en suis épouventé.
 En vain à me flatter il force son courage,
 Mon pouvoir l'y contraint, il me hait davantage;
 Et ce sceptre fatal, dont il va disposer,
 En sortant de sa main peut encor m'écraser.
 A l'aîné de ses fils avant qu'il le remette,
 Peut-être que Taikō prétendra qu'il l'achette
 Par un lâche abandon, un sacrifice affreux
 De sa religion, de nous & de nos dieux.
 Est-il quelques forfaits que dans le rang suprême
 On ne pense couvrir avec le diadème?
 Okimas tiendra-t-il contre un prix si flatteur?
 Mais quand l'ambition se tairoit dans son cœur,
 L'amour nous y trahit; il adore Agénie
 Qui, de Confucius suivant la secte impie,
 Va pour dot aujourd'hui porter à son époux
 L'empire de Corée & son mépris pour nous.
 Songe encore à Tamma, Tamma dont l'ame altière
 Brave en moi l'ennemi que craint au moins son père.

MURAMI.

Qu'importe de Tamma la haine & le courroux?
 Ils seront impuissans, si son frère est pour nous.

URANKA.

Il m'a fait en ces lieux ordonner de me rendre,
 Et je vais voir enfin ce que j'en dois attendre.
 Je ne fais si pour nous son cœur voudroit changer;
 Mais s'il l'osoit. . .

MURAMI.

Eh bien, il faudroit nous venger.

Le ciel entre vos mains n'a-t-il pas mis sa foudre ?
 Quoi, seigneur, les rochers par vous sont mis en poudre,
 Les arbres en éclats volent à votre voix,
 De son sein embrasé la terre entend vos loix,
 Et vous ne pourriez pas, entr'ouvrant ses abîmes,
 Par un miracle utile y plonger vos victimes ?
 Mais quand les cieux pour vous ne s'ébranleroient pas,
 A leur défaut, seigneur, n'aurez-vous pas nos bras ?
 De tous les Jammabos chef saint & redoutable,
 Vous commandez en dieu sur ce corps formidable,
 Et sous vous à la fois pontifes & soldats
 Nous vous suivons au temple, ou volons aux combats.
 Parlez, & dans l'instant nos mains obéissantes
 Vous feront à l'envi mille offrandes sanglantes.
 Jamais impunément fut-on nos ennemis ?
 Mais si c'est peu des bras à vos ordres soumis,
 S'il en faut d'étrangers, dans un besoin extrême
 Vous pourrez avec nous armer les Bonzes même.

URANKA.

Toi qui fus de leur corps, & qui n'en es sorti
 Que pour entrer sous moi dans un meilleur parti,
 As-tu donc oublié quelles haines fatales
 Divisent de tout tems nos deux sectes rivales ?
 Ils suivent Siaka, nous servons les Camis ;
 Notre culte, nos dieux, tout nous rend ennemis ;
 Tout allume entre nous une éternelle guerre.

A iv

Et souvent notre sang a fait rougir la terre.

M U R A M I.

Ils font nos ennemis ; mais de Confucius ,
De tous ses sectateurs ils le font encor plus.
De ce vil philosophe adoré dans la Chine ,
Taiko , pour nous confondre , apporta la doctrine.
Sappant également toute religion ,
Elle ordonne aux mortels d'user de leur raison ,
De n'avoir que leurs cœurs pour docteurs & pour maîtres ,
De vivre vertueux , & de braver les prêtres.
Les bonzes plus que nous se sont vus avilis ;
La pauvreté , pour eux pire que le mépris ,
Est venue à sa suite ; & des fureurs nouvelles
Leur faisant oublier nos antiques querelles ,
Ce sont eux aujourd'hui qui s'offrent par ma voix ,
Pour nous venger ensemble , à marcher sous vos loix.

U R A N K A.

De la réunion que leur secte desire
Je conçois l'avantage , & j'y pourrai souscrire.
Oui , si de dieux divers ministres opposés ,
Partageant entre nous les peuples divisés ,
De cultes différens nous leur donnons l'exemple ,
L'intérêt est un dieu qui pour nous n'a qu'un temple.
On peut à ses autels changer sans s'avilir :
Pour perdre l'empereur cessons de nous haïr ,
Et plus prudens enfin , lançons au diadème
Les traits qu'en nos débats nous perdions sur nous même.
Car je touche au moment qui fixe mes destins ;

Le glaive est sur ma tête, ou le sceptre en mes mains.
 Vois comme autour de nous tous les esprits fermentent;
 Avec nos partisans nos ennemis s'augmentent.
 Peut-être ici bientôt faudra-t-il qu'Uranka
 Frappe un coup dont au loin la terre tremblera,
 Et je n'aurai jamais d'un plus affreux prodige
 Epouvanté ces lieux.

MURAMI.

Notre intérêt l'exige.

URANKA.

Mais je voudrois d'abord apprendre quel succès
 Ont eu chez les Chinois mes envoyés secrets.
 La conspiration, dont j'y jetai le germe,
 S'ils l'ont su fomenter, doit toucher à son terme.

SCÈNE II.

URANKA, MURAMI, un autre JAMMABOS.

LE JAMMABOS, à Uranka.

SEIGNEUR, deux Jammabos avec art déguisés,
 Et que méconnoïtroient vos yeux même abusés,
 Arrivent, l'un de Chine, & l'autre de Corée.

URANKA.

Leur présence au Japon doit rester ignorée.
 As-tu leurs lettres? — Donne, & va veiller sur eux.

(Le Jammabos donne des lettres à Uranka,
 & se retire.)

S C E N E I I I.

U R A N K A , M U R A M I.

U R A N K A , *ouvrant les lettres.*

O n ne vient point encore ; ouvrons.

M U R A M I.

Quoi ! dans ces lieux ?

Si l'on vous surprenoit ?

U R A N K A.

Un chiffre inexplicable

Couvre ici nos secrets d'un voile impénétrable ,
Et dans toute autre main ces écrits parvenus
N'offriroient aux regards que des traits inconnus.
J'approuve cependant ta sage prévoyance.
Il ne faut point ici donner de défiance ,
Et je fors un moment. Je vais quelques instans
Parcourir à l'écart ces papiers importans.

S C E N E I V.

M U R A M I *seul.*

Ils ne renferment pas l'intéressant mystere
Des prodiges affreux que nous te voyons faire.
Voilà le grand secret que je veux pénétrer ,
Et le seul qu'à ma foi tu craignes de livrer.

Quoi ! ne pourrai-je enfin , habile à le surprendre ,
 Jusqu'au fond de ton cœur parvenir à descendre ?
 Des Bonzes vainement abandonnant la loi ,
 J'ai feint de les quitter , pour m'attacher à toi ;
 De cet ordre chéri , dont je suis l'émissaire ,
 Tu me crois dès long-tems le plus grand adverfaire :
 Admis à tes conseils , je me vois à présent
 De tous tes noirs projets l'intime confident ,
 Et ne puis découvrir par quel art , quels prestiges ,
 S'opèrent à nos yeux ces prétendus prodiges
 Qui , faisant devant toi trembler tous tes rivaux ,
 Ont élevé si haut l'ordre des Jammabos.
 Il te doit sa grandeur , il te doit sa puissance ;
 Puisse le mien un jour me devoir sa vengeance !
 J'ose au moins l'espérer. Ne nous rebutons pas.
 Quand le piège est par-tout attaché sur nos pas ,
 Arrive tôt ou tard l'heure que l'on y tombe.
 Mais à toute heure aussi je marche sur ma tombe.
 Du perfide Uranka l'œil est si pénétrant !
 Si le soupçon entroit dans son cœur défiant ,
 Le fer ou le poison , dont il fait trop l'usage ,
 M'auroient rendu bientôt victime de sa rage.
 Je frémis quelquefois des dangers que je cours :
 N'importe , s'il le faut , sacrifions mes jours.
 Je suis bonze , & je veux , aux dépens de ma vie ,
 Immoler à ma secte une secte ennemie.



SCENE V.

MURAMI, URANKA.

URANKA.

L'EMPEREUR de la Chine est demain détroné,
Et par deux Jammabos doit être assassiné:
Son neveu lui succede, &, pour nous plus propice,
Permet qu'en ses états mon ordre s'établisse.

MURAMI.

Songez que les lettrés y sont nos ennemis.

URANKA.

Je prétends que par-tout ils soient anéantis.
Celui de Taïven, philosophe sauvage,
Qui contre nous, dit-on, composoit un ouvrage,
Fut hier poignardé.

MURAMI.

L'on nous soupçonnera.

URANKA.

On ne peut nous convaincre, & l'exemple effraiera.
D'ailleurs le mandarin est pour nous plein de zèle;
Sa femme le gouverne, & nous disposons d'elle,
On peut compter sur eux. Mais écoute & frémi.
Le gouverneur d'Ava, le prince Ifanami,
Dont je croyois pour moi l'amitié véritable,
Me porte au fond du cœur une haine implacable.
Le jour qui précéda la fête d'Amidas

A trois de ses amis il dit dans un repas
Que, du gouvernement s'il tient jamais les rênes,
Il jure notre perte & me garde des chaînes.
C'est à toi de les craindre, & bientôt tu verras,
Ingrat, que j'ai par-tout & des yeux & des bras!
Au reste nous avons dans l'isle de Corée
Des partisans nouveaux, dont la foi m'est livrée,
Et qui, secrètement à mon ordre agrégés,
Sont tous à m'obéir par leurs vœux engagés.
J'en tiens ici la liste, & j'y vois avec joie
Les nombreux défenseurs que le ciel nous envoie.
Nos trésors avec eux semblent s'accroître aussi.
Ce célèbre habitant des rives d'Aömi,
Qu'envers tous ses parens nous aigrissions sans cesse,
A fait un testament qu'a dicté notre adresse :
Il nous legue ses biens.

M U R A M I.

Nous attendrons long-tems.
Seigneur, il est encore à la fleur de ses ans.

U R A N K A , *souriant.*

Le soir il étoit mort, & ce riche héritage
A dès le lendemain été notre partage.
Mais Okimas paroît. Sors, & n'entreprends rien
Que nous n'ayons ensemble un nouvel entretien.



SCENE VI.

URANKA, OKIMAS.

OKIMAS.

MON pere, de l'empire abandonnant les rênes,
Vales mettre en des mains plus jeunes que les siennes.
Cet honneur me regarde, & son attrait flatteur
Jamais, cher Uranka, ne corrompra mon cœur.
Pour mes dieux & pour vous rempli du même zele,
Je vous ferai monter au trône où l'on m'appelle,
Et je veux de mon sceptre étayer vos autels.
O vous, puissans Camis, esprits purs, éternels,
Vous qui, tout à la fois nos dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez y régner, & souffrez que mon bras
A vos loix de nouveau soumette ces états!
Mais où va mon audace! insensés que nous sommes!
Les dieux ont-ils besoin d'être aidés par les hommes,
Et le mortel doit-il leur offrir un appui
Fragile, indigné d'eux, & foible comme lui?

URANKA.

Quand il le veut sans doute, arbitre du tonnerre,
Le ciel peut se passer du secours de la terre.
Mais, pour récompenser ou punir les humains,
Il permet qu'ici bas ils fassent leurs destins.
Quand il a de nos cœurs éclairé l'ignorance,
D'une oisive vertu sa justice s'offense.

Des prodiges, seigneur, ont deffillé vos yeux ;
N'est-ce qu'en les priant que vous servez nos dieux ?

O K I M A S.

Eh bien, je jure donc de m'armer pour leur gloire,
De forcer tout mon peuple à les suivre, à les croire.
Vous conduirez mon glaive, & ma docile voix
Ne fera que dicter vos arrêts & vos loix.

U R A N K A.

Pourrez-vous, dans les bras de la belle Agénie,
Ne point trahir des dieux dont elle est ennemie ?
Ah ! l'ivresse des sens, votre amour, ses appas
Vous égarant bientôt

O K I M A S.

Non, ne le croyez pas.
Mais, pour mieux aujourd'hui dissiper votre crainte,
Je veux qu'un nouveau nœud, qu'une union plus sainte
M'attache encore à vous. On dit que quelquefois
Vous avez à votre ordre associé des rois.

U R A N K A.

Quelques-uns ont jadis brigué cet avantage,
Et les faveurs du ciel devinrent leur partage.
A la gloire des dieux leur regne consacré,
Sur la terre à jamais se verra célébré.

O K I M A S.

Je demande de vous, j'attends la même grace ;
Et puisse aussi mon nom mériter qu'on le place
Sur vos fastes sacrés ! Dans une heure en ces lieux
Revenez m'adopter & recevoir mes vœux.

De vos principaux chefs une troupe choisie
 Doit sans doute assister à la cérémonie ;
 Mais il faut que mon pere, encor pendant un tems,
 Ignore, s'il se peut, ces saints engagements.
 La princesse paroît. J'apperçois à sa suite
 Des peuples de Corée une nombreuse élite
 Qui, pour voir son hymen, a traversé les mers,
 Et d'acclamations fait retentir les airs.
 Allez, cher Uranka, quelque amour qui m'enflame,
 Entre Agénie & vous je partage mon ame,
 Et desire ardemment que, partageant ma foi,
 Mon amante à vos pieds pense un jour comme moi.

SCENE VII.

OKIMAS, AGENIE, TADNÉ,
 troupe de CORÉENS.

A G É N I E.

SEIGNEUR, je vous présente avec quelque assurance
 Un peuple qui jadis vous dut sa délivrance.
 On aime toujours ceux qu'on combla de bienfaits,
 Et l'on se plaît à voir les heureux qu'on a faits.
 Mes sujets, comme moi, victimes des Tartares,
 Seroient encor sans vous en proie à ces barbares.
 Avec joie aujourd'hui les Coréens vont tous
 Dans leur libérateur révéler mon époux,
 Et d'avance à vos pieds apportant leur hommage,
 Ont

Ont voulu de leur roi voir l'auguste visage.
 Allez, peuple fidele, & foyez à jamais
 De votre bienfaiteur les vertueux fujets.
 Chériffiez Okimas comme votre princesse,
 Béniffiez notre hymen, & que, pleins d'alégreffe,
 Quand j'irai dans le temple en ferrer le lien,
 Tous vos cœurs à l'autel accompagnent le mien.

SCENE VIII.

OKIMAS, AGENIE, TADNÉ.

OKIMAS.

Il brille donc enfin, belle & tendre Agénie,
 Ce jour tant fouhaité, le plus beau de ma vie!
 Au gré de mes defirs, jufqu'à ce doux moment,
 Le tems ne couloit pas affez rapidement,
 J'accufois fa lenteur: qu'à présent il s'arrête,
 Pour fixer l'afre heureux qui luit fur notre tête!
 Puiſſent toujours vos feux répondre à mon ardeur,
 Et ma félicité faire votre bonheur!

AGÉNIE.

Seigneur, depuis long-tems je vous ai laiffé lire
 Dans un cœur dont l'hymen vous deftinoit l'empire.
 La politique en vain prétendrait nous unir,
 Si l'amour à ſes loix n'avoit ſu m'affervir.

OKIMAS.

Ah, ſans doute mes dieux, récompénſant mon zèle,

B

M'en font payer le prix par une main si belle !
 Des Camis chaque jour j'éprouve la faveur.
 C'est vainement qu'ils font blasphémés par l'erreur ,
 Que , soulevant contre eux sa raison téméraire ,
 L'incrédule ose ici leur déclarer la guerre.
 Ma foi , ma piété croit avec leurs bienfaits ;
 Puisse leur grace encor pénétrer de ses traits
 Et soumettre le cœur de celle que j'adore !
 Oui , pour vous , ma princesse , ici je les implore ;
 Oui , tous les jours au ciel je demande instamment
 D'opérer dans votre ame un heureux changement ;
 Et je vais préparer un nouveau sacrifice ,
 Qui pourra l'obtenir de sa bonté propice.

*SCENE IX.**AGÉNIE, TADNÉ.**AGÉNIE.*

TRISTE prévention ! étrange aveuglement !
 O perfide Uranka ! jusqu'à quand mon amant
 Portera-t-il le joug dont ta fatale adresse
 Accable insolemment sa crédule foiblesse !



SCENE X.

AGENIE, TADNÉ, TAMMA, ILMAGIS.

TAMMA.

MADAME, il faut enfin déployer à vos yeux
Ce cœur que tyrannise un amour malheureux.
Okimas vous adore, Okimas fut vous plaire;
Je ne murmure point du bonheur de mon frère,
J'aime aussi mon rival. Vivez, réglez en paix
Dans des lieux dont je dois m'éloigner pour jamais !
L'hymen va vous unir, mon pere vous couronne,
Des marches de l'autel vous monterez au trône;
Et moi, dès qu'à vos pieds de la soumission
J'aurai donné l'exemple aux peuples du Japon,
Que vous aurez reçu mes vœux & mon hommage,
Je fuirai pour toujours un dangereux rivage,
Où mes feux, dès demain trop indignes de nous,
Pour moi feront un crime, un outrage pour vous.

AGENIE.

A ce triste discours justement confondue,
Je voudrois dérober mon trouble à votre vue.
Que puis-je vous répondre ? Hélas ! depuis long-tems
Vous connoissez, seigneur, mes secrets sentimens.
Je ne m'en défends pas : oui, j'aime votre frère.
Ses bienfaits, mon penchant, les vœux de votre pere,

B ij

Tout lui fournit mon cœur. Quand au bruit de mes fers ,
 L'empereur attendri daigna passer les mers ,
 Okimas le suivit , & son jeune courage
 Fit pour moi des hasards l'affreux apprentissage.
 Dieux ! j'avois vu mon pere & les miens massacrés
 Par des brigands cruels , de carnage altérés.
 Déjà j'étois aux fers , & d'un vainqueur sauvage
 La fille de vingt rois subissoit l'esclavage ,
 Quand Okimas parut. C'est lui , je m'en souviens ,
 Qui d'un bras tout sanglant vint m'ôter mes liens.
 Vous avez vu depuis avec quelle tendresse
 Taiko dans ce palais éleva ma jeunesse ;
 Et son choix d'Okimas favorisant l'amour ,
 Mon cœur s'est , par son ordre , engagé sans retour.

T A M M A.

Pourquoi trop jeune encor , sur les pas de mon pere
 Ne pus-je pas alors marcher avec mon frere ?
 Peut-être . . . Mais du fort il faut subir les coups :
 Qu'au moins , en vous perdant , je sois digne de vous !

A G É N I E.

J'estime vos vertus , j'aime votre grande ame.
 Etouffez , il le faut , une inutile flame :
 Mais sans fuir loin de nous , vous saurez la dompter.
 L'amant disparaîtra , le héros doit rester.
 D'un nécessaire appui ne privez pas le trône ,
 Aidez à votre frere à porter sa couronne.

T A M M A.

Non , madame , il doit seul gouverner ses états ,

Et le sceptre n'est point trop pesant pour son bras.
Sans doute ses vertus rendront son regne illustre;
Mais le souffle d'un prêtre en peut ternir le lustre.

A G É N I E.

Ah ! c'est ce que je crains. La superstition
Aux pieds d'un imposteur avilit sa raison.

T A M M A.

Espérons que d'un fourbe & de ses vains prodiges,
Un charme plus puissant détruira les prestiges.
Ce miracle, madame, appartient à vos yeux,
Et pourra de l'amour être l'ouvrage heureux.
Mais il faut votre main, une main adorée,
Pour briser un bandeau dont la trame est sacrée.
Mon frere vous épouse, il vous aime ; il suffit.
Maitresse de son cœur, éclairez son esprit ;
Sur-tout de ce ministre empêchez la retraite.

A G É N I E.

Dans quel étonnement l'un & l'autre me jette !
Le croirai-je, Ilmagis ? se peut-il qu'en ce jour
Vous pensiez à quitter vos emplois & la cour ?

I L M A G I S.

Las du fardeau brillant d'un trop long ministère,
Je cherche enfin, madame, un repos nécessaire.
Quelle époque jamais peut avec plus d'éclat
Terminer des travaux consacrés à l'état,
Que le couronnement d'une grande princesse,
Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,
De remplir aujourd'hui le trône glorieux,

B iij

Où la place un hymen qui comble tous nos vœux ?

A G É N I E.

Quel astre a donc frappé tout ce qui m'environne ?
 Quoi, tout le monde ici me fuit & m'abandonne !
 Les prêtres, je le vois, impriment la terreur
 D'un regne qui, dit-on, va devenir le leur.
 Sur l'esprit d'Okimas une secte insolente
 A pris un ascendant qui répand l'épouvante.
 Un prince foible, hélas ! qu'entourent des méchans,
 Se fait craindre souvent à l'égal des tyrans.
 Plaignez-le ; mais, seigneur, par un effort suprême,
 Malgré les Jammabos & la cour & lui-même,
 Bienfaiteur de l'état, ministre citoyen,
 Dût-on vous en punir, faites toujours le bien.
 Que dis-je ! on vous respecte, Okimas vous estime,
 Il ne souffrira pas qu'Uranka vous opprime.
 Vous ne partirez point, je n'y puis consentir,
 Et de votre dessein je vole l'avertir.

S C E N E X I.

T A M M A , I L M A G I S.

I L M A G I S.

A I N S I de nos travaux l'espérance est perdue !
 Mon œil sur l'avenir porte en tremblant sa vue ;
 Et tout m'annonce, hélas ! les plus affreux malheurs.

T A M M A.

Vous cédez trop peut-être à de vaines terreurs.
Les sages réglemens que publia mon pere ,
Les loix qu'il établit feront une barriere
Contre les maux qu'ici je vous vois redouter.

I L M A G I S.

Cette barriere est foible , & ne peut résister.
Chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire,
Rien n'a de consistance & tout est éphémere.
Si le despot est grand , son génie à l'état
Communique , un moment , sa force & son éclat ;
Mais quand l'homme n'est plus , la nation retombe ;
Le bien qu'il avoit fait disparoit sur sa tombe ;
Et sa sagesse en vain croit l'étendre après lui ,
Par des loix que sa mort doit laisser sans appui.
Seigneur , il faut aux loix des gardiens fidelles ,
De zélés défenseurs , immuables comme elles :
Il faut des magistrats chéris & respectés ,
Par qui les pleurs du peuple au trône soient portés ;
Dont l'austere vertu , l'intrépide courage ,
Dans les tems malheureux de discorde & d'orage ,
Trace au peuple incertain la route du devoir ,
Des ministres des dieux modere le pouvoir ,
Défende les sujets des traits du fanatisme ,
Et sauve au souverain les maux du despotisme.
Car malheur à celui de qui l'autorité

B iv

Pour limite & pour frein n'a que sa volonté !
 Lorsqu'il vient à sentir que ce pouvoir extrême ,
 Non moins que ses sujets , l'accable aussi lui-même ,
 Il ne peut bien souvent en décharger son bras.
 La liberté n'est point un fruit de tous climats.
 Le peuple qui long-tems en a perdu l'usage ,
 Éprouve un vrai besoin d'être dans l'esclavage ;
 Et c'est avec lenteur , ce n'est que par degré ,
 Que de sa servitude il doit être tiré.
 De l'empereur ici la vertu , le courage ,
 Avoient heureusement commencé cet ouvrage :
 Mais quelque tems encore il falloit qu'il régnât ,
 Ou que son successeur du moins lui ressemblât.
 Si votre pere a l'ame & grande & magnanime ,
 Il est trop confiant , soupçonne peu le crime ,
 Croit gagner les méchans à force de bienfaits ,
 Et craint les Jammabos moins que je ne voudrois.

T A M M A.

De ces fourbes , hélas ! mon frere est fanatique.
 Sur eux il faut encor qu'avec lui je m'explique ;
 Et je dois , en quittant ces déplorables lieux ,
 Faire un dernier effort pour deffiler ses yeux.

I L M A G I S.

Il sera sans succès , j'ose vous le prédire.
 On ne doit plus songer qu'à quitter cet empire.
 La Chine est ma patrie , & je veux dans son sein

Aller tranquillement achever mon destin.
 Vous, si votre projet est toujours de me suivre,
 Venez y méditer l'art de régner, de vivre,
 Connoître un peuple heureux, étudier ses mœurs,
 Voir des prêtres enfin, sans craindre leurs fureurs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OKIMAS, TAMMA.

OKIMAS.

EST-IL vrai qu'en effet mon frere m'abandonne,
Et ses yeux craignent-ils de me voir sur le trône?
Vous me feriez haïr ma future grandeur,
Si je ne l'obtenois qu'en perdant votre cœur.

TAMMA.

Vous connoissez trop bien un frere qui vous aime,
Pour lui faire aujourd'hui cette injustice extrême;
Et d'un pareil soupçon le trait injurieux
Egalement ici nous blefferoit tous deux.
Quand mon pere en vos mains aura mis cet empire,
Je veux m'en éloigner, afin d'aller m'instruire;
Et peut-être il faudroit que les princes divers,
Avant d'y commander, connussent l'univers.
Toujours craints & trompés au sein de leur patrie,
Affligés par l'intrigue & par la flatterie,
Ils n'ont jamais près d'eux que d'adroits courtisans,
De bas adulateurs, des esclaves rampans;
Et c'est chez l'étranger, loin du rang où nous sommes,

Que sans cour, sans sujets, n'étant plus que des hommes,
 Nous en voyons enfin. Ils osent nous juger ;
 La vérité pour eux est alors sans danger ;
 Et nos seules vertus attirant leur hommage ,
 L'estime ou le mépris parle sur leur visage.
 Que serviroit d'ailleurs ma présence en ces lieux ?
 Dans nos opinions nous différons tous deux.
 La superstition aux Jammabos vous livre ,
 Et ce sont leurs conseils que vous prétendez suivre.

O K I M A S.

Je les consulterai, je ne le cele pas.
 Dans le chemin du ciel ils guideront mes pas,
 Et daigneront m'apprendre à faire un digne usage
 Du pouvoir que les dieux me donnent en partage.

T A M M A.

Les prêtres vous diront que, des cieux émané,
 Ce pouvoir ici bas ne peut être borné ;
 Et du gouvernement les arbitres suprêmes,
 Il vous rendront despote afin de l'être eux-mêmes.
 Mais si de l'esclavage un jour vous vous lassiez,
 N'en doutez pas, seigneur, soudain vous les verriez
 Prendre un autre langage & changer de maximes,
 Contre l'autorité justifier les crimes,
 Peser sur les autels vos titres & vos droits,
 Discuter quand on peut assassiner les rois,
 Et parmi vos sujets prêchant l'indépendance,
 Tâcher de les soustraire à votre obéissance.
 Tels ont toujours été ces hommes dangereux,

Tels ils feront encor chez nos derniers neveux.

O K I M A S.

Dites que le méchant toujours les calomnie.
Mais hautement ici le ciel les justifie.
Des signes éclatans n'ont-ils pas dans les airs
Du parti le plus juste averti l'univers ?
Les dieux n'ont-ils pas fait entendre leurs oracles ,
Et peut-on résister à la voix des miracles ?

T A M M A.

Cette voix , que le peuple écoute avec terreur ,
Souvent d'un fourbe adroit est l'ouvrage imposteur ,
L'organe du mensonge , & la source féconde
Des superstitions & des malheurs du monde.
Mille sectes par-tout , mille religions
Se disputent sans cesse & nos vœux & nos dons :
Chacune , pour prouver sa céleste origine ,
Allegue en sa faveur cette marque divine ,
Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels
Des merveilles qu'on vit illustrer ses autels.
L'absurdité, l'erreur s'entourent de prestiges :
Qui manque de raisons , a recours aux prodiges ;
Mais ils sont superflus , quand c'est la vérité
Qui vient s'offrir à nous ; & sa simplicité ,
Le jour qu'elle répand dès qu'on la voit paroître ,
Les biens qu'elle produit la font assez connoître.
Est-ce donc que les dieux sans objet , sans desseins ,
Voudroient d'un vain spectacle étonner les humains ?
Non , pour qu'à leur sagesse il ne soit pas contraire ,

Un miracle toujours doit être nécessaire ;
 Et si l'on peut penser que ces dieux quelquefois
 Daignent de la nature interrompre les loix ,
 On ne peut croire au moins, sans leur faire une offense,
 Qu'en de coupables mains déposant leur puissance,
 Ils souffrent qu'elle soit le prix des attentats ,
 Le partage brillant des plus vils scélérats ,
 Ni que le ciel ainsi remette son tonnerre
 A ceux qu'il en devroit écraser sur la terre.

O K I M A S.

L'impie en sa fureur blasphème envers les dieux ,
 Et peint leurs favoris sous ces traits odieux.

T A M M A,

Mais la seule raison...

O K I M A S.

Prenez garde, mon frere.

On s'égare en suivant ce guide téméraire.

T A M M A.

La nature pourtant le plaça devant nous ,
 Pour tracer notre route & nous éclairer tous.
 Dois-je à ce guide saint substituer les prêtres ,
 Et l'ouvrage de l'homme à celui de ses maîtres ?
 Nous pouvoient-ils jamais faire un présent plus beau,
 Qu'en allumant pour nous ce céleste flambeau ?
 Au fourbe , à l'impolteur sa lumière est à craindre ;
 Et qui veut nous tromper s'efforce de l'éteindre :
 Car c'est la nuit qu'on voit les fantômes sacrés ,
 Qu'au mensonge , à l'erreur les esprits sont livrés ;

Que tout tremblant...

O K I M A S.

Tremblant au pied du sanctuaire,
 Au lieu de raisonner, il faut croire & se taire.
 Sans la foi, vos vertus qu'admirent les humains,
 Devant les immortels seront des titres vains,
 Qui d'un juste courroux ne pourront vous défendre.
(Voyant entrer Uranka avec quatre Jammabos.)
 Voici les maîtres saints, les guides qu'on doit prendre.
(Tamma sort avec indignation.)

(seul.)

Pourquoi les fuir? — A tout ils auroient répondu.
 L'incrédule toujours craint d'être confondu.

S C E N E I I.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, & trois autres
 JAMMABOS.

O K I M A S.

Du pouvoir de nos dieux sacré dépositaire,
 Par qui leur bras vengeur épouvante la terre,
 Et vous, d'un corps auguste intrépides soutiens,
 Confidens d'Uranka, ses appuis & les miens,
 Approchez, venez tous, à ma vive priere,
 Des célestes faveurs accorder la plus chere,
 Et de plus près à vous m'attachant pour jamais,

Par mon adoption couronnez vos bienfaits.

U R A N K A.

Oui, seigneur, votre zele obtiendra cette grace.
La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, soumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.

(*Il s'assied, & Okimas se met à ses genoux.*)

M U R A M I, à Okimas.

Aux ordres absolus de notre chef suprême,
Jurez-vous d'obéir comme à ceux des dieux même;
D'être tel qu'un roseau flottant entre ses mains;
D'y servir d'instrumens à ses profonds desseins;
Et pour nos ennemis saintement implacable,
D'en poursuivre par-tout la race abominable?

OKIMAS, *ayant ses mains entre celles d'Uranka.*
Je le jure à vos pieds. Tombent sur moi les cieux,
Si je trahis jamais ces redoutables vœux!

U R A N K A, *relevant Okimas, & l'embrassant.*
Soyez donc Jammabos. Que nos montagnes saintes,
Quand je l'ordonnerai, de votre sang soient teintes.
Vous voilà maintenant au nombre des soldats
Qui, vouant aux Camis & leurs cœurs & leurs bras,
Doivent pour les autels combattre avec courage.
Mais l'intérêt du ciel, notre propre avantage,
Tout exige qu'encor vos vœux restent secrets:
Ainsi, me conformant au tems, je vous permets
D'épouser Agénie, & loin de nos retraites,
De vivre dans le rang, dans l'éclat où vous êtes.

Régnez pour que l'erreur, ici proscrire enfin,
 Voie écraser son front sous un sceptre d'airain;
 Que le lettré se cache, & que dans tout l'empire
 Le prêtre seul triomphe & l'incrédule expire.

O K I M A S.

Seigneur, je ferai digne & de vous & de moi.
 Vos volontés toujours feront ma seule loi.
 Mais l'édifice saint, qui du ciel est l'ouvrage,
 Ne peut-il s'élever qu'au milieu du carnage;
 Et la religion, s'entourant d'échafauds,
 Doit-elle à son secours appeler les bourreaux?

U R A N K A.

Est-ce à nous d'en juger? Aveugles que nous sommes!
 La sagesse du ciel n'est pas celle des hommes.
 Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux:
 Eh bien, songez qu'alors des massacres pieux,
 Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre,
 Que le regne des dieux est toujours sanguinaire.
 Le vase, interrogeant la main qui le forma,
 Murmure-t-il du fort qu'elle lui destina?
 Et lorsqu'il est détruit ou rejeté par elle,
 L'ose-t-il accuser d'être injuste ou cruelle?
 Quoi! vous...

O K I M A S.

D'un jour nouveau tout-à-coup éclairé,
 Je crois en ce moment me sentir inspiré.
 Un pur enthousiasme & m'agite & m'enflame;
 A ses ardens transports j'abandonne mon ame,

Et

Et vais aux immortels consacrer avec moi
 Cet état, qui bientôt passera sous ma loi.
 Oui, qu'il soit désormais leur bien, leur héritage.
 Mes enfans à vos pieds leur en feront hommage.
 Si de mes descendans la race s'éteignoit,
 Ou si de mon hymen aucun fruit ne naïssoit,
 Je prétends qu'en ces lieux la puissance suprême
 Tombe alors en partage aux Jammabos eux même,
 Et que l'auguste chef de cet ordre divin
 Soit aussi du Japon l'unique souverain.

SCENE III.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, trois autres
 JAMMABOS, un OFFICIER de l'empereur.

L'OFFICIER, à Okimas.

AUPRÈS de l'empereur, seigneur, il faut vous rendre.
 Il vous mande, & chez lui rentre pour vous attendre.

OKIMAS, à l'officier.

Il me suffit. Allez, je vais suivre vos pas.

(L'officier sort.)

Et vous, cher Uranka, ne vous éloignez pas.
 Je veux, pour satisfaire au zèle qui m'inspire,
 Que l'acte solennel du don de cet empire
 Sur l'autel de nos dieux soit placé sans délais,
 Et que vous l'y portiez, en sortant du palais.

C

SCENE IV.

URANKA, MURAMI, trois autres JAMMABOS.

U R A N K A.

Nous triomphons, amis : la fortune équitable
A nos vastes projets se montre favorable ;
Et ce trône, où pour vous bientôt je monterai ,
N'est encore à mes yeux que le premier degré
Qui doit , si quelque tems le destin nous seconde ,
Nous élever enfin jusqu'au trône du monde.
Mais des événemens le cours lent & douteux ,
Si nous n'y présidions , pourroit trahir nos vœux.
Chez nous la politique, active autant que sûre ,
Dans sa marche au besoin fait aider la nature ;
C'est un art nécessaire , & sans crime toujours
De ceux dont on hérite on peut hâter les jours.
Telle fut constamment notre grande maxime :
Dès qu'un trépas nous sert , il devient légitime ,
Et sur le trône ici vous n'imaginez pas
Que nous laissions vieillir l'imbécille Okimas.
Mais devons-nous long-tems souffrir qu'il y demeure ?
Examinons comment & quand il faut qu'il meure.

P R E M I E R J A M M A B O S.

Disposez des poisons que composent mes mains ;
Ils sont dignes , seigneur , de servir vos desseins.

Tous les jours au Japon j'ouvre plus d'une tombe ;
Sans connoître son fort , chaque victime y tombe ;
Et la mort , en esclave asservie à mes loix ,
Ne frappe qu'à l'instant que lui prescrit ma voix.

S E C O N D J A M M A B O S .

Donnez l'ordre fatal. Du plus subtil breuvage
Hâtez-vous , croyez-moi , de faire un prompt usage.
De sa crédule ivresse Okimas peut sortir.
Tremblons de lui laisser le tems du repentir.

M U R A M I .

Non , non , sa vie encor nous est trop nécessaire.
Ecartons un moment la torche funéraire :
Qu'il meure , mais plus tard , & quand pour nous servir
Il ne lui restera seulement qu'à mourir.
Il faut d'abord , il faut que , ceint du diadème ,
Devant tous ses sujets il déclare lui-même
Et confirme aux autels le don qu'il nous a fait.
Nous prendrons soin après d'en assurer l'effet.
La crainte , l'intérêt , tout mettra dans nos chaines
Un état dont nos mains tiendront déjà les rênes :
Le peuple obéissant & soumis à nos loix
Ne verra plus qu'en nous ses véritables rois ;
Et pour en joindre enfin le titre à la puissance ,
Nous nous firons , Azoph , à votre expérience.
Qu'un poison lent conduise Okimas au tombeau :
De ses jours par degrés éteignez le flambeau ;
Mais faisons , s'il se peut , tomber soudain la foudre ,
Pour frapper Agénie & la réduire en poudre.

C. ij

Son trépas doit paroître un châtiment des cieux.

U R A N K A.

C'est donc moi qui m'en charge, & des gouffres de feux
L'engloutiront vivante. On dira que ses crimes
Des enfers sous ses pieds ont ouvert les abîmes.
Ilmagis & Tamma sortent de ces états :
Qu'ils partent, nos poignards ne les poursuivront pas.
Pour Taiko, qu'il demeure & que le fer s'apprête.
En quittant la couronne il nous livre sa tête :
Et ceux qui jusqu'ici l'ont sauvé de nos coups,
Défarmés & tremblans, loin de lui fuiront tous.

M U R A M I.

Mais un grand changement se prépare à la Chine :
L'empereur va périr, demain on l'assassine.

U R A N K A.

Oui, Pékin nous appelle, & de vous j'ai fait choix,
Mascot, pour y porter notre culte & nos loix.
Soyez humble d'abord : que le plus simple asile
Semble vous contenter ; il vous fera facile
De le changer bientôt en de riches palais,
Et dans l'obscurité nous ne restons jamais.
De nos saints fondateurs suivez donc les exemples.
Une fois établi, multipliez nos temples ;
Faites flotter au loin nos superbes drapeaux,
Et gagnez chaque jour des disciples nouveaux.
N'en rejetez aucun. Un chef habile & sage
Sait de tous les humains tirer quelqu'avantage.
Il nous faut du crédit, ayez les fils des grands ;

Afin d'être illustrés, possédons des savans ;
Et pour ces vils mortels sans talens, sans naissance,
Qui traîneroient chez nous une obscure existence,
Des palmes du martyre on les couronnera,
Et l'éclat de leur mort sur nous rejaillira.

Mais si nous aspirons à gouverner la terre,
Ne la révoltons point par un joug trop austère.
Qu'une morale douce & chère aux passions
Vous aide à subjuguier l'esprit des nations.
Transposez, quand il faut, d'une main complaisante,
Et du bien & du mal la limite changeante :
Enseignez aux humains comment, aux yeux du ciel,
En commettant le crime, on n'est pas criminel ;
Par quel art, éludant la divine justice,
On peut innocemment s'abandonner au vice ;
Que qui fait nous aimer est assez vertueux,
Et que nos ennemis sont seuls haïs des dieux.

Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage.
Que chez nous chacun trouve une arme à son usage.
Oui, prêchons tour-à-tour, selon nos intérêts,
Le despotisme aux rois, la révolte aux sujets ;
Rendons les uns tyrans, les autres régicides,
Et soyons à la fois leur oracle & leurs guides.

Que le peuple, les grands, les enfans, les vieillards
Marchent tous à vos voix, sous divers étendards.
Intriguez, dominez dans le sein des familles ;
Dirigez les époux, les meres & les filles :
Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourans ;

Veillez, priez près d'eux, dictez leurs testamens.
Quand l'homme s'affoiblit, nous devenons ses maîtres.
Son agonie est l'heure où triomphent les prêtres ;
Et c'est au lit de mort qu'il faut nous en saisir,
Pour ravir sa dépouille à son dernier soupir.
Car le fer, le poison, l'audace & l'artifice
De notre empire en vain élèvent l'édifice,
Si l'or, plus puissant qu'eux, ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime, la vertu, les succès, la victoire,
La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire,
Tout se vend, tout se paie aux avarés humains.
Tout est le prix de l'or. L'or en d'habiles mains
Est la foudre du ciel & le sceptre du monde.
Faites donc constamment une étude profonde
Des moyens, quels qu'ils soient, d'augmenter nos trésors.
Vous pourrez de la Chine envoyer jusqu'aux bords
Où le feu du soleil, embrasant l'hémisphère,
Durcit le diamant dans le sein de la terre :
Allez plus loin encore, & que le Jammabos
D'or & de gloire avide & fertile en complots,
Trafiquant, cabalant, prêchant d'un pôle à l'autre,
Soit par-tout souverain en feignant d'être apôtre.

Mais nous ne voyons point revenir Okimas.
Je vais l'attendre seul; vous, ne me suivez pas,
De notre nombre ici l'on pourroit prendre ombrage.
Apprenez toutefois qu'abaissant son courage,
Le Bonze humilié nous recherche aujourd'hui,

Et que pour un moment je m'unis avec lui.
Je prétends m'en servir, & l'écraser ensuite.
Sur ce plan, Murami, règle donc ta conduite;
Vas à nos ennemis pour moi jurer la paix,
Et songe que la mort doit la suivre de près.

(Uranka sort d'un côté, les trois autres Jammabos s'en vont de l'autre, & Murami tarde un moment à les suivre.)

MURAMI, seul, regardant sortir Uranka.
Vas, comme toi le Bonze, instruit par la nature,
Connoît la trahison, la ruse, le parjure,
Et pour braver ta haine ou prévenir tes coups,
Ces armes sont du moins égales entre nous.
Ilmagis vient, sortons.

SCÈNE V.

ILMAGIS, seul.

PAR-TOUT mes yeux rencontrent
Des Jammabos. En foule au palais ils se montrent.
On diroit que d'avance ils sont venus ici
Epier le moment...



SCENE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES dans le fond.

L'EMPEREUR.

Je te cherchois , ami ,
Et Taiko ne veut pas quitter un diadème
Qu'autrefois sur le front tu lui posas toi-même ,
Sans que ton zele encor l'aide à ce dernier pas.

ILMAGIS.

Ah ! si vous m'en croyiez , vous ne le feriez pas.
Le repentir des rois , le mépris de la terre ,
Des abdications sont la suite ordinaire.
D'illustres souverains du trône ont descendu ,
Mais au dernier degré leur gloire a disparu :
Des rois qu'on vit rentrer dans le rang où nous sommes ,
Peu furent assez grands pour n'être que des hommes.
Je fais que vos vertus , j'en fus l'heureux témoin ,
Vous donnerent le sceptre & n'en ont pas besoin ,
Et qu'en quittant la pourpre , encor grand par vous-même ,
Vous ferez respecté d'un peuple qui vous aime ;
Mais c'est ce peuple enfin , qui vous crie aujourd'hui
D'être toujours son pere & de régner pour lui.
Vous faifiez son bonheur.

L'EMPEREUR.

Il faut que je l'assure.

Sur le bord du cercueil courbé par la nature,
Un pere étend sa vue & ses soins prévoyans
Au sort dont après lui jouiront ses enfans.

ILMAGIS.

Permettez donc, seigneur, qu'Ilmagis se retire,
Et forte d'un pays dont vous quittez l'empire.
Les cruels Jammabos! ... Ah! vous le savez bien,
Ils ne pardonnent pas, &...

L'EMPEREUR.

N'en redoute rien.

ILMAGIS.

Le ciel qui de limon a pétri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les prêtres.
Il n'est point d'ennemis plus implacables qu'eux,
De despotes plus durs, de tyrans plus affreux.
Ils doivent me haïr.

L'EMPEREUR.

Tu devrois me connoître.

Tu penses, je le vois, qu'Okimas est le maître
Que mon choix aujourd'hui destine à mes sujets;
Que c'est là le présent, le don que je leur fais.
Je viens de lui parler. Ah, quel présent funeste
Vous feroit par mes mains la colere céleste!
Et tu crois....

ILMAGIS.

Mais, seigneur, ici jusqu'à présent
En faveur des aînés un usage constant...

L'EMPEREUR.

Le bonheur de l'état , voilà la loi suprême ,
A qui tout doit céder , jusques à la loi même.
Les peuples sont des rois les uniques enfans ,
Et les bons souverains n'ont jamais de parens.
Si je n'avois qu'un fils , crois-tu que j'abdiquasse ,
Ou bien qu'entre Okimas & toi je balançasse ?
Sais-tu que de la Chine un illustre empereur ,
Pere de dix enfans , au front d'un laboureur ,
Devant tous ses sujets , attacha la couronne ,
Et le fit reconnoître héritier de son trône ?
Que me fait donc , à moi , l'exemple des Dairis ,
De ces tyrans sacrés , par moi-même asservis ?
Gardés dans Méaco , décorés de vains titres ,
De leur religion s'ils sont encore arbitres ,
Mon bras , les dépouillant de l'absolu pouvoir ,
Sépara dès long-tems le sceptre & l'encensoir.
Las de voir mon pays sous l'empire des prêtres ,
J'ai voulu l'affranchir de ces indignes maîtres.
Les travaux , les dangers , rien ne m'a rebuté ,
J'ai réussi : tu fais ce qu'il m'en a coûté.
Les sciences , les arts & la philosophie
Commencent à germer au sein de ma patrie ;
Je les ai de la Chine appellés au Japon ,
Et déjà leur clarté brille à notre horizon.
Veux-tu que , repoussant cette première aurore ,
Je ramene la nuit , quand le jour doit éclore ;
Je démente ma vie , & couronne Okimas ,

Pour qu'Uranka sous lui regne dans ces climats?

I L M A G I S.

Mais si du Jammabos l'espérance est trompée,

Songez qu'à la tiare il joint encor l'épée.

Tous les prêtres bientôt sous ses drapeaux rangés...

L' E M P E R E U R.

Ils ne sont plus à craindre, & les tems sont changés.

Leur regne est en tous lieux fondé sur l'ignorance;

Dès qu'un peuple s'éclaire, ils perdent leur puissance,

Et devant la raison elle s'évanouit,

Comme au lever du jour les astres de la nuit.

Toujours vains, il est vrai, je sais qu'avec adresse

Du masque de la force ils couvrent leur foiblesse;

Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tems,

De ce colosse altier minent les fondemens.

Les lettrés forment seuls l'opinion publique,

Le plus grand des ressorts dans l'ordre politique;

Et quand les Jammabos seront anéantis,

C'est la main des lettrés qui les aura détruits.

I L M A G I S.

Le serpent siffle encor sous le pied qui l'opprime,

Et de ce corps mourant le courroux se ranime.

Les prodiges qu'ils font...

L' E M P E R E U R.

Eh bien, qu'en penses-tu?

I L M A G I S.

C'est sans doute l'effet de quelque art inconnu.

Qui fait jusqu'à quel point peut aller la nature?

De ses forces enfin connoît-on la mesure ?
Et ferons-nous toujours intervenir les cieux ,
Dans les faits dont la cause est cachée à nos yeux ?
Le peuple cependant , qui par-tout est le même ,
Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.
Qu'importe que d'une ombre un fourbe l'ait frappé ?
Le vulgaire abusé n'est jamais détrompé.
Le crédit d'Uranka , son art , sa politique ,
Sur un corps dangereux son pouvoir despotique ,
En font un ennemi qu'il faut craindre en tout tems.
Des crimes de leur chef aveugles instrumens ,
Tyrans de l'univers , & chez eux vils esclaves ,
Avant qu'à leur fureur vous missiez des entraves ,
Les Jammabos faisoient trembler tous ces états ,
Et massacroient les rois qu'ils ne gouvernoient pas.

L'EMPEREUR.

Aussi par tes conseils dissimulant ma haine ,
J'ai flatté d'Uranka l'ame fiere & hautaine.
Il est ambitieux , vain , avide d'honneurs ,
Et j'ai pu le gagner à force de faveurs.
L'entendis-tu jamais murmurer ou se plaindre ?

ILMAGIS.

L'art de tous ses pareils est sur-tout l'art de feindre.
Il faut , quand sous leur joug on ne veut pas fléchir ,
Les ménager , les craindre , ou les anéantir.
Uranka verra-t-il , sans en frémir de rage ,
Vos états de Tamma devenir le partage ?
Tamma trop imprudent n'a jamais déguisé

La haine dont pour lui son cœur est embrasé;
Et le fier Jammabos s'armant contre un tel maître...

L'EMPEREUR.

Viens, tout est résolu, je sonderai le traître.
Oui, s'il ose un moment combattre ici mon choix,
On l'immole à mes pieds; & dût par son seul poids
Ce colosse en tombant faire trembler la terre,
La secousse aux mortels en fera salutaire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'EMPEREUR, URANKA, MURAMI, GARDES.

L'EMPEREUR.

MES ordres au palais vous ont fait appeller,
Uranka. Sans témoins je prétends vous parler.

(*Murami se retire.*)

Je connois dès long-tems toute votre prudence,
Et vous vais aujourd'hui marquer ma confiance.

C'est à vous d'y répondre & de la mériter.
Sur d'importans objets je veux vous consulter:
Les intérêts d'état font taire tous les autres,
J'ai besoin de conseils & demande les vôtres.

De nos opinions sur la divinité,
Ne faisons point ici gémir l'humanité.
Quelque dieu qu'on adore, il faut aimer les hommes;
Voilà le premier dogme, & qu'aux tems où nous sommes,
Le sage doit sur-tout prêcher à l'univers.
Mais trop souvent, hélas! pour des cultes divers
Les humains se battant dans une nuit profonde,
La querelle des cieux fait les malheurs du monde.
Ainsi que notre trône, il faut que vos autels

Soient toujours élevés pour le bien des mortels.
Des prêtres & des rois tel est l'état auguste :
S'ils ne sont bienfaiteurs , leur puissance est injuste.
Des peuples du Japon faisons donc le bonheur ,
Et réunissons-nous pour rendre au Créateur
Ce culte universel qu'il prescrit à la terre ,
Et qui de tous peut-être est le seul nécessaire.

U R A N K A.

Plein d'un même respect pour mes dieux & mon roi ,
Vous savez qu'à tous deux je rends ce que je doi ,
Seigneur ; à quelque épreuve où vous mettiez mon zèle ,
Vous me verrez toujours , sujet humble & fidele ,
De vos nobles projets appuyer la grandeur.

L' E M P E R E U R.

L'heure approche où je dois nommer mon successeur.
Cependant , sur son choix incertaine & tremblante ,
Mon ame en ce moment est encore flottante :
Mais vous allez fixer mes vœux irrésolus ;
Quand vous aurez parlé , je n'hésiterai plus.
Des avis que j'attends vous voyez l'importance ,
Et de quels intérêts vous tenez la balance.

J'ai deux fils ; mais il faut dans une seule main
Remettre du Japon l'empire souverain.
Je ne puis pas entr'eux en faire le partage.
Okimas est l'ainé ; mais des ans l'avantage
N'est point dans ces états une suprême loi ,
Qui depuis le berceau fixe au peuple son roi ;
Et puisque j'ai le droit de vous donner un maître ,

Je voudrois vous choisir le plus digne de l'être.
Okimas & son frere ont chacun des vertus
Qui tiennent en suspens mes esprits combattus.
L'un prince aimable, doux, que j'aime & qu'on estime;
L'autre fier, intrépide, & guerrier magnanime:
C'est à vous, Uranka, de me déterminer.
Nommez-moi qui des deux ma main doit couronner.

U R A N K A.

Quoiqu'un honneur si grand ait droit de me confondre,
A votre confiance Uranka va répondre,
Seigneur; & quels que soient vos sentimens secrets,
Ma voix ne trahira ni vous ni vos sujets.
Dans sa religion toujours inébranlable,
Okimas ne suit point un exemple coupable;
Et fidele à des dieux que d'autres ont quittés,
D'une secte étrangere il fuit les nouveautés.
De quelque bienveillance il m'honore peut-être,
Et je devrois, seigneur, le souhaiter pour maître.
Mais la piété seule a fait peu de grands rois;
Je l'apprends des Dairis qu'ont détruits vos exploits.
Est-ce assez qu'aux autels un prince se prosterne?
Il faut d'autres vertus à celui qui gouverne;
Et puisque dans Tamma le ciel les fait briller,
Sans doute au diadème il le daigne appeller.
Je sais que du conseil que mon zele vous donne,
Tamma peut me punir, en montant sur le trône:
Il me hait encor plus qu'il n'abhorre mes dieux.
Mais qu'importe mon sort, si l'état est heureux?

Pour

Pour ma religion, malgré tous les obstacles ;
Elle doit triompher à force de miracles.

L'EMPEREUR.

D'un fidele sujet je reconnois la voix ;
Et c'est avec transport que je suis votre choix.
Tamma va donc régner. En lui cédant l'empire,
De tout ce qu'il vous doit j'aurai soin de l'instruire.
Mais vous savez aussi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abîme des mers vainement nous sépare.

URANKA.

La sage politique ainsi le veut, seigneur.
La main de la princesse est à notre empereur.

L'EMPEREUR.

Je l'avoûrai pourtant, quelquefois je chancelle:
Agénie, Okimas, leur amour mutuelle. . .
Je voudrois de mon cœur suivre tous les penchans ;
Rendre heureux à la fois mon peuple & mes enfans.
La tendresse du sang. . .

URANKA.

Cede aux devoirs du trône.

L'EMPEREUR.

Okimas est mon fils.

URANKA.

Vous portez la couronné:

Je suis prêtre & l'oublie. Au moins imitez-moi:
Je parle en citoyen ; pere, agissez en roi.

E

SCENE II.

L'EMPEREUR, URANKA, ILMAGIS, GARDES.

I L M A G I S.

SEIGNEUR, de vos sujets la foule consternée,
Dans un morne silence attend sa destinée.
Autour de ce palais tristement répandus,
On ne voit point entr'eux ces mouvemens confus
Et de joie & d'espoir, qu'inspire d'ordinaire
Un changement de maître au volage vulgaire.
Ah, que de vos vertus, de votre amour pour nous,
Votre cœur aujourd'hui recueille un fruit bien doux !
Votre perte, seigneur, fait la douleur publique ;
Chacun semble pleurer un malheur domestique.

L' E M P E R E U R.

Que ma garde, Ilmagis, s'éloigne en ce moment,
Et que tous mes sujets s'approchent librement.
Sur-tout qu'à leurs regards aucun glaive ne brille ;
Assis au milieu d'eux, je suis dans ma famille.
Qu'ils viennent, il est tems. Allez, cher Ilmagis,
Et qu'avec la princesse on appelle mes fils.

(Ilmagis sort avec les gardes.)

SCENE III.

L'EMPEREUR, URANKA.

L'EMPEREUR.

Je vous crois, Uranka, la raison est plus forte ;
La nature se tait & mon peuple l'emporte.
Tamma des deux états fera seul souverain ;
Je le jure à vos yeux.

URANKA.

Que votre auguste main,
Rendant ainsi ce jour à jamais mémorable,
Donne au bonheur public un fondement durable !
Mais en ces lieux déjà le peuple entre à grands flots,
Et moi dans Jédo par tous mes Jammabos,
Je vais de vos desseins exalter la sagesse.
Pour faire le bien même on a besoin d'adresse,
Et c'est à force d'art qu'il nous faut obtenir
Des aveugles humains le droit de les servir.
Enfin, sur Okimas si j'ai quelque puissance,
Je vous répons, seigneur, de son obéissance.
Je reviendrai calmer ses esprits agités.



SCENE IV.

L'EMPEREUR *sur son trône*, OKIMAS & TAMMA
assis à ses côtés, AGENIE *assise à la droite d'Okimas*,
ILMAGIS *assis à la gauche de Tamma*,
GRANDS du Japon & de la Corée *debout & rangés en demi-cercle par-derrière*, Foule de
peuples.

L'EMPEREUR.

PEUPLES, grands du Japon, sujets qui m'écoutez,
Vous tous de qui l'amour fit seul mes droits au trône,
Droits aussi saints, plus beaux que ceux que le sang donne,
Sur ce trône, où jadis m'éleva votre voix,
Vous me voyez assis pour la dernière fois :
Mais avant d'en descendre, avant qu'un autre y monte,
De tout ce que j'ai fait je veux vous rendre compte.

Les Dairis dès long-tems étoient vos souverains
Quand vous mîtes enfin le sceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur superbe indolence
De fantômes sacrés étoit leur puissance ;
Et tandis qu'avec pompe endormis sur l'autel,
Leur orgueil s'enivroit d'un encens criminel,
La superstition gouvernant à leur place,
De ces tristes états avoit couvert la face.
Sous ces pontifes rois, les prêtres tout-puissans,

A l'exemple du chef, devinrent des tyrans.
 Toujours de plus en plus leur coupable prudence !
 Epaissoit ici la nuit de l'ignorance ;
 Vous baissiez sous leur joug un front respectueux ,
 Et l'on vous dépouilloit en vous montrant les cieux.
 Des Bonzes effrontés la fardide avarice ,
 Jusqu'au pied des autels, trafiquoit sur le vice ;
 Et tirant des forfaits un revenu honteux ,
 Osoit vendre aux mortels la clémence des dieux.
 Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
 Bientôt, multipliant les temples & les crimes ,
 Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc ,
 Et raffassé d'or, vint s'abreuver de sang.
 C'est pour vous secourir dans ce désordre extrême ,
 Qu'appellé par vos cris, je pris le diadème.

Des prêtres contre moi ligués de toutes parts ,
 Sans les persécuter, je brisai les poignards.
 La superstition naît de la barbarie :
 J'entrepris d'adoucir les mœurs de ma patrie ,
 De policer mon peuple ; & pour ces grands travaux ,
 J'employai les beaux arts, & non pas les bourreaux.
 On ne m'a vu jamais, insensé politique ,
 Tourmentant mes sujets d'un zèle fanatique ,
 Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs
 Des cœurs ensanglantés arracher les erreurs.
 La douce vérité, répandant ses lumières ,
 Succéda par degrés à des fables grossières.
 J'éclairai les esprits, au lieu de les forcer ;

Un prêtre fut un homme , & l'on osa penser.

Peuples , rendez-en grace au sage de la Chine.
Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.
Fille de la raison , elle entraîne les cœurs ,
Bienfaitrice du monde y regne par les mœurs ,
De tout système vain écarte l'imposture ,
Et ne parle aux mortels qu'au nom de la nature.
La vertu , nous dit-elle , enfante le bonheur ;
Le paradis du juste est au fond de son cœur.

Voilà les dogmes saints , les maximes célestes ,
Qui remplacent l'amas d'absurdités funestes ,
Dont on forma jadis votre religion.

Mon regne a commencé celui de la raison :
Puisse mes successeurs , imitant mon exemple ,
Achever au Japon de lui bâtir un temple !
J'en ai posé du moins les premiers fondemens ;
C'est tout ce que je puis. Affoibli par les ans ,
Je laisse à d'autres mains à finir l'édifice.

Cependant si j'avois commis quelqu'injustice ,
Si malgré moi le mal avoit pu m'échapper ,
(Les rois sont des mortels & peuvent se tromper)
Quiconque de Taiko croit avoir à se plaindre ,
Doit le dire à l'instant ; qu'il parle sans rien craindre ,
Sur mes fautes ici qu'il vienne m'éclairer ,
Tandis que maître encor , je les peux réparer.

U N D E S G R A N D S.

Tous les cœurs sont remplis de votre bienfaisance :
Il n'y reste de voix qu'à la reconnoissance.

UN AUTRE JAPONOIS.

Vous fûtes sur le trône une image des dieux,
Et les rois tels que vous sont un présent des cieux.

L'EMPEREUR.

Mes fils, ne pensez pas que le ciel ait fait naître
Tous ces braves mortels pour ramper sous un maître.
Un roi ne regne pas sur un troupeau craintif;
D'un grand nombre d'enfans c'est un pere adoptif,
Qui loin de dévorer leur propre subsistance,
Se doit tout aux besoins de sa famille immense.
Aux peuples qu'il gouverne un prince vertueux
N'a droit de commander que pour les rendre heureux.
Ce n'est qu'un héroïsme ou qu'un orgueil extrême,
Qui peut faire aspirer à la grandeur suprême;
Et de son vain éclat au lieu d'être flatté,
Un roi de ses devoirs doit être épouvanté;
Sur-tout dans ces climats où toute la puissance,
Concentrée en lui seul, n'a rien qui la balance,
Où, par malheur, hélas! despote souverain,
Il peut tout ce qu'il veut, l'état est dans sa main.
Tout fléchit en ces lieux sous celui qui domine.
Mais l'abus du pouvoir en cause la ruine.
Pour assurer un sceptre, il faut borner ses droits.
Le trône le plus ferme est fondé sur les loix;
Et le roi qui les brave, armé contre lui-même,
Ebranle imprudemment son propre diadème.
Mes enfans, j'ai vieilli dans l'emploi dangereux
De régir les humains & de veiller pour eux.

Croyez-en mon exemple & mon expérience,
 L'art de se faire aimer est la grande science :
 D'un bon gouvernement voilà le vrai ressort,
 Il vaut mieux que la crainte, il est encor plus fort.
 Oui, l'amour des sujets, honorant le monarque,
 D'un regne glorieux est la plus sûre marque...
 De ce tribut flatteur montrons-nous donc jaloux.
 Recherchons les talens, approchons-les de nous;
 L'art est de les placer. Dans le rang où nous sommes,
 Un prince est toujours grand, s'il aime les grands hommes,

Que celui de vous deux que je vais couronner,
 Retienne des leçons que je dus lui donner,
 Devant cette assemblée auguste & solemnelle,
 Pour lui faire une loi de leur être fidelle.
 Levez-vous à présent l'un & l'autre, & jurez
 Que, quel que soit mon choix, vous le respecterez.

(*Les deux princes se levent.*)

O K I M A S.

Je jure par les dieux qu'adoroient nos ancêtres,
 Par le grand Tensio, les Camis & leurs prêtres,
 Je les atteste tous que leur culte & leur foi
 Ne seront pas plus saints, pas plus sacrés pour moi,
 Que ne va l'être ici la volonté suprême
 D'un roi que je révere & d'un pere que j'aime.

T A M M A.

A vos augustes loix j'obéirai, seigneur.
 J'en atteste le ciel, la patrie & mon cœur.

Le défaut de lumiere est , dans le rang suprême ,
Plus nuisible souvent que le vice lui-même ;
Et s'il n'est éclairé , le prince le meilleur ,
Funeste à cet empire , en feroit le malheur.
Du mal qu'il haïroit on le rendroit coupable ,
Il feroit bienfaisant , & l'état misérable.
On verroit les talens , les arts humiliés ,
Les philosophes craints , proscrits , calomniés ;
Et la nuit reviendrait sur ce triste hémisphere.
O Dieu ! pourquoi craint-on qu'un peuple ne s'éclaire ?
La superstition est l'arme des tyrans ,
Et l'erreur n'est jamais utile qu'aux méchans.
Il faut à ma patrie un chef plein de courage ,
Un prince philosophe , un héros , un vrai sage ,
Qui , sourd au préjugé , conduit par le devoir ,
Succède à mes desseins ainsi qu'à mon pouvoir ;
Qui marche sur mes pas dans la même carrière ,
Aille plus loin encore , & m'y laisse en arriere ,
Acheve mon ouvrage , & bientôt au Japon
Par la gloire du sien fasse oublier mon nom.
A ce portrait déjà je vous vois reconnoître
Le mortel que Taiko vous destine pour maître.
Le bien public , ma voix , les conseils d'Uranka ,
Vos regards & vos cœurs , tout nomme ici Tamma.

(Il descend du trône , & tout le monde se
leve.)

UN DES GRANDS, *tandis que tout le peuple leve les mains en signe d'approbation.*

Oui, qu'il regne sur nous.

A G É N I E.

Tamma !

T A M M A.

Qui, moi, mon pere ?

O K I M A S, *allant embrasser Tamma.*

Souffrez que dans mon roi j'embrasse encor mon frere.

T A M M A.

Non, jamais. . .

L' E M P E R E U R, *à Tamma.*

Si l'état demande un maître en vous,
De la princesse encore il vous nomme l'époux.
Demain sera le jour de cet hymen auguste.

(*Tout le peuple leve encore les mains en signe d'approbation & de joie.*)

Ma volonté, sans doute, eût pu seule être injuste ;
Mais ce peuple assemblé, qui confirme mon choix,
Met à ma volonté le sceau qui fait les loix.
Demain vous recevrez & sa main & l'empire.

(*Au peuple.*)

Suis-moi, cher Ilmagis. . . Et vous, qu'on se retire.

(*L'empereur sort avec Ilmagis, & le peuple & les grands se retirent.*)



SCÈNE V.

OKIMAS, AGENIE, TAMMA.

OKIMAS, à Tamma.

IL a fait un bon choix, vous l'avez mérité,
Et je ne pense pas être déshérité,
Quand je vois qu'à ma place on couronne mon frere.
Mais dois-je perdre un bien qu'au trône je préfere?
Hélas! ayez pitié d'un amant éperdu.
Le pouvoir de l'amour ne vous est pas connu.
Non; mais vous connoissez le digne objet que j'aime,
Les vertus, les appas. . .

TAMMA, avec transport.

Je l'adore moi-même.

OKIMAS.

Qu'entends-je! . . . O jour affreux! Tout m'est donc enlevé!
Amante, frere, état.

TAMMA.

Tout vous est conservé.

Moi, je voudrois sur vous prendre un lâche avantage,
Et que votre dépouille accrût mon héritage?
Vous me croyez un cœur assez dur, assez bas. . . .
Je vous ferai rougir de ne m'estimer pas.
Oui, madame, il est vrai que Tamma vous adore,
Qu'à vous il renonça, qu'il y renonce encore.

Je le jure à vos pieds. Calmez cette frayeur ;
Elle m'offense. Adieu , je cours vers l'empereur.

SCENE VI.

OKIMAS ; AGENIE , URANKA.

A G É N I E.

IL n'en obtiendra rien , & ... Que vois-je ! ce traître ,
Ce monstre à nos regards ose encore paroître ?

U R A N K A.

J'ai semblé vous trahir , mais c'est pour vous sauver.
Vous soupçonnez ma foi , vous allez l'éprouver.
Non , prince , non , jamais je ne fus moins coupable.
Pensez-vous que celui dont le bras nous accable ,
Jusqu'au moment d'agir , incertain , indécis ,
Pour se déterminer attendit mes avis ?
Il vouloit me sonder , il me tendoit un piège ;
J'ai lu dans ses regards sa ruse sacrilège.
Si j'eusse combattu son projet odieux ,
Si j'avois dit un mot , il nous perdoit tous deux.
Mes dieux en ce moment , me montrant l'artifice ,
Ont daigné m'éclairer au bord du précipice.
Je viens encor pour vous d'embrasser leurs autels ,
Et leur voix vous promet des secours immortels.
Oui , seigneur , devant eux vous avez trouvé grace ;
Vous pourrez vous soustraire au coup qui vous menace.

C'est tout ce que le ciel tantôt m'a révélé;
 Le reste à mes regards demeure encor voilé.
 Mais j'ai vu les Camis, sous des aspects funebres,
 Du glaive de la mort s'armer dans les ténèbres.
 Par un chemin de sang qu'eux-mêmes vous frayoient,
 A marcher sur leurs pas ils vous encourageoient.

SCENE VII.

OKIMAS, AGENIE, URANKA, un CORÉEN.

LE CORÉEN, à Agénie.

PRINCESSE, vous voyez un sujet plein de zèle
 Qui, de tout votre peuple interprete fidele,
 En son nom vient ici jurer à vos genoux
 De venger un affront qui rejaillit sur nous,
 Et de vous arracher au pouvoir despotique,
 Que prétend sur vos vœux une main tyrannique.

(à Okimas.)

Oui, puisque notre reine avoit fait choix de vous
 Pour être notre maître & vivre son époux,
 Prince, vous le ferez; de nos cœurs trop volages
 Vous n'aurez pas tantôt reçu de vains hommages.

URANKA, avec l'enthousiasme d'un homme inspiré.

Voilà donc, dieux puissans, arbitres immortels,
 Comment vont s'accomplir vos décrets éternels!

Vous ne m'aviez fait voir qu'à travers un nuage
 D'un confus avenir la redoutable image ;
 Un jour plus grand m'éclaire , & sans obscurité
 Votre ordre en ce moment nous est manifesté.
 Mortels, écoutez tous , tel est l'arrêt céleste :
 Adorons & frappons, voilà ce qui nous reste.
 Moi-même , aux Coréens joignant mes Jammabos ,
 Des tyrans cette nuit j'ouvrirai les tombeaux.
 Princesse , heureux amant , marchez en assurance ;
 Avec les dieux & nous volez à la vengeance.
 Les cruels qui vouloient séparer votre sort ,
 Verront leur sort uni dans la nuit de la mort.
 Le meurtre de l'impie est un acte de zèle.
 Baignons-nous sans remords dans leur sang infidèle ;
 Que Taiko , que Tamma l'un sur l'autre égorgés ,
 A nos pieds expirans

*(Il fixe Agénie & Tamma ; & les voyant frémir , il
 s'arrête aussi-tôt, & change de ton & de langage.)*

Nous serions trop vengés.

Oui, tout juste qu'il est , leur trépas m'épouvante ;
 Je ne puis soutenir cette image sanglante.
 Je crois qu'ainsi que moi , trop sensibles , hélas !
 Vous frémiriez tous deux des coups . . .

O K I M A S.

N'en doutez pas.

Taiko dément en vain son sacré caractère ;
 Je resterai son fils quand il n'est plus mon pere ;
 Et pour sauver ses jours , je donnerois les miens.

A G É N I E.

Il fut mon bienfaiteur , toujours je m'en souviens.
Le comble du malheur feroit que , vers l'abîme,
On crût au malheur même échapper par le crime.
Mais , sans nous révolter , fuyons , cher Okimas;
Cherchons un doux azile au sein de mes états.

L E C O R É E N.

Nous vous y conduirons , & notre heureux courage
Saura de vos aïeux vous rendre l'héritage.

O K I M A S , *au Coréen.*

Eh bien , dès que la nuit de ses voiles obscurs
Couvrira nos projets & les rendra plus sûrs,
Rassemblez-vous sans bruit vers ce vaste portique,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.
Nous irons en secret vous y joindre tous deux.

S C E N E V I I I.

OKIMAS, A GENIE, URANKA.

O K I M A S.

Vous nous suivrez , seigneur. Sous un ciel plus heureux
Vous viendrez....

U R A N K A.

J'aime mieux souffrir avec mes frères,
Que d'aller partager des grandeurs étrangères.
Mais , seigneur , je ne fais quel noir pressentiment

Me faïtit tout-à-coup, m'agite en ce moment.
 Peut-être il vient des dieux. Pour vous trop dangereuse,
 Cette fuite, je crois, ne sera pas heureuse.
 Je le sens à l'effroi qui me glace le sein.
 Les Camis, condamnant ce funeste dessein,
 Vous donnent par ma voix un avis salutaire.
 Je crains sur-tout pour vous, je crains....

O K I M A S.

Qui?

U R A N K A.

Votre frere.

Trompé par ses discours, vous le connoissez mal.
 Il est ambitieux, il est votre rival :
 Son œil, qu'éclaire ici sa sombre jalousie,
 Attaché sur vos pas, les fuit & les épie.
 C'est lui qui vous perdra.

A G É N I E.

Non, son cœur n'est point faux;
 A l'amour, au devoir il s'immole en héros.

O K I M A S.

Il m'ainie en frere; enfin dans notre état funeste,
 Nous n'avons que la fuite, elle seule nous reste.
 Je vais m'y préparer, recevez mes adieux;
 Je jure de nouveau que, fidele à vos dieux,
 Loin de vous, comme ici, mon cœur leur rendra gloire,
 Et toujours d'Uranka chérira la mémoire.

U R A N K A.

Puissent donc ces grands dieux, vous couvrant de leurs bras,

Eux-

Eux-mêmes vous guider dans vos nouveaux états !
 Mes mains leur offriront de secrets sacrifices,
 Afin qu'à votre fuite ils se montrent propices.

SCÈNE IX.

URANKA, *seul.*

PROPICES à leur fuite ! . . . Ah ! la foudre en éclats
 Va, pour les retenir, tomber devant leurs pas.
 Interdits à l'idée, au seul mot de carnage,
 Ils ont pâli d'horreur; j'en ai frémi de rage.
 Quoi donc, au Coréen que je fais révolter
 Je veux me joindre encore, & l'on vient m'arrêter ?
 On ose devant moi s'épouvanter du crime !
 Le salaire en est prêt, ils seront sa victime.
 Oui, dès que de ces lieux on les verra sortir,
 Soudain à l'empereur je fais tout découvrir.
 Il faut que l'un par l'autre ici je les accable,
 Il faut frapper enfin un coup épouvantable.
 Japonois, Coréens, roi, princes ennemis,
 Et toi, foible Okimas, vous timides amis,
 Je veux que cette nuit ce palais vous rassemble,
 Pour vous voir sous sa chute écrasés tous ensemble.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TAMMA, URANKA.

(Ils entrent tous deux de différens cotés.)

URANKA, *allant au-devant du prince,*
& s'inclinant profondément.

JE m'empresse, seigneur, de venir reconnoître
Le héros qu'aujourd'hui l'on nous donne pour maître;
Et l'hommage qu'ici j'apporte à vos genoux,
Doit au cœur d'Uranka sembler d'autant plus doux,
Que, consulté tantôt par votre auguste pere,
J'ai quelque part, dit-on, au choix qu'il vient de faire.
Sur moi, sur tous les miens, trop mal connus toujours,
Vos yeux ouverts sans doute

TAMMA.

Ils le font. Ce discours
Dans l'ami d'Okimas m'étonneroit peut-être,
Si cet ami n'étoit un Jammabos, un prêtre.
Sortez.



SCENE II.

TAMMA, *seul.*

FOURBE, insolent ! détestable imposteur !
 Ah ! le sceptre un moment ne flatteroit mon cœur ,
 Que pour voir sous mes pieds tous ces serpens perfides
 Vomir , en expirant , leurs venins homicides.
 A mes yeux jusqu'ici l'empereur s'est soustrait :
 Mais il me mande enfin. Le voilà qui paroît.

SCENE III.

L'EMPEREUR, TAMMA, GARDES.

TAMMA.

PÉNÉTRÉ de douleur & de reconnoissance ,
 Seigneur , je souhaitois avec impatience
 De pouvoir devant vous venir les déployer ,
 Vous implorer , me plaindre , & vous remercier.
 Si pour moi votre choix fut guidé par l'estime ,
 Et que vous ayez cru votre fils magnanime ,
 Tout ce qui put , seigneur , m'attirer vos bienfaits ,
 A dû vous préparer au refus que j'en fais.
 Ajoutez à vos dons la grâce encor plus chere
 De les reprendre tous pour les rendre à mon frere.

E ij

Bannissez loin de lui , chassez les Jammabos ,
 Qui toujours des états redoutables fléaux ,
 Et sur-tout exhalant leurs poisons près des trônes ,
 Veulent ou s'affervir ou briser les couronnes ,
 Punissez Uranka , perdez tous ces méchans ,
 Pour le malheur du monde épargnés trop long-tems ;
 Et dès lors avec gloire assis au rang suprême ,
 Dégagé de leurs fers & ceint du diadème ,
 Mon frere , heureusement à soi-même rendu ,
 Fera bénir son regne & chérir sa vertu.
 Mais dussé-je encourir ici votre disgrâce ,
 C'est vainement , seigneur , que vous m'offrez sa place.
 Oui , si vers Okimas condamné sans retour ,
 Je ne puis ramener votre choix en ce jour ,
 Vous chargerez du sceptre une main étrangere ,
 Plutôt que je l'enleve à celle de mon frere.

L' E M P E R E U R.

Mon fils , sans m'offenser , votre erreur me surprend.
 Ainsi l'on est aveugle , & l'on pense être grand !
 Parlez : que feriez-vous , si pour votre patrie
 Il falloit que quelqu'un sacrifât sa vie ,
 Et que tous les regards sur vous seul arrêtés. . .

T A M M A.

Ah ! je vous ai déplu , puisque vous en doutez.
 N'êtes-vous pas mon pere ?

L' E M P E R E U R.

Eh bien , soyez-en digne.
 Que mon fils à régner aujourd'hui se résigne ;

Et comme pour l'état vous iriez au trépas ,
 Montez de même au trône où vous place mon bras.
 Il ne faut , croyez-moi , pas un moindre courage.
 Mais comme un patrimoine , un heureux héritage ,
 On regarde toujours le droit de commander.
 Ne pourra-t-on jamais se bien persuader
 Que celui que le ciel punit du diadème ,
 Pour vivre à ses sujets , doit mourir à soi-même ;
 Que revêtu pour eux de l'absolu pouvoir ,
 Si de son rang auguste il remplit le devoir ,
 Des mortels ici-bas c'est le plus misérable ;
 Et s'il ne le fait pas , il est le plus coupable.
 Ne me parlez donc plus de don ni de bienfait ,
 Et sachez d'un autre œil voir le choix que j'ai fait.
 Il faut vous y soumettre , ainsi qu'une victime
 Qu'à l'intérêt public immole mon estime.

SCÈNE I V.

(*Le théâtre est dans la nuit.*)

L'EMPEREUR, TAMMA, UN OFFICIER,
 GARDES.

L'OFFICIER, à l'empereur, en lui présentant
 un billet.

SEIGNEUR, près de ces lieux & par un inconnu,
 Ce billet à l'instant vient de m'être rendu.

E ij

Il renferme, a-t-on dit, un avis salutaire.

L'EMPEREUR, *prenant le billet & faisant
signe à l'officier de se retirer.*

Il fustit. Quel est donc cet étrange mystère?

(*Il lit.*)

„ Le feu de la révolte est tout prêt d'éclater.

„ On menace le trône & même votre vie.

„ Hâtez-vous cette nuit d'étouffer l'incendie,

„ Ou demain vos efforts ne pourront l'arrêter.

„ C'est par le port que l'attaque commence,

„ Et déjà le rebelle au rivage s'avance.

„ Portez-y des secours. Les chefs de ces complots. . .

TAMMA, *avec impétuosité.*

Qui les méconnoîtroit? Ce sont les Jammabos,

C'est Uranka, seigneur, lui-même & tous les prêtres.

Je t'en rends grace, ô ciel! dans le flanc de ces traîtres

Cette main à son gré pourra donc se plonger!

Dans les flots de leur sang je vais enfin nager;

Et ma juste fureur, en frappant mes victimes,

Vengera l'univers & punira les crimes.

J'y vole. Sur mon bras reposez-vous, seigneur.

(*Il tire son sabre.*)

J'en jure par ce fer, je reviendrai vainqueur.



SCENE V.

L'EMPEREUR *seul*, GARDES *dans le fond.*

HÉLAS ! tu ne fais pas quel sang tu vas répandre !
Contre quels ennemis tu voles me défendre !

(*Regardant le billet qu'il tient.*)

Moi-même le croirai-je ? ... Agénie ! ... Okimas !
Enfans dénaturés, vous voulez mon trépas !
Eh bien , contentez donc votre cruelle envie.
J'abandonne à vos coups une odieuse vie.
Venez percer ce cœur qui ne peut vous hair ;
La mort m'épargnera l'horreur de vous punir.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS.

SOYEZ moins alarmé, seigneur. Ma vigilance
A déjà du palais assuré la défense.
La ville est sans danger , & le sort du combat
Ne décidera point du destin de l'état.
Les rebelles seroient vainqueurs sur le rivage ,
Qu'ils ne pourroient plus loin porter leur avantage.

E iv

L'EMPEREUR.

Mon fils se révolter ! Okimas ! lui , grands dieux !
 Que je croyois si tendre & si respectueux !
 Lui que j'aimois , malgré le bandeau déplorable . . .

IL M A G I S.

Ah ! ceux qui l'aveugloient l'auront rendu coupable.
 Quand j'ai su vos desseins , j'ai prévu qu'Uranka . . .

L'EMPEREUR.

Lui-même m'a pressé de couronner Tamma.

I L M A G I S.

A son propre intérêt un avis si contraire
 Etoit trop vertueux pour qu'on le crût sincere ;
 Et jamais le méchant n'est plus à redouter ,
 Que lorsqu'il fait le bien ou paroît s'y prêter.
 On a secrètement observé le perfide :
 Il est des révoltés le complice & le guide.
 Dès que d'un voile obscur l'horison s'est couvert ,
 A tous les Coréens son temple s'est ouvert ,
 Et votre fils alors , suivi de son amante ,
 A dans le même lieu joint leur troupe insolente.
 Tous ensemble aussi-tôt ont attaqué le port ,
 Et l'ont cru voir céder à leur premier effort :
 Mais je l'avois pourvu de défenseurs fidelles.
 J'y conduisois encor quelques troupes nouvelles ,
 Quand le feu dans les yeux & le glaive à la main ,
 A leur tête Tamma s'est élancé soudain.
 " Arrête , m'a-t-il dit , retourne vers mon pere ;
 „ Je confie à tes soins une tête si chere ;

„ Moi , je vais le venger. Amis, suivez mes pas ,
 „ Et livrez sans pitié des méchans au trépas. „
 Seigneur , ignore-t-il . . .

L'EMPEREUR.

Oui , dans ce moment même ,
 Combattant & son frere & l'ingrate qu'il aime ,
 Par sa haine égaré , le malheureux Tamma
 Avec les Jammabos croit combattre Uranka.

ILMAGIS.

La nuit dans son erreur l'entretiendra peut-être.
 La mêlée est sanglante , & l'on ne peut connoître
 A qui demeurera l'avantage.

L'EMPEREUR.

Vas , cours.

Que ma garde à mon fils porte encor des secours.

(*Ilmagis sort avec une partie des gardes.*)

Ah ! puisse-t-on du moins saisir quelqu'un des traîtres ,
 Arrêter Uranka , faire sur tous les prêtres
 Un exemple effrayant ! . . . Que vois-je ! justes cieux !
 C'est lui-même ! c'est lui !



SCENE VII.

L'EMPEREUR, URANKA, GARDES.

L'EMPEREUR, *fixant Uranka avec courroux.*

LA discorde en ces lieux
A répandu par-tout le trouble & les alarmes.
Okimas révolté, les Coréens en armes. . .

U R A N K A.

Je fais tout; & l'avis que vous avez reçu,
C'est par mes soins, seigneur, qu'il vous est parvenu.
(*Il lui présente un billet.*)

Du billet qu'en vos mains a fait passer mon zele
Reconnoissez ici le feing & le modele.

L'EMPEREUR, *après avoir examiné le
billet que lui présente Uranka, & l'avoir com-
paré à celui qu'il a reçu.*

Qu'ai-je lu ! . . . Je demeure interdit, confondu.
Quoi ! c'est vous, Uranka . . . M'y ferois-je attendu ?
C'est vous à qui je dois un si rare service ?
O Dieu ! de nos soupçons quelle étoit l'injustice !

U R A N K A.

J'ai fait près d'Okimas des efforts superflus ;
La vertu, la raison ne le gouvernent plus.
Egaré, furieux, prêt à tout entreprendre
Pour maintenir des droits qu'ils'obstine à défendre,

Il vouloit me prouver que mes dieux aujourd'hui
Me faisoient une loi de m'unir avec lui.
„ Respectez , ai-je dit , la main qui vous opprime.
„ Même en faveur du ciel la révolte est un crime.
„ De sa religion l'on doit être martyr ,
„ Mais sans troubler l'état il faut croire & mourir.
Cependant mes discours , loin de calmer sa rage ,
Ne faisoient que l'aigrir , l'irritoient davantage ,
Et pour en détourner les sinistres effets ,
J'ai feint d'entrer alors dans tous ses noirs projets.
Du palais à l'instant il s'alloit rendre maître ,
Vous étiez arrêté , l'on osoit plus peut-être ,
Si par d'adroits conseils je n'avois su d'abord
Déterminer le prince à marcher vers le port.

L' E M P E R E U R .

Mon fils , mon propre fils en vouloir à ma vie !

U R A N K A .

L'amour , l'ambition , la superbe Agénie ,
Et les Bonzes sur-tout ont soufflé dans son cœur
L'égarement , le crime , une aveugle fureur.

L' E M P E R E U R .

Eh , quoi ! le Bonze aussi , le Bonze méprisable....

U R A N K A .

A la rebellion prête un appui coupable.
C'est le sincere aveu que m'a fait Okimas.
J'en saurai plus encor , s'il ne soupçonne pas
Que mon devoir ici trahit sa confiance.
Tout dépend du secret de notre intelligence.

L'EMPEREUR.

Vous devez y compter, & mon cœur désormais,
 Trop sûr de votre foi, s'y livre pour jamais.
 Je vous l'ouvre, ce cœur que la douleur déchire.
 A quelle extrémité le sort veut me réduire!
 Dieu! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
 En descendant du trône il faut l'enfangler!
 Ah, mon cher Uranka, quel état pour un pere!

URANKA.

Sans doute il est affreux, une amitié sincère
 M'attachoit au coupable, & je pleure son sort;
 Mais le repos public vous demande sa mort.
 Et sur-tout hâtez-la, quand vous en ferez maître.
 Ne perdez point de tems, ou les Bonzes peut-être....

L'EMPEREUR.

Je veux que les premiers au glaive abandonnés,
 Demain l'astre du jour les voie exterminés.
 Je veux que leur supplice.....

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA, GARDES.

(*Tamma entre sans armes, & le désespoir peint
 sur le visage.*)

L'EMPEREUR.

Ah, mon fils!... quoi! sans armes?
 Le crime est triomphant!

TAMMA.

Disipez vos alarmes.

Il n'est plus d'ennemis, & je reviens vainqueur.
Mais dieu ! quelle victoire ! elle me fait horreur.

J'ai reconnu mon frere, alors que mon épée
Hélas ! d'un sang si cher alloit être trempée.

J'ai reculé d'effroi, lui-même a tressailli,
Et vos soldats soudain l'entourant.... le voici.

J'implore son pardon. Souvenez-vous, mon pere,
Que je suis votre fils, & que voilà mon frere.

(*Appercevant Agénie que l'on amene aussi.*)

Quoi, ma princesse aussi !.. qu'ai-je fait, malheureux !
Comment ne pas mourir à ce spectacle affreux !

SCENE IX.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA,
OKIMAS & AGENIE, enchainés ; GARDES.

L'EMPEREUR, à Okimas.

REBELLE, où te portoit ton aveugle furie ?
Quel étoit ton dessein ? De m'arracher la vie ?
De t'immoler ton frere, & lui perçant le flanc,
De monter sur un trône arrosé de son sang ?

(à Agénie.)

Et vous, que jusqu'ici j'aimai comme ma fille,
Ne vous ai-je reçue au sein de ma famille,

Que pour y faire entrer la discorde & l'horreur ?
Complice d'un ingrat , deviez-vous dans son cœur
Appuyer la révolte , & d'une main perfide
Contre un roi , contre un pere , armer le parricide ?

O K I M A S.

Moi , seigneur , moi , vouloir attenter à vos jours ?
Qui vous ose tenir cet horrible discours ?
Uranka vous diroit , si vous daigniez l'en croire ,
Combien mon cœur est loin d'une action si noire.
Non , seigneur , contre vous je n'armoïs point mon bras ,
Et sans peine à Tamma je laissois vos états ,
Pour aller dans les siens conduire une princesse
Dont l'hymen fut par vous promis à ma tendresse.

L' E M P E R E U R.

Ah ! ne crois pas jamais devenir son époux.
Vas , tu serois heureux qu'un châtiment si doux
De ta rebellion fût l'unique salaire.
La main où tu prétends appartient à ton frere ,
(à Agénie.)

Madame , pour unir deux empires voisins ,
Je ne puis qu'à Tamma confier vos destins.

A G É N I E.

Mes destins ? Et qui donc , seigneur , vous en fit maître ?
Depuis quand , à quel titre avez-vous pensé l'être ?
Je naquis souveraine , & n'imaginois pas
Qu'on pût donner sans moi ma main ni mes états.
Politiques trop vains , dont l'étude profonde

Est d'opprimer le foible & de troubler le monde,
 Vous qui voulez cacher sous les noms le plus saints
 De votre ambition les orgueilleux desseins,
 De quel droit osez-vous, étant ce que nous sommes,
 Comme de vils troupeaux, vous partager les hommes?
 Sachez qu'uniquement invoqué des méchans,
 Le droit de convenance est le droit des brigands.
 La saine politique est d'être toujours juste.
 Seigneur, du bien public voilà la base auguste,
 L'intérêt des états, la loi des souverains,
 Et le lien sacré de la paix des humains.

L'EMPEREUR.

Avez-vous oublié qu'en mourant, votre pere
 De son pouvoir sur vous me fit depositaire?
 Me ferois-je attendu qu'après tant de bienfaits....

AGÉNIE.

Il me faudra, cruel, les pleurer à jamais
 Ces bienfaits détestés que votre tyrannie
 Veut me faire payer du bonheur de ma vie.
 Quoi! vous, de mon pays vaillant libérateur,
 Vous en voulez ensuite être l'usurpateur!
 Je ne fus arrachée aux chaînes du Tartare
 Que pour gémir ici sous un joug plus barbare!
 Pourquoi donc m'apporter vos perfides secours?
 Pour les empoisonner, pourquoi sauver mes jours?
 Que m'importoit enfin, si toujours on m'opprime,
 Que tel ou tel tyran me prit pour sa victime?

(*A Okimas, en se jetant dans ses bras, & mettant sa main dans la sienne.*)

Mais, cher prince, mon cœur ne dépend que de moi,
Et je joins à ce don & ma main & ma foi.
Que témoin malgré lui du saint nœud qui nous lie,
Ton rival, ton vainqueur à tes fers porte envie,
Et qu'il ne puisse au moins, en ses transports jaloux,
T'ôter avec le jour le nom de mon époux!

T A M M A.

Ah! madame, une erreur qui seule a fait mon crime...

(*à l'Empereur.*)

Vous savez tout, seigneur; rendez-moi leur estime.
Déjà ma voix ici vous imploroit pour eux.
Afin de les unir, couronnez-les tous deux.

L' E M P E R E U R.

Les unir? couronner la révolte & l'audace?
Ce seroit déjà trop que de leur faire grace.

(*aux Gardes.*)

Dans la tour du palais conduisez Okimas,
Et que de la princesse on observe les pas.
De l'état & des loix les appuis redoutables
Prononceront demain sur le sort des coupables.

(*Il sort; Tanima court détacher les fers de la princesse, & les gardes emmènent Okimas. Agénie veut le suivre, mais on l'en empêche, & elle reste dans la plus grande consternation.*)



SCENE

SCENE X.

TAMMA, AGENIE, URANKA.

TAMMA, à Agénie.

RASSUREZ-vous, madame, & fiez-vous à moi
Du soin de vous sauver. Je jure.....

AGÉNIE.

Laisse-moi,

Traître. A te mépriser tu m'as enfin contrainte,
Et tu peux désormais abandonner la feinte.
Ne crois plus me tromper: dans toute sa noirceur
Je vois ta perfidie & je connois ton cœur.

TAMMA.

Madame, au nom du ciel, daignez du moins apprendre...

AGÉNIE.

Ote-toi de mes yeux; je ne veux rien entendre.
N'en fais-je pas assez? Fuis, dis-je, & de ce pas
D'un frere infortuné cours hâter le trépas.
On me l'avoit bien dit, que du coup qui l'accable,
Que de tous nos malheurs tu serois seul coupable.
Je ne pouvois le croire, & tes fausses vertus
Avoient mis un bandeau sur mes yeux prévenus.
Mais le voile est tombé, conssomme ton ouvrage,
Et sur-tout de ta vue épargne-moi l'outrage.

F

TAMMA, *en se retirant.*

Bientôt de votre erreur je vous ferai rougir,
Et vous verrez Tamma vous sauver ou mourir.

SCENE XI.

AGENIE, URANKA.

AGÉNIE.

AH, seigneur ! c'est en vous qu'est ma seule espérance.
Faites ici du ciel éclater la puissance.
Délivrez mon amant, & j'adore vos dieux.
Je leur offre à vos pieds mon encens & mes vœux.
Ils doivent d'Okimas récompenser le zèle,
Et de leurs défenseurs sauver le plus fidele.

URANKA.

Les dieux par l'infortune appellent les mortels ;
L'asyle le plus sûr est au pied des autels.

AGÉNIE.

J'y cherche aussi le mien, & c'est là qu'Agénie
Tremblante, désolée, enfin se refugie.
Je crains tout, je crois tout. Vous triomphez de moi,
Grands dieux ! par vos bienfaits affermissiez ma foi !
Si l'on ne nous abuse avec de vains prestiges,
S'il est vrai que vos bras daignent par des prodiges
Suspendre quelquefois l'ordre de l'univers,
Ce doit être en faveur de l'innocence aux fers.

Brisez ceux d'Okimas ; vers lui foyez mes guides !
 Confondez des cruels les projets homicides !

SCENE XII.

U R A N K A , M U R A M I .

U R A N K A .

EH bien, cher Murami, je les ai tous trompés.
 Ensemble dans le piège ils sont enveloppés.
 En moi plus que jamais l'empereur se confie ;
 Demain par mes conseils Okimas perd la vie.
 La princesse elle-même, implorant Uranka,
 D'outrages à mes yeux vient d'accabler Tamma.
 Que n'as-tu pu la voir, craintive & gémissante,
 Prendre, pour me toucher, une voix suppliante !
 Le malheur a domté cet esprit orgueilleux ;
 Elle croit à présent, elle invoque nos dieux ,
 Et me demande enfin, dans son péril extrême,
 Un miracle nouveau pour sauver ce qu'elle aime.

M U R A M I .

Au destin d'Okimas le nôtre est attaché.
 Ce prince est votre appui. Par quel motif caché
 Voulez-vous son trépas ? Que prétendez-vous faire ?

U R A N K A .

En punir aussi-tôt & son pere & son frere.

F ij

MURAMI.

Vous connoissez, seigneur, la haine de Tamina.
Comment nous en défendre alors qu'il régnera ?
Ce trône qu'il obtient...

URANKA.

Peut être mis en poudre.

MURAMI.

Le sceptre est dans sa main.

URANKA.

Dans la mienne est la foudre.

Qu'il tremble. - Mais dis-moi, les Bonzes t'ont-ils vu ?
De ma protection leur as-tu répondu ?
Puis-je compter sur eux ?

MURAMI.

Soyez sans défiances.

Tous brûlent maintenant de servir vos vengeances.
Ils jurent...

URANKA.

Entre nous laissons ces vains garans ;
J'en crois leur intérêt, & non pas leurs sermens.
Connois donc à présent mon ame toute entière,
Et de tous mes secrets sois le dépositaire.
Depuis plus de dix ans j'éprouve ici ta foi,
Et je peux sans réserve enfin m'ouvrir à toi.
L'heure s'approche, ami, l'heure tant désirée,
Qui livre à mon pouvoir cette vaste contrée.
De notre ambition tu fais le grand projet ;
Mais pour l'exécuter fais-tu ce que j'ai fait ?

Sais-tu que ce palais, qui t'éblouit peut-être,
De la terre bientôt va soudain disparaître?
Sais-tu par quels moyens s'opèrent en ces lieux
Les signes éclatans, les prodiges nombreux
Dont la vue, effrayant le peuple qui m'encense,
Confond la raison même, & la force au silence?

M U R A M I.

Les dieux...

U R A N K A.

Ecoute, ami. Nous sommes sans témoin.
S'il est des dieux, crois-moi, je n'en ai pas besoin;
Je ne veux, n'attends rien de leur appui céleste;
Ils me prêtent leur nom, & mon bras fait le reste.
Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant sur le rivage à mes pieds fut jeté.
Je ne fais quel hasard voulut que, plus sensible,
Mon cœur à la pitié fût alors accessible;
Je daignai m'arrêter, & mes soins bienfaisans
Lui rendirent enfin l'usage de ses sens.
Parti d'un autre monde & des bouches du Tage,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.
De son vaisseau brisé les précieux débris
Devoient m'appartenir, & je les recueillis:
Mais lui-même il m'offrit une poudre infernale,
Du tonnerre ici-bas redoutable rivale;
Présent le plus affreux que le fort en courroux
Ait pu faire aux humains, pour les détruire tous.
Une seule étincelle en un moment l'embrase;

F ij

Plus prompte que la foudre , elle tonne , elle écrase.
Si dans le sein du globe on pouvoit l'entasser ,
Le globe , en mugissant , se verroit fracasser ,
Et la terre en éclats , dans les airs emportée ,
Iroit frapper des cieux la voûte épouvantée.
Juge à présent , ami , si pour notre intérêt
J'ai su mettre à profit cet important secret.
Il falloit commencer par s'en rendre le maître.
Je massacrai celui qui me le fit connoître.
Et l'on a vu dès lors ces signes merveilleux ,
Dont un peuple ignorant fait honneur à nos dieux.
Mais dès long-tems ici je prépare en silence
Un prodige plus grand , & dont l'instant s'avance.
Il est sous ce palais de secrets souterrains :
De cette poudre horrible à présent ils sont pleins.
Oui , la mort endormie au fond de ces abîmes ,
Y doit , à son réveil , dévorer ses victimes.
Le volcan pour s'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau ,
Et tous nos ennemis marchent sur leur tombeau.

M U R A M I.

Qu'ils y soient donc plongés ! Que tardez-vous encore ?

U R A N K A.

C'est dans ces mêmes lieux qu'au lever de l'aurore
Taiko , Tamma , les grands , toute la cour enfin ,
Pour juger Okimas , s'assemblera demain ;
Et voilà le moment qu'a choisi ma colere ,
Pour entr'ouvrir sous eux les gouffres de la terre.
Mais ce n'est point assez. Il faut que cette nuit

Un grand événement au peuple soit prédit ;
 Que les Bonzes errans au milieu des ténèbres
 Fassent entendre ici des voix , des cris funebres ;
 Qu'entourés de linceuls , & de lambeaux couverts ,
 De longs gémiffemens ils remplissent les airs ,
 Hurlent sur les tombeaux , en secouant des chaînes ,
 Annoncent des Camis les vengeances prochaines ,
 Menacent l'incrédule , & par-tout au Japon
 Présagent la ruine & la destruction.
 Vas leur porter mon ordre , & dis que de leur zele
 Dépend un grand dessein qu'en mon cœur je recele ,
 Mais qui , les couvrant tous d'un immortel honneur ,
 Leur fera partager ma gloire & ma grandeur.
 Séparons-nous. Sur-tout cache tes pas dans l'ombre.
 Songe , ami , que ton chef , de sa retraite sombre ,
 Doit seul , guidant la foudre en cent endroits divers ,
 D'une invisible main embraser l'univers.

SCENE XIII.

MURAMI seul.

LE voilà donc connu , ce secret effroyable ,
 Que couvrit si long-tems un voile impénétrable !
 Courons vers l'empereur. -- Mais non , & qu'Okimas
 Soit le seul , s'il se peut , que j'arrache au trépas.
 Tâchons de l'enlever de ce palais funeste ,
 Et que sous ses débris périsse tout le reste. —

F iv

Gardons-nous cependant de rien précipiter.
Des regards d'Uranka j'ai tout à redouter.
Pour mieux exterminer le maître que j'abhore,
A ses dernières loix obéissons encore.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre est encore dans la nuit.*)

MURAMI, puis URANKA, & deux autres
JAMMABOS.

MURAMI seul.

(*Il est pensif, & marche lentement pour traverser
le théâtre.*)

TROP sensible au péril & d'un pere & d'un frere,
Okimas à la mort veut aussi les soustraire.
De sa prison lui-même on ne peut l'enlever,
Et je m'y vois contraint, il faut tous les sauver.
Du moins un Jammabos ne fera pas mon maître.

URANKA dans le fond, à ses deux Jammabos.

N'allez pas plus avant.

(*S'avancant un peu & regardant Murami.*)

(*à part.*)

Le voilà. — C'est un traître.

Il vient de voir le prince.

MURAMI, *sur le devant du théâtre, prêt à sortir.*

Uranka doit périr.

U R A N K A, *dans le fond.*

Peut-être à l'empereur il va tout découvrir.

Avançons.

(*Il vient à Murami, & l'arrête.*)

Je te cherche, & l'heure est arrivée

Qu'à mon triomphe ici le sort a réservée.

(*Aux deux Jammabos qui sont dans le fond.*)

Vos braves compagnons peuvent dans cet instant

Etre introduits ; allez.

(*Les deux Jammabos sortent.*)

De toi je suis content,

Ami, tu me fers bien, & tu m'as de ton zèle

Donné dans cette nuit une preuve nouvelle.

D'épouvante & d'horreur tous les esprits glacés,

Tremblent du coup affreux dont ils sont menacés.

Déjà de toutes parts les temples se remplissent ;

Les femmes, les vieillards à nos autels gémissent :

Leurs prières, leurs cris tâchent de repousser

Le tonnerre qui gronde, & je vais le lancer.



SCÈNE I I.

URANKA, MURAMI, six autres JAMMABOS.

(Les deux Jammabos rentrent alors avec quatre de leurs compagnons. Ceux-ci portent chacun dans une main un sablier de crystal, & tiennent de l'autre un flambeau non allumé: ils se rangent en demi-cercle autour d'Uranka & de Murami, tandis que les deux autres restent dans le fond du théâtre.)

U R A N K A.

MINISTRES courageux des volontés suprêmes,
Je remets en vos mains le pouvoir des dieux mêmes,
Et je vous ai choisis pour faire dans ces lieux
Un prodige qui venge & la terre & les cieux.
Vous voyez tout le prix de cet honneur insigne;
Mais vous le méritez, votre zèle en est digne.
Sous ce lointain portique allumant vos flambeaux,
Marchez aux fouterreins que de nos Jammabos
La main creusa jadis sous ce vaste édifice.
C'est là qu'il faut aux dieux offrir un sacrifice.
Là, quand de ce crystal tout le sable écoulé
Vous marquera l'instant que le ciel a réglé,
Implorez des Camis la divine assistance,
Sur le front de l'impie appelez leur vengeance,

Dévouez au trépas l'incrédule Taiko,
 Et prononçant trois fois le nom de Tenfio,
 De vos flambeaux ardens frappez la poudre sainte
 Qui remplit de ces lieux la redoutable enceinte :
 Le ciel fera le reste, & soudain vous verrez
 La gloire & les bienfaits qui vous sont préparés.—
 Mais quel jour m'éblouit ? D'où vient que je frissonne ?
 Des ames des Camis la foule m'environne.
 Parlez, esprits divins, que voulez-vous de moi ? —
 Ah, qu'entends-je ! -- Mon cœur en est glacé d'effroi.—
 (*aux Jammabos qui l'entourent.*)

Quoi, dans mes Jammabos ! quoi, parmi vous un traître !
 Quel est-il, dieux puissans ? faites-le moi connoître.

M U R A M I.

Arrête, scélérat ; je vois ce que tu veux.
 Et vous, connoissez tous ce fourbe audacieux.

U R A N K A, *toujours parlant aux dieux.*

Quel nom prononcez-vous ? — Murami ! — Le croirai-je ?

M U R A M I, *aux Jammabos.*

C'est un fourbe, vous dis-je, un monstre sacrilège.

U R A N K A.

Qu'ordonnez-vous, grands dieux ?

M U R A M I.

Les prodiges qu'il fait

Ne font.....

U R A N K A, *lui enfonçant un poignard dans le cœur.*

Meurs, & reçois le prix de ton forfait.

Meurs, c'est le ciel vengeur qui par ma main te frappe.

(*Murami tombe mort entre les bras des deux Jammabos restés dans le fond, & qui s'approchent pour le soutenir.*)

Jamais au châtiment le coupable n'échappe.

(*à ceux qui l'environnent.*)

Allez ; que cet exemple affermissé vos pas.

(*Ils sortent.*)

Craignez l'œil qui vous fuit, on ne le trompe pas.

(*aux deux autres Jammabos.*)

Vous, au temple prochain, en répandant des larmes,

Portez ce corps sanglant, faites courir aux armes,

Pour venger sur Tamma ce coup mystérieux.

Qu'on l'en accuse ; ainsi le commandent les dieux.

(*Les deux Jammabos emportent le corps de Murami.*)

SCÈNE III.

URANKA seul.

MAIS je dois craindre encor. De la bouche du traître

Le prince en sa prison à tout appris peut-être.---

Je vois ce qu'il faut faire. -- Oui, ne balançons pas,

Et du même poignard . . . Qui porte ici ses pas ?

C'est Agénie en proie aux plus vives alarmes.

Pleure ; bientôt la mort viendra tarir tes larmes,

Pleure ; je vais frapper le coup dont tu frémis ,
Et je fuirai des lieux qui vont être engloutis.

SCENE IV.

(*Le jour commence à paroître.*)

AGÉNIE, TADNÉ.

AGÉNIE, seule.

URANKA m'abandonne ! on évite ma vue ,
Et l'espoir est éteint dans mon ame éperdue.

TADNÉ, accourant.

Ah ! madame , apprenez d'où vient ce bruit confus.
L'épouvante , le deuil sont par-tout répandus.
On a vu cette nuit des spectres effroyables ,
Les airs ont retenti de plaintes lamentables ;
Les morts même , dit-on , sont sortis des tombeaux ,
Et des astres sanglans ont paru sur les eaux.
On va voir éclater les vengeances célestes.
Tout annonce au Japon les maux les plus funestes.

AGÉNIE.

Vas , ces spectres , ces cris , qui causent tant d'effroi ,
Ne menacent ici que mon amant & moi.
Il n'étoit pas besoin que le ciel en colere ,
Troublant l'ordre & la paix de la nature entière ,
Avec tant d'appareil m'annonçât mon malheur.

J'entends, hélas ! j'entends dans le fond de mon cœur
 Une voix qui me vient effrayer davantage ,
 Et que j'en crois bien plus que tout autre présage.
 Vers Okimas en vain j'ai voulu pénétrer ;
 Même dans sa prison on me défend d'entrer.
 Eh bien , j'en mouillerai la porte de mes larmes ,
 Mes mains s'y colleront ; je braverai les armes
 Des cruels qui voudroient encor m'en repousser.
 Peut-être jusqu'à lui mes cris pourront percer.
 Peut-être il entendra la voix de son amante ,
 Son amante pour lui craintive & gémissante ,
 Qui fait vœu de ne point survivre à son trépas ,
 Et qui mourroit contente en mourant dans ses bras.
 Ne me suis point , Tagné , tâche de voir , d'entendre
 Ce qu'ici l'on résout , & reviens me l'apprendre.

SCÈNE V.

T A D N É , I L M A G I S .

T A D N É *seule.*

MALHEUREUSE princesse ! ah , si pour te servir
 Mon sang

I L M A G I S , *entrant.*

Retirez-vous ; l'empereur va venir.

T A D N É .

Puis-je savoir le sort qu'à son fils on prépare ?

Seigneur, feroit-il vrai qu'un arrêt trop barbare....

ILMAGIS.

Loin de ces tristes lieux précipitez vos pas.

Retirez-vous, vous dis-je, & n'interrogez pas.

SCENE VI.

ILMAGIS *seul.*

LE crime ici fermente, il se forme un orage
 Qui gronde & va bientôt fondre sur ce rivage.
 Je n'en puis pas douter; ces spectres prétendus,
 Tous ces prodiges vains, que l'on croit avoir vus,
 Sont d'un complot réel le signe véritable.
 Qui prédit les forfaits, veut s'en rendre coupable;
 Et lui-même, s'il peut, accomplit par ses mains
 Les malheurs qu'en prophete il annonce aux humains.
 Mais j'ai placé par-tout des surveillans fidelles:
 On épie, on rompra les trames criminelles.
 Je crains les Jammabos, & c'est toujours sur eux
 Que dans les tems de trouble on doit avoir les yeux.
 Leur chef en ce palais a devancé l'aurore;
 L'empereur s'y confie, & je crains plus encore.
 Allons savoir.....



SCENE

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GRANDS
DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR, à *Ilmagis*.

E LOIGNE Agénie & Tamma.
Voici l'instant fatal. Fais chercher Uranka,
Qu'il se rende en ces lieux. La ville est alarmée;
Mais par ses soins bientôt elle sera calmée.
On l'aime, on le révere, & dès qu'il parlera,
Par-tout l'ordre, la paix à sa voix renaîtra.
J'y peux compter. Son zele est digne qu'on l'emploie.
Cours, dis-lui qu'à l'instant il faut que je le voie.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, LES GRANDS
DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR.

Du trône du Japon respectables soutiens,
Interpretes des loix, guerriers & citoyens,
Qu'en ma douleur profonde autour de moi j'assemble,
Elle redouble encore à votre aspect; je tremble,

Et ma voix se refuse au devoir trop cruel
 De s'élever ici contre un fils criminel.
 Mais en est-il besoin? chacun de vous soupire.
 Ma bouche, je le vois, n'a plus rien à vous dire.
 Le coupable bientôt va paroître à vos yeux,
 Et vous connoissez tous son complot odieux.

(aux gardes.)

Qu'on amene Okimas. -- Sa grace ou son suplice
 Ne dépend que de vous. Consultez la justice,
 Le repos de l'état, votre propre intérêt,
 Et sans songer à moi, prononcez son arrêt.
 Mes larmes ne font rien. Pensez à la patrie:
 Il faut qu'au bien public un roi se sacrifie;
 Et quand il est le seul qui pleure en ses états,
 Il doit bénir le ciel & ne se plaindre pas.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, LES GRANDS,
 TAMMA, GARDES.

TAMMA, aux gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.

NE me retenez point, ou craignez ma colere.
 Un fils peut se jeter aux genoux de son pere.

(Il se précipite aux pieds de l'empereur.)

Je suis aux vôtres.

L'EMPEREUR.

Ciel!

TAMMA.

Et j'y mourrai, seigneur,
Ou vous vous laisserez toucher à ma douleur.
Vous reçûtes des cieux un cœur tendre & sensible.
Ah! pour vos seuls enfans ferez-vous inflexible?
Ami de vos sujets, bourreau de votre sang,
Pourriez-vous de vos mains vous déchirer le flanc?
Est-ce que la nature aux rois est étrangère,
Et sur le trône, hélas! n'ose-t-on être pere?
Eh bien, le trône même exige qu'aujourd'hui
Vous ne le priviez pas, seigneur, d'un double appui:
Car j'en jure par vous, par vos pieds que j'embrasse,
C'est pour moi-même ici que je demande grace.
Dans l'arrêt d'Okimas on prononce le mien,
Et mon sang coulera, si l'on répand le sien.
Mais mon frere est sauvé! vos yeux versent des larmes.

L'EMPEREUR, *se tournant vers les grands.*

C'est à vous....

TOUS LES GRANDS.

Oui, qu'il vive!

TAMMA, *se relevant avec un transport de joie.*

O momens pleins de charmes!

(à son pere.)

Mon pere! mes amis!.. dieux! que vois-je? Ah, cruel!

Le crime est consommé!

SCENE X.

Les précédens, OKIMAS, AGENIE, URANKA,
ILMAGIS, GARDES, Troupe de soldats.

(Alors Okimas mourant, soutenu par Agénie en pleurs & par deux gardes, entre d'un côté, tandis que de l'autre on voit un instant après paroître Uranka enchainé, qu'amene Ilmagis à la tête d'un groupe de soldats.)

L'EMPEREUR.

(à Tamma.)

QUE dis-tu? Juste-ciel!

(Courant à Okimas.)

Ah, mon fils! quelle main dans ton sang s'est rougie?
Quand je te tends les bras, qui t'arrache la vie?
Quel barbare a sur toi...

OKIMAS.

J'ai mérité mon fort.

Celui qui m'aveugla me donne enfin la mort.

(Montrant Uranka.)

Voilà mon assassin.

L'EMPEREUR.

Uranka? lui? ce traître?

Ce monstre horrible?

T A M M A , à son pere , dans un morne désespoir.

Eh bien, l'avois-je su connoître?

L' E M P E R E U R , à *Ilmagis*.

Quoi ! tu l'as donc surpris ? . . .

I L M A G I S .

Il sortoit du palais ,

Quand , chargé de votre ordre , en ces lieux sans délais

Auprès de vous , seigneur , je lui dis de se rendre.

Mais vainement à lui ma voix s'est fait entendre.

Je l'ai vu plein d'effroi , refusant d'obéir ,

Précipiter ses pas & tâcher de s'enfuir.

Alors par vos soldats . . .

L' E M P E R E U R , à *Uranka*.

O monstre impitoyable !

Dis-moi quel noir démon , quelle rage effroyable

Te portoit . . .

O K I M A S .

Ecoutez ; le tems est précieux.

N'en perdez point ; fuyez de ces funestes lieux.

Ne pleurez pas , fuyez. D'une poudre infernale

Sous ce palais bientôt l'explosion fatale

Vous enseveliroit dans des torrens de feux.

J'ai su par Murami tout ce complot affreux.

L'approche d'un flambeau , la plus foible étincelle

Embrase en un moment cette poudre mortelle ,

Et de son sein brûlant soudain avec fracas

S'échappe & vole au loin la foudre & le trépas.

Aussi vous avez vu ces prodiges terribles

Qu'à tout l'art des mortels je n'ai pas cru possibles,
 Et dont, je l'avou'rai, le prestige imposant
 M'a conduit dans l'erreur & dans l'égarement.
 Enfin dans ma prison le confident du traître
 Vient de me découvrir les crimes de son maître.
 A peine il me quittoit pour vous les révéler,
 Que ce monstre accourant est venu m'immoler.
 J'ai tombé sous ses coups; mais, trompant sa furie,
 Les dieux m'ont conservé quelques restes de vie,
 Pour vous soustraire au sort qu'il vous a préparé.
 Car Murami sans doute avant moi massacré,
 N'a pu Ma voix s'éteint & mes genoux s'affaissent.
 Mon pere, ne songez qu'aux périls qui vous pressent.
 Tendre amante, cher frere, étouffez vos douleurs.
 Soyez unis tous deux... Vivez... Fuyez... Je meurs.

*(Okimas expire entre les bras d'Agénie & de
 Tamma. L'empereur se jette sur son corps, l'em-
 brasse & le baigne de larmes. Un morne silence
 regne un moment sur la scene; mais l'agitation
 & l'effroi s'y répandent bientôt.)*

IL MAGIS, allant à l'empereur, & le retirant de
 dessus le corps d'Okimas.

Seigneur, que faites-vous? Quel aveugle délire....
 Ce fils n'est plus. Songez au salut de l'empire,
 A vos sujets, à vous. La mort est sous nos pas.
 Suivez-moi, fuyons tous.

T O U S L E S G R A N D S.

Fuyons.

(Ilmagis & tous les grands , dans une agitation extrême , se préparent à sortir , & entraînent déjà l'empereur , Agénie & Tamina , à qui ils ont enlevé le corps d'Okimas , qui reste étendu & à moitié caché sur un côté du théâtre.)

S C E N E X I.

Les précédens , U N O F F I C I E R.

L'OFFICIER , arrivant avec précipitation.

N E sortez pas.

I L M A G I S.

Hâtons-nous.

L' O F F I C I E R.

Arrêtez , ou votre perte est sûre.

Ce n'est plus un bruit sourd , un foible & vain murmure.

Tout le peuple en fureur assiege le palais.

Le Jammabos , le Bonze unis pour les forfaits ,

Le poignard à la main , poussent des cris de rage ,

Animent la révolte & pressent le carnage.

Le corps de Murami devant eux est porté.

A vos ordres , seigneur , ce meurtre est imputé ,

Et d'imprécations par-tout on vous accable.

On demande Uranka. De ce nom formidable

La ville retentit ; c'est le signal affreux ,

Qui conduit au combat tous ces seditieux.

Les gardes qui veilloient dans la première enceinte,
 Viennent d'être forcés ; de leur sang elle est teinte.
 Mais par un mur d'airain ce séjour défendu ,
 Et de braves guerriers nouvellement pourvu ,
 Contre tous les dangers vous offre un sûr asile.
 Demeurez-y sans crainte , & bientôt dans la ville
 De tous les forts voisins vos soldats descendus
 Feront fuir devant eux les mutins éperdus.

I L M A G I S.

Dieux ! quel coup accablant ! quelle image effrayante !
 La mort de tous côtés à nos yeux se présente !
 Il n'est plus d'espoir.

T O U S L E S G R A N D S.

Ciel !

U R A N K A , *jouissant alors de la consternation
 générale , & s'abandonnant à toute sa rage.*

Je triomphe à présent.

Le trépas à ce prix m'est cher , je meurs content ;
 Je meurs environné de toutes mes victimes ,
 Et les traîne après moi dans le fond des abîmes.
 Volcans , gouffres de feux , sous nos pas ouvrez-vous !
 Palais , murs détestés , renversez-vous sur nous !
 Tombez ! sous vos débris écrasez-nous ensemble ,
 Et qu'aux enfers encor le malheur nous rassemble !



SCENE XII.

Les précédens , un autre OFFICIER.

L'OFFICIER, à l'empereur.

SEIGNEUR, des Jammabos, dont nos yeux vigilans
Suivoient ici la marche & tous les mouvemens,
Viennent d'être arrêtés. Ils alloient s'introduire
Aux secrets souterrains que fit jadis construire
Notre dernier Dairi. Je les ai mis aux fers.

U R A N K A.

O rage ! ô désespoir ! ils sont donc découverts !
Ciel ! un moment plus tôt !

L'OFFICIER.

On vient d'apprendre encore
Que le grand empereur dont la Chine s'honore,
Par d'autres Jammabos alloit être égorgé,
Lorsque dans ce péril le ciel l'a protégé.

U R A N K A.

Dieux que j'abhorre ! ô dieux ! ma vengeance est manquée !

L'EMPEREUR.

De tous tes attentats la fin étoit marquée.
Que ce monstre à l'instant soit ôté de mes yeux,
Et qu'on le garde ici pour un supplice affreux !
Que lui, que tous les siens, horreur de la nature,
Dans les feux, les tourmens rendent leur ame impur ;

Qu'ils soient anéantis ; & qu'enfin l'univers ,
 Agité trop long-tems par leurs complots pervers ,
 Et dont leur fol orgueil vouloit se rendre maître ,
 De sa face les voie à jamais disparoître.

(*aux grands.*)

Vous , allez détromper ce peuple prévenu.
 Publiez , attestez ce que vous avez vu.
 Dévoilez devant lui tous les crimes des traîtres ,
 Et qu'en servant les dieux il déteste les prêtres !

(*On emmene Uranka , & Ilmagis sort avec les
 deux officiers & tous les grands.*)

S C E N E X I I I.

L'EMPEREUR , AGENIE , TAMMA , GARDES.

A G E N I E , *fixant le corps d'Okimas.*

T U n'es plus , cher amant ! Qu'importe à ma douleur
 Qu'à tous tes assassins on arrache le cœur ,
 Que de ces scélérats la terre soit purgée ?
 Te pleurerai-je moins , quoique je sois vengée ?

(*à l'empereur qui paroît plongé dans le désespoir.*)

Je respecte , seigneur , l'état où je vous vois.
 Frappés du même coup , nous gémissons tous trois.
 Hélas ! du bien public l'enthousiasme auguste
 Vous a quelques momens fait cesser d'être juste.
 Pour unir au Japon un empire voisin ,

Vous vouliez malgré moi disposer de ma main.
Peut-être de l'état la raison vous excuse ;
Mais voilà votre ouvrage , & ce sang vous accuse.

(à Tamma.)

Prince , je vous remets le sceptre malheureux
Qu'à votre frere ici j'offris avec mes vœux ,
Ce sceptre qui pour lui fut un don si funeste ,
Qui causa tous nos maux , & que mon cœur déteste.
Faites aux Coréens chérir votre vertu ;
Je leur rends dans Tamma plus qu'ils n'auront perdu.
Pardonnez mes soupçons , consolez votre pere ,
Régnez , & laissez-moi rejoindre votre frere.

(Elle tire un poignard & veut s'en frapper , mais
on l'arrête.)

T A M M A , lui arrachant le poignard.

Qu'alliez-vous faire ? O dieux !

A G E N I E.

Terminer mes malheurs.

L' E M P E R E U R , la pressant contre son sein.

Ma fille , tendre objet que je baigne de pleurs ,
Daigne prendre pitié de ma triste vieillesse !
De mes tremblantes mains sur mon sein je te presse ;
Ne me repousse pas. Ma fille , mes enfans ,
Ne fermez point votre ame à mes gémissemens ;
Ou du moins écoutez ceux de votre patrie.
Songez qu'à plus d'un peuple appartient votre vie.
Vous ne pourriez trancher , sans être criminels ,
Des jours où sont liés les destins des mortels.

SCENE XIV & dernière.

L'EMPEREUR, AGENIE, TAMMA, ILMAGIS,
GARDES.

ILMAGIS, à l'empereur.

SEIGNEUR, tout est calmé. Cette foule égarée
Soudain dans le devoir à ma voix est rentrée;
Et lorsque par les grands elle a des Jammabos
Appris les noirs forfaits, les funestes complots,
Sur ces chefs imposteurs tournant toute sa rage,
Elle en a devant nous fait un affreux carnage,
Et demande à grands cris qu'on lui livre Uranka.

L'EMPEREUR.

Oui, bientôt à leurs yeux le monstre expirera.

(*Montrant le corps d'Okimas.*)

Mais à ce triste objet de nos larmes ameres,
Allons rendre d'abord les honneurs funéraires.
Que de loin son tombeau montre à tous mes sujets
De la crédulité les sinistres effets.
O superstition ! mon fils est ta victime !
Puisse ici son trépas être ton dernier crime !
Puisse son sang, versé par des prêtres cruels,
Sur une race impie ouvrir l'œil des mortels ;
Et que du sein des maux dont notre cœur soupire,
Naïsse au moins le bonheur de l'un & l'autre empire !

Fin du cinquieme & dernier Acte.

REMARQUES

A L'OCCASION

DES JAMMABOS.

(I)

O toi le plus grand des rois , & le meilleur des hommes , toi dont le nom . . . réveille dans tous les cœurs le souvenir du fanatisme des prêtres & des attentats des moines , &c. . .

Epître dédicatoire.

HENRI IV naquit au milieu des troubles de religion qui désoloient alors la moitié de l'Europe , & dont la vente des indulgences avoit été la première source. Nourri dans la doctrine des novateurs , élevé dans leur camp , il vit lever sur lui , comme sur eux , les poignards de la S. Barthélemi , & il n'évita qu'à peine le sort de soixante mille François égorgés au nom de Dieu , par la main de leurs frères , & par l'ordre de leur roi. Massacre épouvantable , qui a été loué par les prêtres , & que l'enfer même défavoue.

Bientôt se forma cette ligue prétendue sainte, autorisée par le pape, soutenue par le clergé, & qui enfanta tant de malheurs & de crimes. L'audacieux *Sixte-Quint* anathématisa le roi de France, quoiqu'il fût catholique; & le roi de Navarre, parce qu'il ne l'étoit pas. Il appella celui-ci *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*; il légitima contre celui-là les fureurs de la révolte, & les coups des assassins. La Sorbonne déclara *Henri III* déchu du trône; les confesseurs refusoient l'absolution à ceux qui lui restoient fideles; les prédicateurs l'invectivoient, le maudissoient en chaire; tous les prêtres, tous les moines animoient contre lui la sédition & le fanatisme; & plein de leur esprit, encouragé par leurs discours & communiqué par leurs mains, le dominicain *Clément* alla enfin lui plonger un poignard dans le sein. A cette nouvelle, on tira le canon à Rome, presque tous les pays catholiques firent des réjouissances, le panégyrique du moine parricide fut prononcé dans les églises, & les prêtres placèrent son image sur les autels.

Alors les révoltés redoublèrent d'efforts & de rage pour exclure *Henri IV* du trône de la France. Les jésuites étoient l'ame de la ligue, leur pere *Mathieu* en étoit le *courier*. Il alloit sans cesse de Paris à Rome & en Espagne solliciter des bulles, des soldats & de l'argent. Quand le pape *Urbain*, successeur de *Sixte*, envoya une armée aux ligueurs, le jésuite *Nigri* y

mena les novices de son ordre pour la renforcer encore. La Sorbonne donna un nouveau décret contre *Henri IV*. Les prêtres & les moines prirent l'épée, endossèrent la cuirasse, & jurèrent de ne jamais le reconnoître. Lors même qu'il fut rentré dans le sein de l'église, son chef coupable persista long-tems à le rejeter; ses indignes ministres continuèrent à le méconnoître. Il fallut un arrêt du parlement, pour les obliger à prier Dieu pour ce bon roi, & il sembla que, depuis son abjuration, tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique se disputassent la gloire de fournir ou de susciter des assassins contre sa personne.

Le jésuite *Jacques Commolet* prêcha dans S. Barthélemi qu'il *falloit un AOD, fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger*. Le premier qui tenta de le devenir, s'y vit encouragé par un curé de Paris & par un recteur des jésuites. Le malheureux *Barriere* subit la peine de son crime; mais le curé *Aubry* & le jésuite *Varade* trouverent un asyle dans la maison du légat du pape, qui les emmena à Rome, & ils ne purent être écartelés qu'en effigie. L'exemple de *Barriere* ne tarda pas à être suivi par *Chatel*. Ce jeune homme, élevé au college des jésuites, voulut mettre en pratique les leçons qu'il y avoit reçues, & il blessa *Henri IV* à la levre. Le P. *Guignard* fut brûlé avec les horribles écrits qu'il avoit composés, & où l'on trouva ces propres mots: *si on peut guerroyer le Béar-*

nois, qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer , qu'on l'assassine. Toute la société de Jésus, coupable de la même doctrine , fut bannie de France par le parlement, & l'on en dressa même un monument public.

Mais dans ces tems malheureux, le pouvoir du fanatisme & des prêtres étoit plus grand que celui de la raison & des loix. On fit en France l'apologie de *Chatel* & de *Guignard*, on condamna à Rome l'arrêt qui les avoit condamnés, & bientôt d'autres assassins marcherent sur leurs traces. Un chartreux imbécille se proposa de gagner le ciel en conspirant contre le roi, & le bon *Henri* lui fit grace. Un vicaire de Paris eut le même desir, mais il en reçut le prix de la main du bourreau. Deux jacobins de Flandre, dignes confreres de *Jacques Clément*, vinrent exprès en France pour l'imiter ; leur complot fut découvert, & ils l'expierent à la potence. Un frere capucin de Milan arriva encore à Paris dans le même dessein, & fut puni du même supplice. Enfin *Ravaillac* exécuta ce que tant d'autres avoient entrepris sans succès. Ce monstre, jadis novice chez les feuillans, dans le tems que ces moines étoient des ligueurs furieux, avoit, en sortant du cloître, emporté l'esprit & la rage qui y régnoient. Dès lors tous les poisons avoient secrètement fermenté dans son ame. Perdu de superstitions & de crimes, se confessant & communiant souvent, il entendit dire que

Henri

Henri IV alloit faire la guerre au pape, & sur ce bruit ridicule, le misérable vint d'Angoulême poignarder le meilleur de nos rois.

Ce prince craignoit depuis long-tems d'être enfin la victime du fanatisme des peuples & de la haine des prêtres. Il redoutoit sur-tout les jésuites, qu'il trouvoit toujours mêlés dans toutes les conspirations qui se tramerent contre lui, & il s'étoit en 1603 déterminé à les rappeler. “ Par nécessité ;
 „ disoit-il à M. de Sully, il me faut faire à présent
 „ de deux choses l'une ; à savoir, d'admettre les
 „ jésuites purement & simplement, les décharger
 „ des diffames & opprobres desquels ils ont été
 „ flétris, & les mettre à l'épreuve de leurs tant
 „ beaux sermens & promesses excellentes ; ou bien
 „ de les rejeter plus absolument que jamais & leur
 „ user de toutes les rigueurs & duretés dont l'on se
 „ pourra aviser, afin qu'ils n'approchent jamais de
 „ moi, ni de mes états ; auquel cas il n'y a point
 „ de doute que ce ne soit les jeter dans le dernier
 „ désespoir, & par icelui *dans les desseins d'attenter*
 „ *à ma vie ; ce qui la rendroit si misérable & lan-*
 „ *goureuse, demeurant ainsi toujours dans les dé-*
 „ *fiances d'être empoisonné ou bien assassiné, (car*
 „ *ces gens-là ont des intelligences & des correspon-*
 „ *dances par-tout ; & grande dextérité à disposer les*
 „ *esprits ainsi qu'il leur pluit) qu'il me vaudroit*
 „ *mieux être déjà mort.* ” Henri IV chercha donc

à gagner ceux dans lesquels il avoit peur de trouver des empoisonneurs ou des assassins, & il ne cessa jusqu'à sa mort de les combler de bienfaits.

(2)

Réjouis-toi, ombre illustre. Ils (les prêtres & les moines) ne sont plus aujourd'hui tels que ton siècle les a vus.

Epître dédicatoire.

Cet heureux changement est dû au progrès des lumieres & de la raison. L'esprit philosophique, semblable au feu élémentaire, a pénétré par-tout, & a pour ainsi dire régénéré tous les ordres. En vain quelques individus, peut-être même quelques classes d'hommes lui sont encore rebelles, ou par intérêt, ou par préjugés; l'impression est donnée; & loin de pouvoir en arrêter l'effet, ils seront entraînés eux-mêmes dans le mouvement général. Toutes les vues se sont tournées vers l'utilité publique, & l'on a reconnu qu'elle étoit la vraie base de la législation & de la morale. Des pasteurs aussi distingués par leur mérite que par leurs dignités, s'occupent avec ardeur de la réforme des couvens. On a déjà supprimé l'abus révoltant de laisser prononcer dans l'enfance les vœux monastiques. Depuis plusieurs siècles, l'avarice sacerdotale vendoit à la vanité mondaine le droit de paver de cadavres le temple du

Seigneur, & d'y infecter l'air qu'y respirent les fideles. Un illustre prélat, cher aux lettres qu'il cultive, à l'humanité qu'il soulage, & à la religion qu'il sert en la dégageant des abus qu'elle réproûve, monseigneur l'archevêque de Toulouse a eu le courage de s'élever contre cet usage indécent & meurtrier. On ne peut, sans être attendri jusqu'aux larmes, lire le mandement que monseigneur l'évêque de Lescars a publié en 1776, pour exhorter à secourir les laboureurs ruinés par les ravages de l'épizootie la plus affreuse.

Que l'on aime à voir cet orateur vraiment évangélique se mettre lui-même avec tout son clergé dans le nombre de ceux qui doivent concourir au soulagement général! « Un si noble devoir, s'écrie-t-il, » nous regarde à double titre; nous, ministres du » Seigneur, nourris des dons offerts sur ses autels, » *enrichis des largesses des peuples*; nous qui, *moissonnant où nous n'avons pas semé, & recueillant où nous n'avons pas labouré*, jouissons de la rosée du ciel & de la graisse de la terre. Refuser à Dieu, en la personne de ses enfans, une partie de ses bienfaits, *la refuser aux descendans des peres qui nous ont enrichis aux dépens de leur postérité*, à ceux même qui partagent avec nous le fruit de leurs travaux, ce seroit & pour vous, riches du siècle, & pour nous, ministres des autels, je ne dis pas une injustice, mais un sacrilege; je ne

„ dis pas une ingratitude , mais un homicide digne
„ du courroux du ciel & de l'animadversion des
„ hommes. „

Ensuite , rappelant à ses diocésains les ordonnances rendues dans des tems de calamité , pour former des contributions & pour dépouiller même les églises de leurs ornemens , “ voulez-vous , continue-t-il ,
„ qu'armés de ces loix & conduits par les magistrats
„ qui en sont les dépositaires & les organes , les
„ pauvres vous demandent , riches du siècle , la portion de l'héritage que vous leur retenez ? Voulez-vous qu'entrant dans nos temples (car le temple
„ est fait pour l'homme , & non pour l'Eternel qui n'en a pas besoin) ils dépouillent le sanctuaire de
„ ses ornemens les plus précieux , sans que les ministres des autels aient le droit de l'empêcher ni de
„ s'en plaindre ? Voulez-vous que de la maison du
„ Seigneur ils passent dans celle du prêtre & du lévite , & que , les trouvant plongés dans l'abondance
„ & la mollesse , ils s'indignent à leur aspect , ils s'emportent à des reproches , & les appellent en
„ jugement comme ravisseurs des biens qui leur furent
„ confiés pour un plus digne usage ? „

Que cette éloquence est touchante , sur-tout dans la bouche d'un évêque qui , agissant comme il parle , donne en même tems plus d'une année de ses revenus , & partage trente mille livres aux pauvres de son diocèse ! Que ce langage est beau , mais qu'il

est différent de celui qu'on tenoit autrefois ; qu'il est différent du langage de *Boniface VIII*, ce pape qui, dans une bulle scandaleuse, décida qu'*aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, sans permission expresse du souverain pontife* ; ce pape qui fut assez téméraire pour écrire à *Philippe le Bel* : *sachez que vous nous êtes soumis dans le spirituel comme dans le temporel* ; & qui enfin poussa l'insolence & la folie jusqu'à donner le royaume de France à *Albert d'Autriche*, jusqu'à dire dans une autre bulle du 8 septembre 1303, que, *comme vicaire de Jésus-Christ, il a le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, & de les briser comme des vases de terre* ; qu'il déclare *Philippe excommunié* ; qu'il défend sous peine d'anathème de lui obéir & de lui rendre aucun service, & qu'il l'avertit de trembler à la vue de l'arc préparé pour le percer !

Le roi de France, il est vrai, fit brûler toutes les bulles du pontife romain, & lui répondit, à ce qu'on prétend, par ces mots énergiques : *à Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut. Que votre très-grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel*. Philippe, aussi vindicatif que son ennemi étoit insolent, ne s'en tint pas là ; il l'envoya châtier personnellement en Italie, & voulut, quand *Boniface* fut mort, qu'on fit le procès à sa mémoire. Il demandoit même qu'on exhumât ses os, pour les faire brûler par la main du

bourreau. Mais si la fermeté du monarque rendit vains tous les attentats du prêtre, ils n'en étoient pas moins affreux, & nous remarquerons encore que pendant bien des siècles on a vu beaucoup de papes avoir l'audace de *Boniface*, & peu de souverains leur résister avec le courage & le succès de *Philippe*.

(3)

Le regne de la superstition est passé ; mais les plaies qu'elle fit à ton peuple, ne sont pas toutes fermées.

Epître dédicatoire.

Tout le monde convient aujourd'hui que la révocation de l'édit de Nantes a été un des grands malheurs de la France. Il en sortit près de cinq cents mille personnes qui, portant chez l'étranger leurs richesses & leur industrie, allèrent y chercher le repos & la tolérance qu'ils ne trouvoient plus dans leur patrie. Et dans quel tems s'avisa-t-on de les y persécuter ? Dans le tems où, cessant absolument d'être dangereux, ils étoient depuis cinquante ans des sujets soumis & des citoyens utiles & paisibles. La dernière guerre de religion avoit fini par la prise de Montauban en 1629. Après avoir rapporté cet événement, *d'Avrigni*, quoique jésuite, ajoute en termes exprès [1] : *l'audace des huguenots tomba*

[1] Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1715, t. II, p. 48.

avec leurs places de sûreté, & ils devinrent bons François, dès qu'ils furent hors d'état de devenir rebelles.

Ce furent pourtant ces bons François, contre lesquels le clergé, les jésuites & quelques ministres cruels animèrent Louis XIV. On commença par saisir tous les prétextes de les tourmenter, tous les moyens de les détacher de leur religion. On tâcha d'abord de faire des conversions avec de l'argent & des sermons. Comme l'un & l'autre ne réussissoient pas autant qu'on l'eût voulu auprès des grandes personnes, on imagina de s'adresser aux petits enfans; on les autorisa à abjurer dès l'âge de sept ans, & sous ce prétexte on osa les enlever à leurs parens. Les persécuteurs soutinrent ces premières violences par de plus grandes; ils firent aux missionnaires succéder des gens de guerre. Tous les réformés qui ne voulurent pas changer, furent livrés à la licence d'une soldatesque effrénée; on autorisa tous les excès, hors le meurtre, à l'égard de ceux qu'on vouloit persuader de la sainteté de notre religion; & cette exécution militaire fut nommée *Dragonade*, parce que les Dragons, mal disciplinés alors, y commirent le plus de désordres. Ce fut dans la même année, en 1685, que l'exercice de la religion prétendue réformée fut interdit dans tout le royaume, & qu'on cassa l'édit de Nantes, auquel depuis long-tems on n'avoit plus d'égard.

Il est certain que les huguenots n'étoient point coupables, quand alors on les traita avec tant de cruauté. Il est certain encore que l'horreur de cette persécution ne doit point être imputée à *Louis XIV* que l'on trompa, mais aux hommes durs qui lui conseillèrent d'user de rigueur, & qui dans l'exécution changerent cette rigueur en une véritable barbarie.

Tous les François n'ont à présent qu'une voix pour la condamner. Mais il s'est rencontré de nos jours un prêtre qui a osé faire l'apologie du massacre de la *Saint-Barthélemi*, & il étoit réservé à un autre prêtre de prendre le parti des *Dragonades*. C'est ce que vient de faire l'auteur actuel d'une petite feuille, dans laquelle, chaque semaine pour deux sols dix deniers, il envoie francs de port dans toutes les provinces les *affiches* & *annonces* des terres & des livres, avec des extraits infidèles, des jugemens faux, des absurdités fréquentes & des contradictions ridicules. Après avoir rapporté [1] un passage des Mémoires du maréchal de *Berwick*, qui proteste qu'il n'y a sorte de crimes dont les *Camisards* ne fussent coupables, M. l'abbé de *Fontenai* s'écrie: que deviennent à présent toutes ces doléances sur les *Dragonades*, tous ces prônes philosophiques sur la tolérance qu'il falloit avoir pour les *Camisards*? Si la

[1] Affiches, annonces & avis divers, vingt-sixième feuille hebdomadaire du premier juillet 1778, page 103.

sevérité est quelquefois nécessaire, pouvoit-elle jamais être exercée avec plus de justice que contre de pareils scélérats ?

Mais vous-même, monsieur l'abbé, savez-vous ce que devient cette belle exclamation ? Elle devient la preuve la plus complète de votre mauvaise foi ou de votre ignorance. Les huguenots qui furent les victimes des *Dragonades* en 1684 & 1685, étoient des citoyens paisibles, que le grand *Colbert* aimoit, qu'il avoit employés avec succès, & qui n'avoient d'autre crime que celui d'être attachés à la religion de leurs peres. Voilà ceux à qui l'on envoya des *Dragons* pour vivre chez eux à discrétion, & les convertir à coups de plat de sabre. Ils prirent la fuite autant qu'ils le purent ; & malgré toutes les précautions du gouvernement, cinq cents mille d'entr'eux sortirent de France dans l'espace de trois ans. Mais il en resta un grand nombre, & la secte ne fut qu'opprimée sans être détruite. Or c'est toujours dans les tems d'oppression & de persécution que le zele de religion se change en enthousiasme & fait des furieux. Bientôt dans les montagnes du Languedoc & du Dauphiné il s'éleva des prophetes & des prophétesse ; leur nombre s'augmenta, l'esprit de fureur & de fanatisme se répandit par degrés, & il éclata enfin en 1703.

Rien n'est plus vrai sans doute que le rapport de *M. de Berwick*. Les révoltés des Cévennes, que l'on

nomma *Camisards*, étoient des brigands & des scélérats. Personne ne l'a jamais contesté. *Le maréchal de Montrevel*, dit *Voltaire* [1], fit la guerre à ces misérables, comme ils méritoient qu'on la leur fit. On roue, on brûle les prisonniers. Si M. l'abbé de Fontenai voit dans ce langage un prône philosophique sur la tolérance qu'on devoit avoir pour les *Camisards*, l'on doit avouer qu'il se connoît en sermon comme en philosophie, & que son discernement égale sa science dans l'histoire, sur-tout dans la chronologie ; car les deux événemens qu'il confond se trouvent séparés par un long intervalle. Les *Dragonades* ont précédé de dix-huit ans la naissance & les crimes des *Camisards* ; elles n'avoient donc rien de commun avec eux, si ce n'est que sans les *Dragonades* & la révocation de l'édit de Nantes, les *Camisards* n'eussent certainement pas existé.

Telle est la maniere ordinaire de ce journaliste. Il ne s'agit point ici de relever une de ses bévues, mais de montrer l'esprit qui l'anime. C'est celui du doux *Caveirac* ; & notre abbé, non moins doux, ne fait une erreur volontaire que pour avoir le plaisir de louer une persécution odieuse : il n'affecte de confondre deux faits distincts, deux époques très-différentes, qu'afin de faire, selon son usage, une sortie sur la tolérance & la philosophie. L'ami des

[1] Siècle de Louis XIV, t. III, p. 166.

Dragonades ne peut être celui des philosophes : aussi déclame-t-il sans cesse contr'eux, & toujours avec la même justesse & le même avantage. Nous en citerons encore quelques exemples.

Charlemagne, dit-il [1], avoit été trop grand homme & trop religieux pour que *M. de Voltaire* n'en ait pas défiguré le caractère. Il l'a peint en Espagne comme un prince supérieur aux préjugés de la religion, & presque digne des honneurs de la philosophie : il l'a représenté en Allemagne comme un fanatique fougueux, qui se plaît à faire égorger de malheureux Saxons.

Ouvrons l'*Essai sur l'histoire universelle* & voyons comment *Voltaire* s'exprime au chapitre onzième. *Charlemagne*, dit-il, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement voulut les lier à son joug par le christianisme leur laisse des missionnaires pour les persuader & des soldats pour les forcer fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. C'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme L'émir de Sarragosse en 778 vint jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince

[1] Affiches du 5 août 1778, n. 31, p. 122.

françois prit le parti de ce musulman , mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts , d'autres soins.

Voilà mot à mot ce que *Voltaire* dit de *Charlemagne*. Je demande à présent s'il l'a représenté en *Allemagne* comme un fanatique fougueux , & en *Espagne* comme un prince presque digne des honneurs de la philosophie. Il ne le représente par-tout que comme un roi guerrier , cruel & politique , qui agit toujours conformément aux vues de son ambition , & qui massacre , baptise ou secourt les infideles , selon que son intérêt l'y engage. Mais M. l'abbé de *Fontenai* se plaît à défigurer ce portrait , pour se donner le droit d'outrager *Voltaire* ; & fier du titre qu'il s'est fait par le mensonge , un chétif auteur d'affiches a l'audace d'accuser d'absurdes déclamations & de contradiction puérile le plus grand écrivain qui ait jamais brillé dans le monde littéraire.

C'est le 5 août que notre critique a cette audace, c'est le 5 août qu'il nous peint *Charlemagne* égorgeant les Saxons comme un roi chrétien qui punit des ennemis & des rebelles ; & la semaine suivante , [1] en censurant la partie historique du *Cours d'étude* à l'usage des élèves de l'école royale militaire , le même homme s'écrie , qu'étoit-il nécessaire de retracer les cruautés de *Charlemagne* envers les Saxons ?

[1] Affiches du 12 août 1778 , n. 32 , p. 126.

Vous convenez donc à présent, monsieur l'abbé, qu'il étoit cruel ; mais vous êtes fâché qu'on le dise ? Voyons pourquoi.

On a prouvé [1] que ce grand prince étoit bien éloigné de tout esprit de fanatisme.

Oui, sans doute, Voltaire l'a prouvé, & je viens de prouver aussi que vous aviez dit une fausseté, en affirmant qu'il l'avoit représenté *comme un fanatique fougueux*. Mais l'ambition fait-elle commettre moins de cruautés que le fanatisme, &, si l'on est égorgé, qu'importe que ce soit pour l'amour de Dieu ou pour l'intérêt d'un tyran ?

Toutes les déclamations [2] contre les croisades, l'orgueil des pontifes, la corruption des prêtres & des moines ne sont pas plus utiles.

Vous vous trompez, monsieur l'abbé ; elles servent à empêcher que l'épidémie des croisades ne revienne, que le feu du fanatisme ne se rallume, que les apologistes de *la saint Barthélemi* & des *Dragonades* n'échappent à l'indignation générale : elles servent à arrêter l'orgueil & les entreprises des pontifes, à opposer une digue à la corruption des prêtres & des moines ; & s'ils ne sont plus tels qu'on les a vus autrefois, c'est que l'histoire, en nous retraçant continuellement leurs crimes & leurs fureurs

[1] Ibid.

[2] Ibid.

passées, les a mis eux-mêmes dans la nécessité d'en rougir & dans l'impuissance de les renouveler.

Nous croyons [1] qu'on devroit laisser dans l'oubli ces sortes de tableaux, dont les esprits foibles profitent pour faire retomber sur la religion en général les fautes de quelques membres du clergé.

Et vous croyez encore très-mal. C'est précisément aux esprits foibles que ces sortes de tableaux doivent être présentés dans toute leur vérité, parce que c'est sur les esprits foibles que la superstition & le fanatisme ont le plus de prise. Les Clément, les Barriere, les Chatel, les Ravailac n'étoient pas des esprits forts. Si dès leur enfance ils avoient eu entre les mains des ouvrages pareils à ceux qu'a produits notre siècle, ils ne se feroient point flattés de gagner le ciel en assassinant les rois, & peut-être auroient-ils appris qu'autant la religion mérite de respect, autant l'on doit de mépris ou d'horreur à ses ministres, quand leur bouche coupable ordonne la révolte & commande le crime.

Ce que l'on vient de voir suffit pour connoître la morale, la logique & l'honnêteté qui regnent dans les Affiches. Elles semblent consacrées dès leur naissance à outrager les grands écrivains & à décrier les bons ouvrages. Faux exposé, anachronisme, contradiction, tout est employé pour parvenir à un

[1] Ibid.

but si louable. Le rédacteur actuel est à la vérité fort au-dessous de son prédécesseur ; mais celui-ci, avec plus d'esprit & de connoissances, suivoit déjà la même méthode. Je n'en rapporterai qu'un seul trait.

Chacun connoît *l'Honnête-Criminel*, ce drame où la tolérance est mise en action, & dans lequel on a pour la première fois essayé de faire pleurer au théâtre sur les malheurs & les vertus des protestans de France. M. Querlon, entraîné d'abord avec tout le public par l'intérêt & la sensibilité qu'on a paru trouver dans la pièce, l'exalta beaucoup. *Voilà, dit-il [1], une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame ; un ouvrage de sentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre. Cette pièce touchante est trop connue par tout ce qu'en ont dit les journaux, pour y revenir.*

M. Querlon auroit dû penser qu'il s'exprimoit d'une manière trop précise pour pouvoir jamais se démentir sans honte. Il ne l'a pas moins fait quelques années après [2]. Il a cité *l'Honnête-Criminel* au nombre des pièces qui font la représentation des grands crimes, de ceux qui conduisent à l'échafaud, & il ose placer dans le genre atroce (ce sont ses pro-

[1] Affiches du 23 novembre 1768, n. 47, p. 186.

[2] Affiches du 28 février 1776, n. 9, p. 36.

pres mots) le même drame qu'il avoit nommé auparavant *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame; un ouvrage de sentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre.* Il faut qu'un écrivain se respecte bien peu, il faut qu'il n'attache guere de prix à sa propre estime ni à celle des autres, pour se contredire avec autant d'indécence. Au reste, s'il a cru nuire à l'ouvrage ou à celui qui l'a composé, il n'a pas réussi. Je viens d'apprendre que depuis quelque tems *l'Honnête-Criminel* est joué fréquemment à *Versailles*. Notre auguste souveraine l'a même honoré de ses applaudissemens & de ses larmes. Cet illustre suffrage réfuteroit seul le reproche d'*atrocité* qu'on a fait à la piece; & puisque l'auteur a eu le bonheur d'intéresser l'ame douce & sensible d'une grande reine, il doit se consoler aisément du petit malheur d'être injurié par de petits critiques, qui changent d'avis comme d'habit, & peut-être plus souvent encore.

(4)

Il en est une (plaie) qui saigne encore, une sur laquelle il est tems que la tolérance verse un baume salutaire. Epître dédicatoire.

Les descendans des François réfugiés chez l'étranger, chérissent toujours leur ancienne patrie. Qu'elle
cesse

cesse d'être leur marâtre, ils reviendront en foule augmenter le nombre de ses enfans, & rapporteront dans son sein des richesses & des forces dont leurs peres ne l'avoient privée que malgré eux, en pleurant son injustice & ses cruautés.

A l'avantage de rappeler parmi nous beaucoup de François expatriés, se joindra celui de tirer de l'oppression une multitude de malheureux qui depuis un siecle vivent dans l'amertume & souffrent dans le silence. Ils travaillent sans relâche pour l'état qui s'obstine à les méconnoître; & quoiqu'on leur refuse tous les droits de citoyen, ils en remplissent tous les devoirs & en supportent tous les fardeaux. Une pareille injustice ne peut subsister long-tems sous un gouvernement sage & éclairé: il nous est donc permis d'espérer qu'elle cessera bientôt; car c'est sur-tout dans les circonstances actuelles que l'administration doit arrêter ses regards sur un objet d'une si grande importance.

Nous venons de nous unir pour jamais avec un peuple que son courage & ses vertus ont rendu digne de la liberté. Eh bien, ce peuple nouveau est vraiment enfant de la tolérance. Il lui doit sa naissance, il lui doit son accroissement; & la première fois qu'il a parlé en souverain, il a déclaré qu'elle seroit la base de son empire. Mais dans le même tems ses anciens tyrans, forcés par le besoin, domtés par l'infortune, ont aussi appelé la tolérance à leur se-

cours ; & pour tâcher de remettre les Américains sous le joug , ils viennent de briser celui dont ils opprimoient une partie de leurs compatriotes. La politique ne nous ordonne-t-elle pas de suivre cet exemple ? Convient-il que les protestans soient traités chez nous plus rigoureusement que les catholiques ne le sont chez nos ennemis ? Enfin la France ne doit-elle pas augmenter ses forces par le même moyen que l'Angleterre emploie pour étayer sa foiblesse ?

Au reste , si l'intérêt de l'état suffisoit pour engager aujourd'hui la Grande-Bretagne à tirer de l'oppression ceux de ses citoyens qui ne suivent pas la religion de l'état , cette loi ne fait pas moins d'honneur à l'humanité de sir *George Saville* qui l'a proposée , & de tous les membres du parlement qui l'ont accueillie avec transport. Je ne puis même m'empêcher de transcrire ce que dit l'un d'eux en cette circonstance mémorable. *Je déteste* , s'écria *M. Charles Turner* , [1] *je déteste la politique barbare qui réduit à un état d'esclavage l'homme sorti libre des mains de la nature. Il est affreux que la religion ait toujours été l'instrument dont le pouvoir s'est servi par-tout pour enchaîner le genre humain. Donnons un bel exemple à l'Europe. Que , sans distinction de*

[1] Dans la chambre des communes le 18 mai 1778. Voyez à cette année le *Courier de l'Europe* , vol. I , n. 40 , p. 318.

catholiques & de protestans, de conformistes ou non-conformistes, tout citoyen Anglois soit l'égal de ses concitoyens, & qu'une loi sacrée établisse parmi nous le regne de la tolérance universelle.... Ah, Dieu! ne rougissons-nous pas d'avoir tant différé? Les catholiques qui vivent parmi nous, sont l'urbanité, l'aménité même; nous n'avons pas de plus dignes citoyens. Ils vivent pour la plupart dans leurs terres qu'ils cultivent avec succès; ils nous enrichissent du produit de leur industrie; il font plus, ils nous donnent tous les jours des exemples d'une charité qui ne connoît point de bornes. Tout ce qui vit autour d'eux vit des fruits de cette charité, se ressent de la générosité de leurs principes. Leur humanité écarte la misère, non-seulement des lieux de leur résidence, mais de leurs environs éloignés. En un mot, les catholiques romains sont d'excellens chrétiens, d'excellens citoyens: que pouvons-nous être de plus?

Tout ce que ce généreux protestant a dit alors des catholiques d'Angleterre, je le répète ici avec la même vérité des protestans de France, & je défie qu'on ose me démentir. Y a-t-il parmi nous de meilleurs citoyens, des sujets plus soumis, des hommes plus laborieux & plus charitables? Quelquefois même ils portent les vertus morales à un degré d'héroïsme qui nous transporte & nous confond. Nous en avons un exemple encore vivant dans le fils courageux qui de nos jours s'est dévoué à l'escla-

vage pour son pere. Quand le drame de *l'Homme-Criminel* eut donné de la célébrité à cette action magnanime, *Louis XV* réhabilita le digne protestant qu'elle illustroit. Mais ce héros de la piété filiale avoit déjà passé sept ans aux galeres ; la loi qui l'y avoit fait condamner ne fut point abolie, & elle menace encore du même châtiment ceux de la même religion qui s'assemblent pour prier Dieu.

(5)

Et c'est du pied de ta statue (de Henri IV) que toute la France tendant avec moi les mains vers le digne héritier de ton trône , le conjure à genoux de rendre enfin les droits de citoyens à des sujets utiles & paisibles.

Épître dédicatoire.

Le bruit se répandit à la fin de 1775, que les protestans alloient être rappelés en France, & cette nouvelle y fut reçue avec un transport général. La philosophie depuis cinquante ans prépare chez nous cette grande opération du gouvernement. La tolérance est déjà établie dans tous les esprits, & à cet égard l'opinion publique se trouve à présent en contradiction avec la loi. Cette loi est encore opposée à l'intérêt de l'état ; elle est donc mauvaise, & doit être abrogée, sur-tout dans les circonstances actuelles, à moins qu'un intérêt plus puissant, celui de

la religion, ne le défende. Mais l'esprit de la religion est un esprit de douceur & de paix, qui condamne la violence & rejette un hommage forcé. Si quelquefois, dans des tems de ténèbres, les prêtres ont osé tenir un langage différent, ils étoient démentis par l'évangile, cette loi d'amour, dont ils vouloient faire une loi de sang; ils étoient démentis par un Dieu crucifié, par un Dieu mort pour le salut du genre humain, & que leur cruauté sacrilège en rendoit la terreur & le fléau: ils l'étoient enfin, ils l'ont toujours été, par les vertueux ministres de l'église, par ceux qui en feront à jamais la lumière & la gloire.

O vous, hommes ignorans ou barbares, prêtres, moines, laïcs, qui que vous soyez, qui criez encore à l'intolérance, taisez-vous tous devant le grand *Fénelon*. Et vous, monarques de la terre, si vous possédez ces vertus douces & bienfaisantes que l'auteur de *Télémaque* avoit gravées dans l'ame de son auguste élève, si votre cœur sensible & compatissant est fait pour s'ouvrir à la voix de la religion, de la justice & de l'humanité, écoutez comment elles vous parlent par la bouche de ce digne prélat. *Sur toutes choses*, vous disent-elles avec lui [1],

[1] Directions pour la conscience d'un roi, par Fénelon, imprimées pour la première fois à Paris en 1775, avec approbation & privilège, & du consentement exprès de Louis XVI.

ne forcez jamais vos sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion , au lieu de la protéger , ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile , non en approuvant tout , comme indifférent , mais en souffrant avec patience ce que Dieu souffre , & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

[1] Ce que pensoit, ce que disoit alors le grand Fénelon, tous les magistrats de la France ont aujourd'hui le bonheur de le penser comme lui, & le noble courage de le publier hautement. Ils sentent plus que d'autres combien à présent la justice & l'humanité sont en contradiction avec la loi dont ils sont les ministres ; & n'étant pas les maîtres de la changer, ils cherchent au fond de leurs cœurs d'heureux subterfuges qui les autorisent à ne pas la suivre ; ils sont forcés de devenir subtils ; afin de n'être pas barbares. Le parlement de Toulouse vient d'en don-

[1] J'étois au moment d'envoyer mon ouvrage à l'imprimeur, quand j'ai reçu le Courier de l'Europe du 13 octobre 1778 ; & ce que j'y ai trouvé, vol. IV, n. 30, p. 237, a occasionné l'addition que je fais ici. Nous remercions sincèrement le rédacteur de cette feuille d'y insérer de pareils morceaux, bien plus intéressans pour les fastes de l'humanité, qu'une multitude de débats politiques & d'événemens militaires.

ner un exemple dans la cause où l'on disputoit à un enfant né de parens protestans, la légitimité de sa naissance, parce qu'il ne rapportoit pas l'acte de célébration de mariage de ses pere & mere. Il faut lire le beau plaidoyer que fit alors l'un des avocats généraux, dont nous desirerions savoir le nom, pour le consacrer ici à la vénération publique.

“ Ce n'est pas seulement (dit ce magistrat philosophe, digne de l'hommage de tous les François, & aux pieds duquel je voudrois déposer le tribut particulier de mon admiration & de ma reconnoissance) “ ce n'est pas seulement, messieurs, du
„ fort d'un citoyen que vous allez décider, mais de
„ celui d'un million d'hommes qui attendent en
„ tremblant votre jugement.

„ L'arrêt qui fixera l'état d'*Etienne Sales*, en fixant
„ en même tems celui de presque tous les protestans du ressort de la cour, va porter dans leurs
„ cœurs la joie ou le désespoir. Ils l'attendoient
„ sans alarmes, cet arrêt, si c'étoit votre cœur seul
„ qui dût le dicter; ils savent que depuis longtemps, *dégagés des préjugés qui avoient subjugué*
„ *nos peres*, l'erreur dans laquelle ils gémissent ne les rend pas odieux.

„ Ils savent *qu'une raison plus éclairée a fait succéder la pitié à la haine*, & que si quelquefois la rigueur des regles ne vous a pas permis de regarder
„ comme légitimes des engagemens qui leur avoient

„ paru sacrés , vous cédiez à regret sous l'autorité
„ des loix , dont vous avez desiré pouvoir vous écar-
„ ter

„ Nous ne craindrons pas de le dire , il est très-
„ vraisemblable que le mariage des pere & mere de
„ l'intimé n'a jamais été béni par un ministre de
„ notre église ; mais malgré les apparences , la jus-
„ tice & l'équité veulent qu'on le présume. On le
„ doit même pour l'intérêt de la société.

„ *Il n'est personne qui ne doive convenir qu'il est*
„ *barbare qu'un grand nombre des sujets du roi*
„ *soient privés des avantages que le titre de François*
„ *devoit leur assurer , & cela parce que la bonté du*
„ *ciel n'a pas cru devoir encore dissiper les ténèbres*
„ *qui les environnent , & ouvrir leurs yeux à la*
„ *lumière.*

„ Qu'on jette un regard sur le sort de ces in-
„ fortunés : il est impossible de ne pas éprouver un
„ sentiment de pitié. Nous en attestons , *non-seule-*
„ *ment les philosophes du siècle , mais tous ceux dont*
„ *la religion & la piété sont éclairées par la charité*
„ & par la raison.

„ Il faut donc , autant qu'on le peut , corriger cette
„ injustice

„ On est désabusé aujourd'hui de croire que les
„ loix séveres soient des moyens propres à ramener
„ des esprits prévenus de leurs erreurs. La gêne &
„ la contrainte n'ont jamais produit un hommage

„ sincere , qui est le seul qui puisse plaire à l'Être
„ éternel.

„ Une expérience malheureuse a fait connoître
„ l'inutilité des moyens dont on s'est servi jusqu'à
„ ce jour pour déraciner l'erreur , & nous ne dou-
„ tons pas qu'à l'avenir on n'en emploie *qui seront*
„ *plus conformes aux regles d'une saine politique &*
„ *aux loix de l'humanité.*

„ *Les vives lumieres qui ont éclaté de toutes parts*
„ *nous autorisent à croire que bientôt le prince bien-*
„ *faisant qui nous gouverne , se livrant aux mouve-*
„ *mens de son cœur , jettera un regard favorable sur*
„ *cette portion de ses sujets qui est séparée de notre*
„ *communion , & par des loix sages & immuables*
„ *assurera leur tranquillité & leur bonheur.*

„ C'est à vous , messieurs , à préparer cet événe-
„ ment heureux , en faisant connoître par vos ar-
„ rêts , quelles sont vos dispositions. L'occasion est
„ favorable , & vous pouvez la saisir. „ (C'est ce
qu'a fait le parlement , & *Etienne Sales* a été dé-
claré légitime.)

O vertueux *Calas* , pere infortuné , que le fana-
tisme & l'erreur conduisirent à l'échafaud , toi dont
la justice du prince a dès long-tems réhabilité la
mémoire , & dont le bûcher fut arrosé des larmes
de toute l'Europe , que ta cendre dispersée par les
vents se rassemble en ce jour , qu'elle se ranime &
qu'elle tressaille de joie à ce grand événement ! Le

discours que la philosophie & la tolérance viennent de prononcer, l'arrêt qu'elles viennent de rendre dans ce même tribunal qui, vingt ans auparavant, avoit eu le malheur de te condamner, doivent le laver de la tache de ton sang, & t'engager à lui pardonner ton supplice.

(6)

Et de ne plus permettre qu'on persécute en eux (les protestans) une religion qui nous a donné un HENRI IV & deux SULLY.

Epître dédicatoire.

Par respect pour la mémoire de *Pindare*, *Alexandre* fit, à la destruction de Thebes, épargner la famille & la maison de ce grand poète. Les armées des protestans épargnerent de même les terres de l'illustre *Fénelon*, lorsqu'au commencement de ce siècle ils entrèrent dans le Cambrésis, & y portèrent le ravage & la désolation. Pourquoi un sentiment pareil, & bien plus juste encore pour le meilleur & le plus grand de nos rois, ne nous feroit-il pas traiter avec humanité ceux de nos freres qui sont restés attachés à sa premiere croyance? Cette religion que nous persécutons en eux, leur a été transmise par leurs peres. Elle fut long-tems celle du

grand *Henri* ; le grand *Sully* vécut & mourut dans son fein, & elle s'honore encore de nous avoir donné récemment un administrateur digne d'être nommé après *Sully*, de louer *Colbert*, & de les remplacer tous deux. Un ministre philosophe, fait pour réaliser le beau portrait qu'il en a tracé lui-même dans un excellent ouvrage d'économie politique, & que la sagesse du gouvernement a mis à la tête des finances, pour que notre siècle y vit "un homme [1]
„ dont le génie étendu parcourût toutes les cir-
„ constances, dont l'esprit moëlleux & flexible fût
„ y conformer ses desseins & ses volontés ; qui doué
„ d'une ame ardente & d'une raison tranquille, fût
„ passionné dans la recherche du bien & calme dans
„ le choix des moyens ; qui, juge integre & sensé
„ des droits des différentes classes de la société, fût
„ tenir d'une main assurée la balance entre leurs
„ prétentions ; qui, se faisant une juste idée de la
„ félicité publique, la secondât sans précipitation ;
„ & considérant les passions des hommes comme
„ un fruit de la terre, proportionnât sa marche à
„ cette nature éternelle, & ne se fit un tableau de
„ la perfection que pour exciter son propre cou-
„ rage, & non pour s'irriter des obstacles. „

[1] Sur la législation & le commerce des grains, seconde édition, vol. II, p. 68.

*Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres ,
Nous régnerons bientôt où regnoient nos ancêtres.*

Acte I, scene 1.

L'empire du Japon , fondé 660 ans avant l'ere chrétienne , est , après celui de la Chine , le plus ancien qui existe sur la terre. Les trois grandes isles qui le composent , bordées d'un grand nombre d'écueils & entourées d'une mer orageuse , furent , selon toute apparence , peuplées successivement par des naufrages. Ces différentes peuplades se réunirent insensiblement en un corps de nation qui eut ses chefs ou ses rois. *Sinmu* , parvenu à l'empire , après la mort de ses trois freres , dont le regne fut court & obscur , civilisa ses sujets , leur apprit à compter le tems , le partagea en années , en mois & en jours ; réforma , refondit les loix , & changea le gouvernement , c'est-à-dire , le rendit plus absolu : car c'est là ordinairement le but secret , le grand & presque l'unique objet de tous les changemens que font les hommes qui commandent aux autres. Ainsi , pour porter son autorité au plus haut degré , il est vraisemblable que *Sinmu* concentra en lui seul tous les pouvoirs , unit le sacerdoce à l'empire , posa le trône sur l'autel , & se fit même passer pour le descendant des dieux dont il s'établissoit le grand-prêtre.

Sans doute son génie appuya son imposture ; le bien qu'il faisoit d'une main , engagea à baïser avec respect la chaîne sacrée qu'il présentoit de l'autre : des peuples ignorans & grossiers reçurent un nouveau joug avec de nouvelles lumieres ; & celui qui asservit le Japon à un double despotisme , fut appelé par eux *le plus grand des hommes*. Il est regardé comme le fondateur de leur empire ; c'est le premier de leurs monarques ecclésiastiques : ses descendans ont pendant plus de dix-huit cents ans gouverné en maîtres absolus de la religion & de l'état : mais après ce long espace de tems , les généraux de leurs armées s'emparerent d'une partie de l'autorité temporelle , & *Taiko* les en dépouilla entièrement il y a deux siècles. Depuis cette époque on voit deux empereurs au Japon , le *Cubosama* ou monarque séculier qui a toute la puissance , & le *Dairi* ou monarque ecclésiastique qui est encore le chef suprême de l'ancienne religion , & auquel le *Cubosama* rend même une espece d'hommage.

(8)

*De tous les Jammabos chef saint & redoutable ,
Vous commandez en dieu sur ce corps formidable ,
Et sous vous à la fois pontifes & soldats
Nous vous suivons au temple , ou volons aux combats.*

Acte I, scene 1.

Les *Jammabos* , dont le nom signifie *soldats des*

montagnes, font un ordre de moines très-anciens au Japon, & qui, selon leur regle, font obligés de combattre pour le service des dieux *Camis* & la défense de leur culte. L'origine de ces religieux remonte, dit-on, à près de douze cents ans. On l'attribue à un solitaire qui passa toute sa vie à parcourir les déserts & les montagnes. Il y découvrit de nouvelles routes, & ce fut sans doute ce qu'il fit de plus utile. Ses disciples habitent aussi les montagnes. On ne dit pas si, selon leur institut & leurs vœux, ils y combattent pour leurs dieux, qui sont ceux de l'ancienne religion du pays; mais on rapporte qu'à présent ils incommode beaucoup les voyageurs, à qui ils demandent l'aumône le sabre au côté & dans des sentiers escarpés, où il seroit dangereux de n'être pas charitable. Il est vraisemblable que le zèle fanatique qui anima d'abord ces moines guerriers, fut vivement réprimé ou s'éteignit bientôt; car l'histoire ne parle que des pèlerinages qu'ils font & de la vie errante & austère qu'ils mènent.

On doit cependant observer que de tous les religieux, dont le nombre est prodigieux au Japon, les *Jammabos* sont les seuls qui se marient. Leurs fils embrassent communément le même état, & leurs filles entrent dans un ordre où ils sont eux-mêmes habitués à prendre leurs femmes. C'est un ordre de belles mendiante qui, l'air tendre & séduisant, la

tête rasée, la gorge fort découverte, chantent sur les grands chemins & dans les environs des temples, & sont toujours prêtes à payer par les plus doux plaisirs la piété des pèlerins ou la libéralité des voyageurs.

N'oublions pas de dire que ces moines ont un général dont ils dépendent, & qui réside à Méaco. Ils sont obligés d'aller tous les ans lui rendre une visite. Ils lui font présent d'une partie de leur quête, & en reçoivent ordinairement un nouveau titre de distinction, avec le droit de faire quelque changement honorable à leur habit: car ils sont très-vains, c'est-à-dire qu'à cet égard ils ressemblent parfaitement à tous les autres prêtres & religieux du Japon.

(9)

As-tu donc oublié quelles haines fatales

Divisent de tout tems nos deux sectes rivales ?

*Ils (les Bonzes) suivent Siaka , nous (les Jamma-
bos) servons les Camis.*

Notre culte , nos dieux , tout nous rend ennemis.

Acte I, scene 1.

Deux religions principales regnent au Japon; le *Sinto*, c'est-à-dire le culte des esprits; & le *Budso*, c'est-à-dire, l'idolatrie étrangère.

La religion du *Sinto*, la première & la plus ancienne de toutes, semble être née avec l'empire, &

lui sert encore de fondement. Ses sectateurs adorent plusieurs races de dieux célestes & terrestres, dont ils se croient descendus, & ils leur donnent à tous le nom de *Camis*, ce qui signifie esprits. Autant la plupart des dogmes du *Sinto* sont extravagans, autant le culte en est simple. Il n'a point de rites fixes, point de chapelets, nulles cérémonies, aucun formulaire de prières; & ses fêtes, consacrées à la joie & aux plaisirs, sont moins des institutions religieuses que politiques: aussi les voit-on célébrées par tous les Japonois, sans distinction de secte.

Le *Dairi* est le chef suprême de cette religion qui n'a point d'autres prêtres que ce prince lui-même & les gens de la cour toute ecclésiastique; encore ne font-ils aucunes fonctions sacerdotales. Des laïcs, nommés *Canusis*, entretenus les uns par des fondations, les autres par les libéralités du *Dairi* ou par les aumônes des fideles, demeurent avec leurs familles dans les environs de chaque temple, & en sont les gardiens. C'est à quoi se borne tout leur emploi, & cependant ils ne sont pas moins fiers que s'ils étoient de véritables prêtres.

Tel est le *Sinto* dans sa pureté primitive, né en quelque sorte avec l'empire, lié au gouvernement politique, absurde en sa théologie, simple dans son culte, doux & assez raisonnable dans sa morale.

Il n'en est pas de même du *Budro*, c'est-à-dire de l'idolatrie étrangère. Elle fut apportée au Japon, du
midi

midi de l'Asie, & commença il y a environ treize cents ans à y faire de grands progrès. L'un des principaux dieux de cette religion est *Xaca* ou *Siaka*. On raconte qu'il vivoit il y a huit mille ans; qu'il s'assujettit aux plus rudes mortifications, passa un grand nombre de siècles à méditer dans la solitude, en sortit ensuite pour répandre sa doctrine, & enfin s'enterra lui-même dans une cave, après avoir fait beaucoup de livres & de miracles.

Ce *Siaka* parloit avec un grand respect d'un autre prophete plus ancien que lui. On le nomme *Amida*. Il vécut, dit-on, plusieurs milliers d'années dans des mortifications continuelles, afin d'expier les péchés des hommes; il fit aussi un grand nombre de sermons & de prodiges, après quoi ennuyé de ce monde, le prophete se donna volontairement la mort, & passa dans une autre vie, où il fut élevé au rang de dieu; mais l'on ne dit point par qui cette faveur lui fut accordée.

Deux disciples de *Siaka* recueillirent sa doctrine dans un livre qui est encore comme la bible de toutes les nations orientales au-delà du Gange. Il se nomme *Fokékio* ou le livre des belles fleurs, & fut apporté au Japon la soixante-sixième année de notre ere. Cette nouvelle idolatrie y fit d'abord peu de progrès; mais se trouvant ensuite favorisée par quelques Dairis, elle entraîna bientôt une grande partie de la nation. Alors ceux même qui n'abandonnerent pas

le culte des *Camis*, furent divisés par un schisme qui produisit deux sectes. L'une comprend les véritables orthodoxes qui n'ont pas voulu souffrir le moindre changement dans la doctrine de leurs ancêtres; & les moines Jammabos font de ce nombre, puisqu'ils font vœu de combattre pour leurs dieux. L'autre renferme tous ceux qui, pour concilier les deux religions, en ont fait une espèce de mélange; ils croient que l'âme d'*Amida* s'est unie & confondue avec celle de *Tensio*, le plus révérend des *Camis*. Cette dernière secte est la plus nombreuse: les deux principaux dieux du *Budso* sont dans une vénération presque générale au Japon. C'est par *Siaka* & par *Amida* que l'on jure, c'est en leur nom que l'on demande l'aumône, c'est en les invoquant que l'on meurt, & l'on croit alors être assuré du salut.

L'esprit de pénitence doit régner dans une religion dont les dieux ont eux-mêmes donné l'exemple des austérités & des mortifications. Celles que pratiquent les dévots Budsoïstes, font frémir la nature; mais quelque mérite qu'ils y attachent, il n'est point, selon eux, comparable à celui d'une mort volontaire: c'est là le comble de la perfection. Aussi la fureur du suicide est-elle répandue au Japon plus qu'en aucun pays de la terre.

« La hiérarchie du Budso, lit-on dans l'Histoire générale des voyages [1], diffère très-peu de celle

[1] Tome XL, page 279.

„ de l'église catholique. Les Bonzes, qui sont les
 „ prêtres de cette religion, ont un grand-pontife
 „ nommé *Xaco*, (sans doute parce qu'il est vicaire
 „ du grand *Xaca*) dont le pouvoir s'étend jusques
 „ sur l'autre vie. Non-seulement il peut abrégér les
 „ peines du purgatoire, mais on lui attribue mê-
 „ me le pouvoir de tirer les ames de l'enfer & de
 „ les placer dans le paradis, sans qu'elles soient
 „ obligées de passer par de nouvelles métamorpho-
 „ ses. D'ailleurs toutes les sectes du *Budso* lui sont
 „ soumises. On ne peut en former de nouvelles sans
 „ son approbation. C'est lui qui décide sur le sens des
 „ livres de cette religion, & tout le cérémonial de
 „ cette religion est de son ressort. Il érige des tem-
 „ ples, il décerne un culte aux saints & aux mar-
 „ tyrs des sectes de sa dépendance, il consacre les
 „ *Tundes*, qui sont comme les évêques du *Budso*.
 „ A la vérité, l'empereur *Cubosama* s'est attribué le
 „ droit de conférer cette dignité, à laquelle il y a
 „ de grands revenus attachés; mais le *Xaco* con-
 „ firme la nomination du prince, consacre les *Tun-*
 „ *des*, & leur accorde le pouvoir de dispenser dans
 „ les cas ordinaires. Ces prélats Japonois peuvent
 „ appliquer aux vivans & aux morts les mérites des
 „ dieux & des saints; pouvoir qu'ils ne communi-
 „ quent aux prêtres qu'avec de grandes restrictions.
 „ La plupart sont en même tems supérieurs des
 „ monasteres de Bonzes, avec lesquels ils vivent

„ en communauté : car tout le clergé du Budfo est
„ régulier, & peut être regardé comme un ordre
„ religieux, divisé en plusieurs congrégations qui
„ reconnoissent le même général. Il est divisé en
„ plusieurs sectes, que leur dépendance d'un même
„ chef n'empêche pas de se haïr mutuellement. On
„ ne les distingue que par la couleur de leurs habits,
„ car la forme en est presque la même, & ressemble
„ assez à celle de nos moines. Ils ont les cheveux &
„ la barbe rasée, & jamais ils ne se couvrent la
„ tête. On croit qu'ils ne mangent ni chair ni poisson
„ frais. Ils donnent une partie du jour à la
„ prière, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns
„ se levent à minuit pour leurs exercices de piété.
„ Ils gardent un profond silence devant les séculiers,
„ & leur visage respire la modestie & la pénitence.
„ On en distingue quatre principales sectes qui ont
„ leurs monasteres dans les lieux habités, & qui
„ sont répandues dans le commerce du monde. La
„ plupart des autres ne fréquentent que les bois &
„ les déserts. Quoique la différence de leurs opinions
„ fasse régner entr'eux une guerre ouverte,
„ cette animosité ne se communique point à leurs
„ sectateurs, & la diversité de croyance ne trouble
„ jamais le repos des familles.

„ En général le peuple est infatué de la sainteté
„ des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il
„ respecte. L'austérité de leurs dehors, le crédit

„ qu'on leur suppose auprès des dieux , le soin qu'ils
„ ont d'attirer dans leur corps des jeunes gens d'une
„ naissance illustre , soutiennent leur réputation con-
„ tre toutes fortes d'attaques. Il n'y a pas un prince
„ au Japon , qui ne se trouve honoré d'avoir un fils
„ Bonze. De là cette aveugle confiance pour tout
„ ce qui sort de leur bouche & de leurs mains. Ils
„ font un débit prodigieux de certaines robes de
„ papier , dont tous leurs sectateurs veulent mou-
„ rir revêtus. Ils distribuent des pains bénis d'une
„ vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent jus-
„ qu'au mérite de leurs bonnes œuvres , en se ré-
„ servant le principal. *Ils donnent aux plus intéressés*
„ *des lettres de change payables dans l'autre monde.*
„ *Leurs monasteres sont des gouffres où la moitié des*
„ *biens de l'état va s'abymer.* Une de leurs occupa-
„ tions est de prêcher. Le docteur , revêtu d'habits
„ magnifiques , monte sur une estrade couverte
„ ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il
„ a devant lui une table sur laquelle est le *Fokékio.*
„ Il ouvre ce saint livre , il en lit quelques lignes ,
„ dont il donne une explication aussi absurde que
„ le texte ; ensuite il tombe sur la morale ou les
„ dernières fins de l'homme ; mais *il conclut tou-*
„ *jours que le plus sûr moyen d'obtenir la faveur*
„ *des dieux , est d'orner leurs temples & de faire de*
„ *grandes libéralités à leurs ministres.* „

(10)

*Des Bonzës vainement abandonnant la loi ,
 J'ai feint de les quitter pour m'attacher à toi. (Jam-
 mabos.)*

*De cet ordre chéri , dont je suis l'émissaire ,
 Tu me crois dès long-tems le plus grand adversaire.*

Acte I, scene 4.

Les jésuites ne recevoient jamais parmi eux de
 fujets sortis d'un autre ordre religieux, & rien n'é-
 toit plus sage que ce statut. Il prévenoit le danger
 d'ouvrir leur sein à des espions & à des traîtres ,
 tels que le renégat *Murami*. Mais on ne croit point
 avoir péché contre la vraisemblance théâtrale, en
 supposant ici la politique des Jammabos un peu
 moins parfaite que celle des jésuites.

(11)

*O vous , puissans Camis , esprits purs , éternels ,
 Vous qui , tout à la fois nos dieux & nos ancêtres ,
 Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres ,
 Revenez y régner , & souffrez que mon bras
 A vos loix de nouveau soumette ces états !*

Acte I, scene 6.

Camî , comme on l'a vu dans la note 9 , veut dire
esprit en langue japonoise, & c'est le nom que donne à

ses dieux l'ancienne religion du Japon. Ses sectateurs, appelés *Sintoïstes*, croient que tout ce qui existe est sorti du chaos, dont le premier développement produisit le premier des dieux. Cet être purement spirituel en engendra un autre, celui-ci donna naissance à un troisième, & cette race divine eut ainsi une succession de sept dieux. Les trois premiers n'avoient point de femmes, & les quatre autres étoient mariés. Mais chacun d'eux eut de son épouse son successeur d'une façon incompréhensible. Il n'y eut que le dernier qui, ayant vu un oiseau caresser sa compagne, fut curieux d'essayer de la même manière. Il se créa donc les organes nécessaires à l'expérience qu'il vouloit faire. Elle ne déplut point à sa femme; nos deux époux s'en tinrent à la nouvelle méthode, & ils eurent ainsi des fils & des filles d'une nature très-supérieure à ceux de la troisième race, mais fort au-dessous des êtres purement spirituels & divins dont ils étoient sortis. Ce couple se nomme *Isanaki* & *Isanami*. C'est par lui que finit la première race & que la seconde fut engendrée, & les Japonois le réverent comme leur *Adam* & leur *Eve*.

Ces grands dieux célestes régnerent l'un après l'autre au Japon pendant une suite de siècles indéterminée & incompréhensible; & chacun d'eux, pour faire place à son successeur, mourut d'une façon qui n'est pas moins difficile à comprendre. Car c'étoient de purs esprits; la mort même ne les

fit pas cesser d'être immortels ; on les invoque toujours comme existans , & l'immortalité de l'ame est d'ailleurs un des principaux dogmes de leurs adorateurs.

Tensio, fils aîné d'*Isanaki*, commença la seconde dynastie des cinq dieux terrestres. Ceux-ci gouvernerent encore le Japon pendant un nombre d'années prodigieuses , mais limité. *Avasé-Dsuno*, le dernier de ces dieux-hommes , engendra enfin la troisième race qui habite aujourd'hui le Japon & qui n'a rien conservé de la perfection de ses divins ancêtres.

Tous ces dieux sont appelés *Camis* ; cependant ce nom semble plus particulièrement affecté aux cinq dieux terrestres , qui sont ceux que l'on invoque davantage. On pense que les sept grands esprits célestes sont trop élevés au-dessus de la terre pour s'intéresser à ce qui s'y passe.

Le plus révérend des *Camis* est *Tensio*, fondateur de la seconde race. Tous les Japonais croient descendre de lui , mais seulement par les cadets , & ils pensent que leurs Dairis viennent en ligne directe de l'aîné de ses fils. Voilà le titre sur lequel est fondée la sainteté de ces monarques ecclésiastiques , le pouvoir surnaturel qu'on leur attribue , & leur droit à l'empire : droit si respecté , si généralement reconnu , que pendant près de deux mille ans ils ont gouverné le Japon avec une autorité absolue , & qu'ils y sont encore les chefs suprêmes de la religion.

*Et puisse aussi mon nom mériter qu'on le place
Sur vos fastes sacrés !*

Acte I, scène 6.

On vient de voir dans la note précédente, que le *Sinto*, c'est-à-dire l'ancienne religion du Japon, reconnoissoit douze dieux, tant célestes que terrestres : mais elle y joint encore une infinité d'autres Camis inférieurs, dont le nombre s'augmente chaque jour. Il n'y a personne dans cette religion, qui ne puisse espérer de devenir, je ne dis pas un saint, mais un dieu : elle divinise tous les grands hommes que leurs miracles & leur sainteté ont rendus célèbres, ou qui se sont distingués par un génie extraordinaire, par des découvertes utiles, & des établissemens avantageux à la nation. Leur apothéose est l'ouvrage des Dairis, qui seuls ont le droit de la faire ; & chacun d'eux commence ordinairement par accorder cet honneur à son prédécesseur, afin de le recevoir à son tour de celui qui lui succédera.

Lorsque l'on crée ainsi un nouveau dieu, on lui assigne en même tems l'espece de pouvoir qu'il exercera, & la demeure où il doit loger. L'un est placé dans le soleil, un autre dans la lune, celui-ci au fond de la mer, celui-là dans une étoile ; tous enfin ont leur paradis particulier. On choisit son dieu selon le goût que l'on a pour le paradis qu'il occupe, &

l'on fait alors tous ses efforts pour y mériter une place.

(13)

*Toujours craints & trompés au sein de leur patrie ,
 Affligés par l'intrigue & par la flatterie ,
 Ils (les rois) n'ont jamais près d'eux que d'adroits
 courtisans ,
 De bas adulateurs , des esclaves rampans ;
 Et c'est chez l'étranger , loin du rang où nous sommes ,
 Que sans cœur , sans sujets , n'étant plus que des hommes ,
 Nous en voyons enfin.*

Acte II, scene 1.

« Le métier d'adroit courtisan , écrivoit Fénelon
 „ au duc de Bourgogne [1] *perd tout* dans un état.
 „ *Les esprits les plus bornés & les plus corrompus*
 „ *sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet in-*
 „ *digne métier.* Ce métier gâte tous les autres : le
 „ médecin néglige la médecine ; le prélat oublie les
 „ devoirs de son ministère ; le général d'armée songe
 „ bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'état ; l'am-
 „ bassadeur négocie bien plus pour ses propres in-
 „ térêts à la cour de son maître , qu'il ne négocie
 „ pour les intérêts de son maître à la cour où il est
 „ envoyé. *L'art de faire sa cour gâte les hommes de*

[1] Directions pour la conscience d'un roi , p. 105.

„ toutes les professions , & étouffe le vrai mérite :
 „ rabaissez donc ces hommes , dont tout le talent ne
 „ consiste qu'à plaire , qu'à flatter , qu'à éblouir ,
 „ qu'à s'insinuer pour faire fortune.

Heureux le prince qui , profitant de ces sages leçons , ferme toujours l'oreille à la voix des adulateurs ! Celle de la vérité le louera , & les bénédictions de son peuple le dédommageront au centuple du vil encens de ses courtisans. Puisse la France , en fixant les yeux sur le trône , répéter toujours avec monsieur l'abbé de Radonvilliers : *d'ordinaire on dit aux rois de se garder des flatteurs , il faut dire aux flatteurs de se garder du roi !*

Si les circonstances permettent rarement aux souverains de voyager chez l'étranger , ils peuvent au moins y suppléer , en appelant de tems en tems auprès d'eux des gens étrangers à la cour , & dont l'ame nourrie loin des grandeurs , au sein de la méditation & de l'égalité , n'ait encore rien perdu de sa force & de son énergie.

(14)

Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels

Des merveilles qu'on voit illustrer ses autels.

Acte II, scene 1.

On peut juger de tous les miracles qui se font au Japon , par celui qui s'opere régulièrement une fois le mois dans le temple de Tenchéda. Les Bonzes ,

à chaque nouvelle lune, y mènent une jeune fille & la placent devant l'idole. Le lieu est alors éclairé par des lampes d'or, où brûlent des parfums exquis : mais tout-à-coup les lumières s'éteignent miraculeusement, & le dieu vient se manifester à la jeune fille, par des signes que toutes les Japonoises trouvent vraiment divins. Elle se sent étroitement embrassée par quelque chose qui lui paroît avoir la figure d'un homme, & qui, après l'avoir quelque tems accablée des plus douces caresses, la laisse dans un ravissement céleste. Quelquefois elle en devient grosse. On ne dit point quel est alors le destin réservé à l'enfant sacré ; mais la jeune favorite est conduite hors du temple au son des instrumens : le peuple lui porte toujours beaucoup de respect, & chacun croit qu'elle a reçu l'esprit de prophétie. On s'imagine bien qu'il doit y avoir tous les mois un grand nombre d'aspirantes ; les Bonzes prononcent entr'elles avec une équité qui ne se dément jamais ; & comme ils sont instruits du goût de leur dieu, ils choisissent constamment la plus jolie.

(15)

*La vertu parmi nous a marqué votre place ,
Et vous allez , soumis à des devoirs nouveaux ,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.*

Acte II, scène 2.

Ce n'est pas seulement en Europe, dans les siècles

d'ignorance & de superstition , qu'on a vu des princes quitter le trône pour se faire moines.

Siao - Yuen, fondateur de la dixieme dinastie chinoise, après avoir usurpé la couronne par le meurtre des deux derniers empereurs, eut dans sa vieillesse la fantaisie d'aller demeurer parmi les Bonzes. Là, couvert d'un vêtement grossier & la tête rasée, il ne vivoit que d'herbes & de riz. Les grands allerent le chercher dans sa solitude, & l'en tirerent malgré lui; mais il continua de mener à sa cour la même vie austere & mortifiée.

Au Japon, vers la fin du dixieme siecle, le jeune *Quassan* fut à peine sur le trône des Dairis, qu'une nuit il quitta secrètement son palais & courut s'enfermer aussi dans un monastere. Mais il n'en sortit plus. Il se fit raser, prit l'habit de Bonze, & mourut après l'avoir porté vingt-deux ans. On vit donc le sacré descendant des Camis abandonner à la fois l'empire & la religion de ses divins ancêtres, pour se dévouer entièrement au service des idoles étrangères. L'abdication surprit beaucoup, on s'étonna peu de l'apostasie. Le prince ne faisoit en cela qu'user d'un droit commun à tous ses sujets. Ils pouvoient, comme lui, changer à leur gré de culte & de foi, & ils jouissent toujours de la même liberté. Chaque province, chaque ville de cet empire a ses dieux tutelaires: mais au moindre mécontentement, c'est-à-dire à la premiere calamité publique, elles

dégradent leurs patrons, & prennent les saints des provinces ou des villes qui n'ont pas souffert les mêmes défastres.

Il y eut un Chinois qui fit encore plus; car il cita en justice l'idole qu'il avoit chez lui. Ce bon-homme représenta qu'il l'avoit placée dans le plus bel endroit de sa maison, qu'il n'avoit jamais cessé de l'honorer, de lui offrir des parfums, de lui adresser des prières, & qu'il n'en avoit pas moins été accablé de malheurs de toute espece. Les Bonzes tâcherent de l'appaiser; on lui fit même des offres considérables pour l'engager à se désister de sa poursuite. Mais le plaideur ne voulut entendre à aucun accommodement; & malgré les efforts des prêtres, il gagna son procès. Le dieu, convaincu d'impuissance ou d'ingratitude, fut par arrêt banni solennellement de tout l'empire.

(16)

*Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux.
Eh bien, songez qu'alors des massacres pieux,
Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre
Que le regne des dieux est toujours sanguinaire.*

Acte II, scene 2.

L'histoire ne dit rien de toutes les cruautés religieuses que le Jammabos attribue à ses dieux. Au contraire, les tems où, selon l'opinion du pays, les Camis régnerent au Japon, y sont encore nommés

l'âge d'or & l'âge d'argent. Mais c'est un imposteur, un scélerat, qui parle ici ; & le regne des dieux n'est presque toujours sanguinaire que parce que les prêtres, qui gouvernent en leur nom, sont presque toujours fourbes & cruels.

La relation du voyage que le capitaine Cook vient de faire vers le pôle du sud & autour du monde, nous fournit à cet égard un fait qui mérite d'être rapporté. Les sacrifices humains ont encore lieu dans l'isle d'Otahiti & dans les isles voisines. " L'usage, dit
„ notre voyageur instruit par un habitant de ces
„ contrées, est d'y offrir à l'Être suprême le sang
„ des hommes *méchans*. Mais être *méchant* dans ce
„ pays-là, ce n'est pas faire du mal, *c'est déplaire au*
„ *grand-prêtre*. Aux jours de solennités, lorsque
„ ces insulaires se rassemblent, le pontife s'enferme
„ seul dans le temple, & y passe le tems que la vraie
„ semblance suppose nécessaire pour avoir un entretien avec Dieu : ensuite il sort & dit à la multitude qu'il a vu Dieu, qu'il a conversé avec lui, que ce Dieu lui a demandé un sacrifice de sang humain, lui a désigné la victime ; & il la nomme alors par son nom. Elle est toujours présente, & *c'est constamment quelqu'ennemi du grand-prêtre*. Mais sans nul examen on se jette sur le malheureux, on l'égorge, & Dieu est satisfait. „

Il n'y a que deux siècles que cette manière de satisfaire la divinité plaisoit encore beaucoup aux

théologiens & aux prêtres de notre continent. *Jacques Lainez*, second général des jésuites, dit au colloque de Poissi en 1561, que les protestans étoient des singes & des renards, qu'il falloit dès ce monde-ci dévouer aux flammes. Mais on prit un parti plus doux. Au lieu de les rôtir, ce qui eût été trop embarrassant ou trop cruel, on ne fit que les égorger, & cependant les prêtres voulurent bien alors en paroître contens.

(17)

*Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourans ;
Veillez , priez près d'eux , dictez leurs testamens.*

Acte II, scene 4.

Chacun connoît le *Légataire*, cette piece où l'on trouve du bon comique & de très-mauvaises mœurs. La scene qui en est la plus plaisante, celle peut-être pour laquelle on a fait tout l'ouvrage, c'est la scene du testament, & les jésuites de Rome l'avoient réellement exécutée long-tems avant que *Regnard* songeât à la mettre au théâtre. Voici cette anecdote curieuse. Elle n'a jamais été imprimée; mais on peut affirmer qu'elle n'en est pas moins certaine.

Antoine-François Gauthiot, seigneur d'Ancier, étoit d'une famille noble de Franche-Comté, & y possédoit de grands biens. Riche & vieux garçon, c'étoit un titre pour mériter l'attention des jésuites.

Aussi

Aussi ceux de la ville de Besançon, où il faisoit sa demeure, n'oublierent rien pour gagner son amitié & sa succession. Ils écrivirent à leurs confreres de Rome, quand M. d'Ancier y alla en 1626, & ils recommanderent beaucoup cet intéressant voyageur, en les informant des vues qu'ils avoient sur lui. Notre Franc-Comtois en reçut donc le plus grand accueil. Il tomba malade, & ne put alors refuser à leurs instances d'aller prendre un logement chez eux, c'est-à-dire, dans la maison du Grand-Jésus, habitée par le général même de la société. Cependant la maladie empira, M. d'Ancier mourut; & ce qui étoit le plus fâcheux pour ses hôtes, il mourut *ab intestat*.

Grande désolation parmi les compagnons de Jésus. Heureusement pour eux, ils avoient alors un frere qui avoit resté long-tems à leur maison de Besançon. Ce modele des *Crispins*, voyant la douleur générale, entreprend de la calmer. Son esprit inventif lui fait appercevoir du remede à un malheur qui n'en paroît pas susceptible, & le digne serviteur apprend à ses maîtres qu'il connoît en Franche-Comté un payfan dont la voix ressemble tellement à celle du défunt, que tout le monde s'y trompoit. A ce coup de lumiere, l'espérance des peres se ranime; ils conviennent de cacher la mort de l'ingrat qui est parti sans payer son gîte, & de faire venir l'homme que

la Providence a mis en état de les servir dans cette importante occasion.

C'étoit un nommé *Denis Euvrard*, fermier d'une grange appartenante à M. *d'Ancier* lui-même, & située au village de Montferrand, près de Besançon. Mais comment le déterminer à entreprendre ce voyage ? Le frere jésuite avoit donné l'idée du projet, on le charge de l'exécution. Le voilà parti pour la Franche-Comté. Il arrive, & va trouver *Denis Euvrard*. Il ne l'aborde qu'en secret, & commence par le faire jurer de ne rien révéler, même à sa femme, de ce qu'il lui vient apprendre. Alors il lui dit que M. *d'Ancier* est malade à Rome, & veut faire son testament; mais qu'ayant auparavant des choses essentielles à lui communiquer, il l'envoie chercher, & promet de le récompenser généreusement. Le fermier ne balance pas. Sans parler de son voyage à personne, il se met en route avec le frere, & tous deux se rendent à Rome dans la maison du Grand-Jésus.

Dès que *Denis Euvrard* y est entré, deux jésuites viennent à sa rencontre. *Ab, mon pauvre ami*, lui disent-ils avec l'air & le ton de la douleur, *vous arrivez trop tard ! M. d'Ancier est mort. C'est une grande perte pour nous & pour vous. Son intention étoit de vous donner sa grange de Montferrand, & de léguer le reste de ses biens à nos peres de Besançon : mais il n'y faut plus songer.* Alors ils le conduisent

dans une chambre ; on l'y laisse se reposer , & il demeure seul , abandonné à ses tristes réflexions.

Le lendemain , un des mêmes peres qui l'avoient entretenu la veille , revient le voir , & la conversation retombe sur le même sujet. *Mon cher Euvrard , lui dit le jésuite , il me vient une idée. C'étoit l'intention de M. d'Ancier de faire son testament. Il vouloit vous donner sa grange de Montferrand , & nous laisser le surplus de ce qu'il possédoit. Vous avouerez qu'il étoit maître de ses biens. Il pouvoit en disposer comme il le jugeoit convenable. Ainsi l'on peut regarder ces biens comme nous étant déjà donnés devant Dieu. Il ne manque donc que la formalité du testament , mais c'est un petit défaut de forme qu'il est possible de réparer. Je me suis aperçu que vous avez la voix entièrement semblable à celle de M. d'Ancier. Vous pourriez facilement le représenter dans un lit , & dicter un testament conforme à ses intentions. Sur-tout vous n'oublierez pas de vous donner la grange de Montferrand.*

Le bon fermier se rendit sans peine à l'avis du casuiste. Le pere jésuite , que le frere avoit parfaitement instruit des biens du défunt , fit faire à *Denis Euvrard* plusieurs répétitions du rôle qu'il devoit jouer. Enfin , lorsque celui-ci parut assez exercé , il fut mis dans un lit , on manda le notaire , & deux hommes distingués de la Franche-Comté , l'un conseiller au parlement , l'autre chanoine de la métro-

pole, qui se trouvoient alors à Rome, furent invités de la part de M. d'Ancier à venir assister à son testament. Il faut observer que depuis quelque tems ces deux personnes s'étoient souvent présentées pour voir M. d'Ancier, & qu'on leur avoit toujours répondu qu'il n'étoit pas en état de les recevoir.

Quand le notaire & tous les témoins furent arrivés, le soi-disant moribond, bien enfoncé dans le lit, son bonnet sur les yeux, le visage tourné contre le mur, & ses rideaux à peine entr'ouverts, dit quelques mots à ses deux compatriotes; puis l'on s'occupa de l'acte pour lequel on étoit assemblé.

Après le préambule ordinaire, le testateur révoque tout testament qu'il pourroit avoir fait précédemment & tout autre qu'il pourroit faire par la suite, à moins qu'il ne commence par ces mots, *ave Maria gratia plena*. Il élit sa sépulture dans l'église des révérends peres jésuites de Rome, sous le bon plaisir & vouloir du révérend pere général. Il donne & legue une somme de cinquante francs à chacune des pauvres communautés religieuses de Besançon, & une autre somme aussi très-modique, avec un tableau, à l'un de ses parens.

Item, continue-t-il, je donne & legue à Denis Euvrard mon fermier, ma grange de Montferrand & toutes ses dépendances.

(A ces derniers mots, le jésuite qui étoit assis auprès du lit, parut fort étonné. L'acteur ajoutoit à son rôle, &

ce n'est point ainsi qu'on l'avoit fait répéter. L'enfant d'Ignace observa donc au testateur, que ces *dépendances* étoient considérables, puisqu'elles comprenoient *un moulin, un petit bois, & des cens*. Mais l'homme qui étoit dans le lit ne voulut en rien rabattre, & soutint qu'il avoit les plus grandes obligations à ce fermier.)

Item, je donne & legue audit Denis Euvrard *ma vigne située à la côte des Maçons, & de la contenance de quatre-vingt ouvrées.*

(Nouvelle observation de la part du révérend pere, même réponse de la part du testateur.)

Item je donne & legue audit Denis Euvrard *mille écus à choisir dans mes meilleures constitutions de rente, & tout ce qu'il peut me redevoir de termes arriérés pour son bail de la grange de Montferrand.*

(Ici le jésuite, outré de dépit, voulut encore faire des remontrances; mais il n'en eut pas le tems, & la parole lui fut coupée par le malade.)

Item, je donne & legue une somme de cinq cents francs à l'enfant de la niece dudit Denis Euvrard; sans doute que cet enfant est de mes œuvres.

Le révérend pere étoit resté sans voix; mais il étouffoit de colere. Enfin, le testateur déclara que quant au surplus de ses biens, il nommoit, instituoit ses héritiers seuls & universels pour le tout, les peres jésuites de la maison de Besançon, à charge par eux

de bâtir leur église suivant le plan projeté , d'y ériger une chapelle sous l'invocation de S. Antoine & de S. François ses bons patrons , & de célébrer dans ladite chapelle une messe quotidienne pour le repos de son ame.

Tel est ce testament singulier , qui a servi de modèle à celui de *Crispin* , & qui n'est certainement pas moins plaisant. Mais M. d'Ancier ne fit point comme *Géronte* , il ne revint pas. Sa mort fut annoncée le lendemain ; on publia le testament à l'officialité de Besançon , & les jésuites furent mis en possession de cet héritage.

Quelques années après , *Denis Euvrard* se trouva véritablement dans l'état qu'il avoit si bien joué à Rome. Voyant qu'il touchoit à la fin de sa vie , il sentit des remords , & fit à son curé l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Celui-ci , qui n'avoit point étudié la morale dans les casuistes de la société de Jésus , représenta au moribond l'énormité de son crime. Ce pasteur éclairé lui dit que , devant un notaire assisté du juge du lieu & de plusieurs témoins , il falloit déclarer dans le plus grand détail la manœuvre à laquelle il s'étoit prêté , & faire en même tems aux héritiers de M. d'Ancier un abandon , non-seulement des biens qu'il s'étoit donnés , mais encore de tout ce qu'il possédoit. La déclaration & l'abandon furent faits dans toutes les formes , & suivis de la mort de *Denis Euvrard*.

Dès que les héritiers naturels de M. d'Ancier eurent en main des pieces si fortes, ils se pourvurent contre le testament. Ils gagnerent d'abord à Besançon, dans le premier degré de juridiction. L'on en appella au parlement de Dole; ils gagnèrent encore. Une dernière ressource restoit à la société, & le procès fut porté au conseil suprême de Bruxelles. (Car la Franche-Comté soumise à l'Espagne, dépendoit alors du gouvernement de Flandre.) Dans ce dernier tribunal, le crédit & les intrigues des jésuites prévalurent enfin: les deux premiers jugemens furent cassés, les peres furent maintenus dans la possession des biens dont ils jouissoient, & l'on lit encore sur le frontispice de leur église, possédée à présent par le college de Besançon, *ex munificentia domini d'Ancier*.

On ne peut douter que Regnard qui voyagea beaucoup dans sa jeunesse, n'ait eu connoissance de cette anecdote. Il en fut vraisemblablement instruit à Bruxelles, où il alla en 1681, c'est-à-dire, dans un tems où l'on devoit y conserver encore la mémoire de ce singulier procès, puisqu'il avoit eu pour témoins tous ceux des habitans de cette ville, qui se trouvoient alors âgés de cinquante à soixante ans. Quand le poëte composa dans la suite sa comédie du *Légataire*, il se garda bien de citer la source qui lui en avoit fourni l'idée; c'étoit l'époque de la plus grande puissance des jésuites: il eut donc la

prudence de cacher ce que sa piece leur devoit , & ces peres eurent la modestie de ne pas le réclamer.

Il paroît cependant que Regnard ne s'attribua point la gloire de l'invention , ou du moins qu'elle lui fut contestée. C'est ce que semble indiquer un passage du *Diçlionnaire portatif des théâtres*. On prétend , y est-il dit à l'article du *Légataire* , qu'un *fait véritable a donné l'idée de cette piece*. Mais ce fait n'étoit guere connu que dans la Franche-Comté, où il a toujours été de notoriété publique ; & voici la premiere fois qu'on l'imprime. On doit présumer que les jésuites , après avoir gagné leur procès , n'oublierent rien pour anéantir la déclaration de *Denis Euvrard* , & la plupart des pieces de la procédure. Ce qu'il y a de certain , c'est que le prétendu testament de M. *d'Ancier* existe encore , & que la maniere dont il est fait , suffiroit seule pour prouver la vérité de toute l'histoire.

(18)

*Le ciel , qui de limon a pétri tous les êtres ,
Le trempa dans le fiel , quand il forma les prêtres.
Il n'est point d'ennemis plus implacables qu'eux ,
De despotes plus durs , de tyrans plus affreux.*

Acte II, scene 6.

Pour donner un exemple de ce despotisme & de cette cruauté, nous allons transcrire la relation d'un

pèlerinage qui se fait tous les ans au Japon. Des Bonzes en font les directeurs. On a peine à concevoir l'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins, dont le nombre est toujours de deux ou trois cents, & qui font pieds nus une marche de soixante & quinze lieues à travers des déserts affreux & des montagnes presque impraticables.

„ Leurs conducteurs [1] commencent par les
„ avertir d'observer exactement le jeûne, le silence,
„ & toutes les regles établies : après quoi, pour la
„ moindre faute, ils prennent le coupable, ils le
„ suspendent par les mains au premier arbre, & l'y
„ laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans
„ cette situation, un malheureux à qui la force
„ manque bientôt pour se soutenir, tombe & roule
„ de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent
„ pousser la moindre plainte. Un fils qui pleurerait
„ son pere, un pere qui donnerait le moindre signe
„ de compassion pour son fils, recevrait le même
„ traitement.

„ Vers la moitié du chemin, on arrive dans un
„ champ où les Bonzes font asséoir tous les pèle-
„ rins, les mains en croix & la bouche collée sur
„ leurs genoux. C'est la posture ordinaire des Ja-
„ ponois pendant leurs prières. Il faut demeurer
„ dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures.

[1] Histoire générale des voyages, t. XL, p. 273.

„ De grands coups de bâton puniroient le moindre
„ mouvement. Tout ce tems est destiné à faire l'exa-
„ men de sa conscience, pour se disposer à la con-
„ fession des péchés où l'on est tombé depuis le
„ dernier pèlerinage. Après cette préparation, toute
„ la troupe se remet en marche. En approchant
„ avec de nouvelles peines, on découvre un cercle
„ de hautes montagnes, assez proches les unes des
„ autres, au milieu desquelles s'élève un rocher es-
„ carpé qui semble se perdre dans les nues. Au som-
„ met de ce rocher qui est le terme du pèlerinage,
„ les Bonzes ont dressé une machine par laquelle
„ ils font sortir une longue barre de fer, qui sou-
„ tient une balance fort large. Ils placent les péle-
„ rins, l'un après l'autre, dans un des plats de la
„ balance, en mettant dans l'autre un contrepoids
„ pour l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en-
„ dehors, & le pèlerin se trouve suspendu sur un
„ profond abyme. Tous les autres sont assis sur la
„ croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peu-
„ vent voir ce malheureux pénitent qui doit déclara-
„ rer à haute voix tous ses péchés. Si les Bonzes
„ croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas net-
„ tement ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils
„ secouent la barre, & ce mouvement le fait tom-
„ ber dans un précipice dont la seule vue est capa-
„ ble de troubler ses yeux & sa raison. Aussi-tôt
„ que l'un a fini, un autre prend sa place; & lorf-

„ qu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve,
„ ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la
„ statue de ce dieu est en or massif. „

Cette dureté d'ame & ce despotisme barbare se rencontrent aussi très-souvent parmi les moines Européens. Tout le monde a entendu parler de l'atrocité de leurs punitions, de ces cachots souterrains, de ces malheureux qu'ils y enterroient tout vivans. La cruauté monacale a été si loin à cet égard, que l'autorité civile s'est vue enfin obligée d'y mettre ordre. Plusieurs états d'Italie ont depuis peu de tems soumis la police intérieure des cloîtres à l'inspection immédiate de la police publique. On y a sur-tout supprimé la juridiction secrète ; & le grand-duc de Toscane, ce prince dont le gouvernement sage & éclairé fait l'admiration de l'Europe, a défendu l'année dernière à tous les supérieurs de couvens, d'infliger jamais aucune punition à leurs religieux, sans lui avoir auparavant exposé l'affaire, & sans avoir obtenu son consentement exprès.

Si la haine des prêtres, si la vengeance des moines est ordinairement implacable, à quels excès ne la portent-ils pas, quand au lieu d'être réprimés par le gouvernement, ils ont l'adresse de l'armer en leur faveur ? C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un état. L'on se souvient encore en France de la destruction de l'abbaye de Port-Royal. La retraite où

des favans illustres cultivoient ensemble les lettres & la vertu , fut traitée comme la demeure des assassins des rois , parce que ces favans étoient les ennemis des jésuites ; & quand *Louis XIV* mourut, *M. de Fourbonai* , ayant fait le dépouillement des dettes de ce prince , trouva dans leur nombre *cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite le Tellier , confesseur de sa majesté , avoit fait enfermer à la Bastille , à Vincennes , à Pierre-Encise , à Saumur & à Loche , sous le prétexte du jansénisme.*

Que dirons-nous de ce monument encore subsistant de la cruauté sacerdotale & de la superstition Européenne ? Nous frémissons à la seule idée d'un tribunal de moines , qui , servi par la délation & la calomnie , jugeant en secret , condamnant dans les ténèbres , cachant aux accusés leurs accusateurs & leurs crimes , laissant au gré de sa vengeance gémir ses malheureuses victimes sous le poids des chaînes , dans l'horreur des cachots & des tortures , ou les faisant expirer au milieu des flammes , exerce au nom de Dieu la juridiction la plus épouvantable qu'on ait jamais vue sur la terre : établissement infernal , qui feroit abhorrer la religion , si la religion n'abhorroit elle-même tous les monstres qui en ont été les auteurs & qui continuent d'en être les suppôts.

*Que me fait donc à moi l'exemple des Dairis ,
De ces tyrans sacrés , par moi-même asservis ?
Gardés dans Méaco , décorés de vains titres ,
De leur religion s'ils sont encore arbitres ,
Mon bras , les dépouillant de l'absolu pouvoir ,
Sépara dès long-tems le sceptre & l'encensoir.*

Acte II , scene 6.

Les Dairis , descendans & successeurs de *Sinmu* , jouirent pendant dix-huit cents ans d'une autorité illimitée , & gouvernerent le Japon en despotes absolus. Mais enfin ils commencerent à sentir que leur puissance s'affoiblissoit. Les princes tributaires avoient insensiblement secoué le joug. Devenus presqu'indépendans , la jalousie les arma les uns contre les autres , & bientôt tout l'empire fut en proie aux guerres civiles. Dans ces circonstances , les empereurs confierent le commandement de leurs armées à des chefs qui , tantôt battant les rebelles & tantôt s'unissant avec eux , devinrent les ennemis les plus redoutables du pouvoir souverain.

Ce fut l'an 1196 que *Joritomo* , ayant triomphé des généraux des différens partis , vint à Méaco rendre ses hommages au Dairi , & reçut de lui le titre de *Cubo* ou *Cubosama* , c'est-à-dire de *grand-général de la couronne*. En vertu de cette dignité , il

prit le commandement des armées, & s'empara bientôt après de la plus grande partie de l'autorité civile. Depuis ce tems-là, cette charge fut pendant quatre siècles au Japon ce que celle de maire du palais avoit été autrefois en France. Ceux qui en furent revêtus la rendirent souvent héréditaire dans leur famille, & travaillèrent sans cesse à en augmenter les prérogatives, à en étendre la puissance, & finirent de même par usurper tout-à-fait le trône. *Joritomo* commença cette révolution, mais elle ne fut achevée qu'environ quatre cents ans après, par le vingt-neuvième grand-général de la couronne. Pendant cet intervalle de tems l'empire, agité par des divisions intestines, fut presque continuellement un théâtre de carnage & d'horreur. Les pestes, les famines succédoient aux guerres civiles; le désordre, l'anarchie étoient au comble; en un mot, tous les fléaux défolioient ce malheureux empire, quand *Taiko* lui fit prendre une face nouvelle.

Ce grand homme, fils d'un payfan, s'étoit par son mérite élevé des emplois les plus vils au plus haut degré de puissance & de considération, & le Dairi lui donna en 1588 le titre de lieutenant-général de l'empire: car l'autorité de ce monarque étoit alors uniquement réduite à conférer des titres. Celui-ci donnoit un pouvoir immense, mais il falloit être en état de forcer les grands vassaux à s'y soumettre. Ces petits souverains, qui s'étoient rendus

indépendans de l'empereur lui-même, étoient loin de vouloir obéir à ses officiers. Aussi s'étoient-ils déjà ligués précédemment contre les généraux de la couronne, dont les deux derniers venoient d'être massacrés, & ils leur avoient fait des guerres sanglantes. Mais ces guerres même avoient épuisé les forces des différens princes, & préparoient leur propre ruine. *Taiko* fut profiter habilement de l'état de foiblesse où ils se trouvoient alors. Tous se virent en moins de dix ans contraints de rentrer dans l'obéissance : pour mieux les y retenir, le vainqueur porta tout de suite la guerre dans la Corée. Les princes tributaires y passèrent, & cette expédition acheva d'épuiser leurs richesses & de ruiner leurs forces. Ils n'obtinent même la permission de revenir au Japon qu'à des conditions fort dures & qui assuroient à jamais leur dépendance.

Après avoir abaissé les grands, *Taiko* fit des loix rigoureuses pour contenir le peuple que plusieurs siècles de guerres civiles avoient rendu séditieux, avide de nouveautés, toujours prêt à entrer dans les factions & à suivre l'étendard de la révolte. Ce prince parvint ainsi à rétablir l'ordre & la paix dans tout l'empire, mais il acheva en même tems de dépouiller absolument les Dairis de toute l'autorité temporelle. Il est regardé comme le premier empereur séculier du Japon : ses rares qualités lui firent donner le nom de grand ; & lorsqu'il fut mort,

on lui bâtit un temple, & le monarque ecclésiastique le mit au rang des dieux.

Depuis cette époque, la plus célèbre de l'histoire Japonoise, les empereurs séculiers demeurent à Jedo, ville maritime, devenue capitale de tout l'empire; & les Dairis résident à Méaco, qui en est éloigné d'environ cent cinquante lieues. Cette dernière ville est à présent pour le Japon ce que Rome est pour une grande partie de la chrétienté, le siège du gouvernement spirituel. Les monarques ecclésiastiques y occupent avec toute leur cour un palais d'une immense étendue; & sous prétexte de veiller à leur sûreté, on les y fait garder par une garnison nombreuse.

L'empereur séculier, qu'on nomme aussi *Cubo* ou *Cubosama*, va tous les quatre ou cinq ans leur rendre son hommage; mais il y va avec un cortège de troupes formidable, & en vassal qui est en effet le maître de celui dont il daigne reconnoître la souveraineté imaginaire. C'est, à proprement parler, une cérémonie de théâtre; mais le *Cubosama* ne s'en dispense point, parce qu'une partie de la nation, encore pleine d'un profond respect pour les Dairis, les regarde comme ses anciens & légitimes monarques. L'empereur séculier ne paroît même gouverner qu'en qualité de leur lieutenant, & pour les décharger de soins profanes qui ne conviennent ni à la sainteté de leur personne, ni à la dignité de leur extraction divine.

Les

Les Dairis eux-mêmes ont feint de se prêter à ces idées, afin de se conserver un reste de considération, & ils paroissent dans la plus grande intelligence avec celui qui a usurpé toute leur autorité. Ils trouvent une espece de dédommagement dans les honneurs presque divins qu'on leur rend, & dans la vie molle & voluptueuse qu'ils menent. Ils ont douze femmes qu'ils épousent avec de grandes solemnités. Quand ils vont d'un lieu à un autre, ce sont des hommes qui les portent sur leurs épaules. Ils croient que la terre profaneroit leurs pieds, & que le soleil n'est pas digne de luire sur leur tête. On les sert tous les jours dans de la vaisselle de terre neuve, & l'on a soin de la briser ensuite. On imagine même que des laïcs qui oseroient en faire usage après eux, ou porter leurs habits sans leur permission, seroient punis de cette audace sacrilege par une enflure soudaine dans tout le corps.

Le domaine impérial comprend au moins la moitié des terres du Japon, outre le produit des douanes & des autres impôts. Le monarque séculier s'est emparé de tout; mais il fournit libéralement à l'entretien de l'empereur ecclésiastique & de toute sa cour. Il lui a abandonné le revenu de la ville de Méaco, & il y ajoute chaque année une très-grosse somme d'argent. Le Dairi, en qualité de chef suprême de toutes les religions, nomme encore à un grand nombre de bénéfices, à toutes les dignités

ecclésiastiques, & confere tous les titres d'honneur, ce qui est pour lui d'un produit immense. Il est aussi le juge des différends qui surviennent entre les grands; il décide leurs contestations par des commissaires qu'il envoie pour cet effet dans les diverses provinces, & c'est encore là une partie de ses revenus. Toutes ces sommes réunies forment un trésor considérable. Ce monarque y prend ce qu'il veut pour ses besoins & pour ses plaisirs, & il distribue le reste à ses officiers & aux prêtres gardiens des temples. Tous les almanacs étoient autrefois composés à sa cour; il faut encore à présent qu'ils y soient approuvés, & l'on ne les imprime que par ses ordres.

(20)

*Les sciences, les arts & la philosophie
Commencent à germer au sein de ma patrie.
Je les ai de la Chine appellés au Japon.*

Acte II, scène 6.

Le Japon n'est séparé des côtes orientales de la Chine que par cent soixante lieues de mer. Il y a eu de toute ancienneté une communication plus ou moins grande entre les deux pays, & les Chinois se vantent même d'avoir peuplé les isles Japonnoises. Cette prétention est mal fondée; & le caractère, les mœurs, l'esprit des deux nations sont absolument

différens ; mais il est certain que les arts, les sciences & les superstitions de la Chine ont été successivement portées au Japon. Nous allons ici faire connoître un peu plus particulièrement ses habitans.

Les hommes y sont laids, mais avec l'air noble ; & les femmes ont de la beauté, quoiqu'en général elles soient très-petites. Les deux sexes ont un égal penchant pour l'amour. Les grands chemins, les environs des temples, les portes & les galeries des auberges, tout est rempli de courtisannes ou d'agréables religieuses qui rendent les mêmes services. On peut dire que ce vaste empire est à la fois le temple de la superstition & de la volupté.

Cependant les Japonois ne sont point efféminés : le goût & l'habitude des plaisirs ne les ont point énervés. Leur ame est noble & fiere. Sa grande activité produit en eux une certaine inquiétude que le repos fatigue, que la dépendance irrite, & qui, si elle n'étoit contenue, occasionneroit souvent des troubles & des révoltes. Le courage, la franchise, la probité & le mépris de la mort sont en quelque sorte la base du caractère national. Les Japonois sont presque tous laborieux, sobres, esclaves de leur parole, ennemis de la fraude & du luxe. Ils ont de plus l'esprit cultivé, beaucoup de pénétration & de jugement, un goût vif pour les beaux arts, & une grande facilité à y réussir. Leur politesse est dégagée de toutes les minuties d'un céré-

monial qu'ils dédaignent ; leur langage est grave & concis , mais familier & civil. Quoiqu'ils ne soient point avides de richesses , leur industrie n'en est pas moins active ; la plupart de leurs manufactures l'emportent sur celles des Chinois , & ils sont en tout supérieurs à ce peuple dégénéré , à présent aussi lâche que vain , & non moins habitué aux friponneries qu'aux révérences.

Les Japonois ont sur-tout l'ame extrêmement sensible. Ils sont incapables de supporter un affront ou la plus légère marque de mépris ; & lorsqu'ils ne peuvent s'en venger , ils se tuent quelquefois de désespoir.

Leurs femmes ne sont point enfermées , comme en Turquie ; mais elles vivent très-retirées , dans un appartement séparé , où les étrangers n'entrent pas. Elles sortent peu , & reçoivent rarement des visites , encore n'est-ce jamais que de leurs parens. Au reste , uniquement occupées de l'ordre intérieur de leur maison , de la première éducation de leurs enfans , & du soin de plaire à leurs époux , elles mènent une vie douce & heureuse , pourvu qu'elles ne donnent aucun sujet de jalousie , car leur vie en dépend. Ce n'est point comme à la Chine , où les parens stipulent quelquefois par le contrat de mariage de leur fille , qu'elle aura de tems en tems la liberté de recevoir un amant. Cette clause est ignorée au Japon , & l'adultère y est puni par le supplice de l'huile

bouillante. Mais les maris ont rarement recours aux loix : ils se font justice eux-mêmes, ayant droit de vie & de mort sur leurs femmes, comme les peres sur leurs enfans, & les seigneurs sur leurs vassaux. Cependant c'est bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir.

L'on s'occupe avec un soin particulier de l'éducation des enfans ; elle est égale pour les deux sexes, & les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Leur instruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On leur apprend dès leurs plus jeunes ans à se conduire par des principes d'honneur & de raison. Vient ensuite une étude sérieuse de leur langue, la logique y succede, & puis l'on passe aux leçons d'éloquence, de poésie & de peinture. C'est avec succès que les Japonois cultivent tous ces beaux arts, & ils ont sur-tout un goût décidé pour les pieces de théâtre.

Leurs comédies & leurs tragédies sont divisées, comme les nôtres, en actes & en scenes. Un prologue en expose le plan, la morale en forme la base, en est l'unique objet. Les spectacles sont ordinairement mêlés de danses, & ils font partie de toutes les grandes fêtes publiques ou domestiques. Chaque quartier d'une ville en paie la dépense à son tour. Les acteurs sont de jeunes garçons choisis dans ce quartier, & de jeunes filles qu'on tire des maisons de débauche. Il faut remarquer que l'infamie n'est

attachée qu'à ceux qui tiennent ces lieux de dissolution, & ne s'étend point sur les jeunes personnes que la pauvreté force d'y chercher un asyle. Souvent même elles trouvent à se marier, après s'être dévouées quelques années aux plaisirs du public & y avoir fait une petite fortune.

(21)

Du masque de la force ils (les Jammabos) couvrent leur foiblesse.

Acte II, scene 6.

Cette expression est belle ; & je peux le dire, car elle ne m'appartient pas. Je l'ai prise dans un ouvrage *sur la destruction des jésuites en France* ; morceau excellent, écrit avec une impartialité philosophique, & digne de l'homme célèbre à qui on l'attribue. Voici comment s'exprime cet auteur vraiment *désintéressé*. [1]

“ Ce qui est plus singulier encore, c'est, dit-il, „ qu'une entreprise qu'on auroit cru bien difficile „ & impossible même au commencement de 1761, „ ait été terminée en moins de deux ans, sans „ bruit, sans résistance, & avec aussi peu de peine „ qu'on en auroit eu à détruire les capucins & les „ picpusses. On ne peut pas dire des jésuites que

[1] *Sur la destruction des jésuites en France*, par un auteur *désintéressé*, 1767, t. I, p. 227.

„ leur mort ait été aussi brillante que leur vie. Si
„ quelque chose même doit les humilier, c'est d'a-
„ voir péri si tristement, si obscurément, sans éclat
„ & sans gloire. Rien ne décele mieux une foiblesse
„ réelle qui n'avoit plus que le masque de la force. „

(22)

*Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tem
De ce colosse altier minent les fondemens.*

Acte II, scene 6.

Les *lettrés* forment à la Chine le premier ordre de l'état ; car c'est celui d'où l'on tire constamment les ministres, les gouverneurs des villes & des provinces, les juges des différens tribunaux, en un mot, tous les mandarins & tous les officiers civils de l'empire. La noblesse est aussi attachée à cette classe de citoyens distingués : mais si leurs enfans n'ont pas les mêmes talens & les mêmes lumières, s'ils ne méritent pas à leur tour d'être admis dans le corps des *lettrés*, ils n'ont ni rang ni considération, & retombent dans la classe du peuple. La noblesse n'est héréditaire que parmi les princes du sang impérial, & dans la seule famille du grand *Confucius*, laquelle subsiste encore & s'est perpétuée en ligne droite depuis plus de deux mille ans.

Comme on ne peut s'élever aux dignités que par l'étude, tout le monde s'y applique avec ardeur ;

M iv

mais le talent & le mérite décident du succès. Ce n'est que par un long travail, & qu'après avoir subi des examens très-sévères, qu'on obtient les degrés littéraires. Ils sont refusés à un grand nombre d'aspirans : aussi quiconque en est une fois honoré, fut-il né dans l'indigence, doit n'avoir plus d'inquiétude sur son sort. Dès qu'un Chinois est admis dans le corps des *lettrés*, ses parens, ses voisins, les habitans de la ville où il est né, font de grandes réjouissances : tous s'empressent de le complimenter, de lui offrir des présens ; on prévient ses besoins, on fournit aux dépenses qu'il est obligé de faire pour s'avancer dans cette glorieuse carrière. Il est inscrit en même tems sur la liste de ceux qui doivent être nommés aux emplois du gouvernement ; & les talens qu'il montre, la réputation qu'il se fait, soit dans la littérature, soit dans la philosophie ou la jurisprudence, déterminent la rapidité de son avancement & le degré de son élévation.

Tous les *lettrés* font profession de suivre la doctrine de *Confucius*, & de reconnoître ce grand homme pour leur maître. Ils doivent en conséquence n'être d'aucune secte, ne point donner dans l'idolatrie de *Fo*, la même que celle de *Siaha* au Japon, & mépriser autant les superstitions du peuple que la personne des Bonzes. Toutes les places sont remplies par des hommes élevés dans ces sages principes ; il n'est donc pas étonnant que sous un pareil

gouvernement les prêtres soient peu dangereux. Cependant ils conservent encore de la considération & du crédit. Beaucoup de *lettrés* ne sont pas plus tôt parvenus au rang de mandarins, qu'ils reviennent aux erreurs populaires. Les uns y sont ramenés par la force des préjugés reçus dans leur enfance, les autres par quelques vues d'intérêt, ou par le pouvoir de l'exemple. Leurs femmes sont ordinairement idolâtres; & séduits par elles, souvent ces faibles disciples de *Confucius* invoquent les génies, fléchissent en secret le genou devant les idoles, & dès qu'ils sont malades, font venir des Bonzes pour les assister.

Si la crédulité & la superstition dégradent réellement un grand nombre de *lettrés*, on a calomnié les autres, en les accusant de donner dans un excès opposé. Tous ont été gratifiés du nom d'athées, parce que quelques-uns suivent des commentaires modernes qu'on dit favorables à l'athéisme, ou plutôt parce que les Européens ont prétendu mieux entendre le chinois que les Chinois eux-mêmes. L'empereur *Kang-hi* fut consulté sur cette question en 1710. Il déclara par un édit, qui fut inséré dans les archives & publié dans toutes les gazettes, “ que ce n'é-
” toit point au ciel visible & matériel qu'on offroit
” des sacrifices, mais uniquement au seigneur & au
” maître du ciel, de la terre, & de toutes choses :
” que c'étoit par respect qu'on n'osoit lui donner

„ le nom qui lui convient , & qu'on étoit dans l'u-
„ sage de l'invoquer sous les titres de *ciel suprême* ,
„ de *bonté suprême du ciel* , de *ciel universel*. „

Les missionnaires ne furent pas encore contents : ils consulterent aussi les princes , les grands de la Chine, les mandarins du premier ordre, & les principaux *lettrés* , sur-tout le premier président de l'académie impériale. Tous confirmèrent unanimement la déclaration de l'empereur ; tous dirent qu'en invoquant *Tyen & Changti* , ils invoquoient le *souverain seigneur du ciel* , l'*auteur & le principe de toutes choses* , le *dispensateur de tous les biens* , qui voit tout , qui fait tout , & dont la sagesse gouverne l'univers.

Tels sont les *lettrés* à la Chine. Il n'en est pas de même au Japon : ceux qui cultivent les sciences dans cette dernière contrée , n'y forment point un ordre de l'état , n'y prennent point solennellement des degrés littéraires , & sont bien loin d'être traités par le gouvernement avec autant de distinction & de faveur. Ils sont à peu près comme les *gens de lettres* en France , formant une classe d'hommes instruits , dégagés des superstitions , & distingués seulement par leurs lumières & leurs talens. On les nomme *philosophes*. La secte qu'ils composent (si l'on peut donner le nom de secte aux disciples de la raison) est appelée le *Sinto* , c'est-à-dire la *doctrine des philosophes & des moralistes* , & ils reconnoissent pour chef le célèbre *Confucius* , dont le nom n'est pas moins

respecté dans leur patrie que parmi les Chinois eux-mêmes.

La doctrine de ce grand homme, qui fait consister le bonheur dans la pratique de la vertu & rejette tout autre culte, n'eut pas été plus tôt répandue au Japon, qu'elle y trouva des partisans. Ils cessèrent de regarder les Camis comme des dieux, & cependant ils continuerent encore quelque tems à se conformer extérieurement au culte prescrit par les loix & par l'usage. Mais ils n'eurent pas les mêmes ménagemens pour l'idolatrie étrangere. Ils ne plierent jamais le genou devant les idoles, & furent comme la premiere barriere qui arrêta l'inondation des nouvelles sectes venues des Indes. Aussi étoient-ils également haïs par les prêtres de toutes les religions, dont la considération & les revenus diminuoient à mesure que le nombre de ces philosophes moralistes augmentoit.

Une philosophie simple & raisonnable, qui enseignoit à mener une vie vertueuse, à avoir une conscience pure, un cœur droit, qui donnoit des leçons de justice, de politesse, & qui établissoit les maximes d'un sage gouvernement, ne pouvoit manquer de plaire à tous les bons esprits. Les arts & les sciences étoient comme le partage de cette secte. Elle devenoit chaque jour plus considérable. Ses livres faisoient les délices de tout le monde; un empereur séculier fit même bâtir deux temples à *Confucius*, &

prononça publiquement son éloge. Enfin l'on assure qu'il fut un moment où la doctrine du sage de la Chine étoit suivie par une grande partie des habitans du Japon. Mais ses sectateurs, à la fin du seizieme siecle, se virent en quelque sorte enveloppés dans la persécution qui s'éleva contre les chrétiens de cet empire.

Les prêtres & les moines, qui jusques là n'avoient porté aux philosophes qu'une haine impuissante, les accuserent alors d'être les ennemis de l'état, & de favoriser le christianisme. Sur ce soupçon, mal fondé peut-être, on proscrivit leur doctrine, on défendit leurs livres, on les obligea d'avoir chacun au moins une idole, & depuis ce tems on les a tourmentés de tant de façons que leur nombre est extrêmement diminué.

Il y a environ cent ans que le prince de *Sifen*, vassal de l'empereur & grand protecteur des lettres, voulut faire revivre dans ses états cette philosophie presque éteinte. Dans ce dessein il fonda une université, & les savans qui s'y rendoient de toutes parts y trouverent une protection & des faveurs distinguées. Mais les Bonzes qui se virent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux cours impériales, que le prince courut risque de payer de sa tête cette louable entreprise. Ainsi depuis l'extinction du christianisme & l'anéantissement des philosophes, le Japon, absolument fermé aux étrangers,

semble être aujourd'hui pour jamais en proie à la superstition & aux moines.

On vient de voir la différence qui se trouve entre les *lettrés* Chinois, & les *philosophes* du Japon : mais j'ai cru pouvoir dans ma tragédie donner à ceux-ci le même nom, parce qu'ils suivent la même doctrine.

(23)

*Les lettrés forment seuls l'opinion publique ,
Le plus grand des ressorts dans l'ordre politique.*

Acte II, scène 6.

L'habile administrateur emploie ce ressort avec adresse; le mauvais ministre tâche de le briser : mais tous ses efforts ne faisant que le comprimer, il en éprouve bientôt la violente réaction. « Quelque
» fort qu'on soit ou qu'on s'imagine être, dit [1]
un écrivain philosophe, en parlant de la compagnie de Jésus qui avoit vivement indisposé *les gens de lettres*, « il ne faut jamais se faire des en-
» nemis qui, jouissant de l'avantage d'être lus d'un
» bout de l'Europe à l'autre, peuvent exercer d'un
» trait de plume une vengeance éclatante & dura-
» ble. C'est une maxime que la faveur & le pouvoir
» même ne doivent jamais faire perdre de vue, soit

[1] Sur la destruction des jésuites en France, t. I,
p. 159.

» aux particuliers, soit aux corps, & que les jésuites
» de nos jours semblent avoir oubliée pour leur
» malheur. Le lion fait semblant de dormir, laisse
» bourdonner la guêpe autour de ses oreilles, s'en-
» nuie à la fin de l'entendre, se réveille & la tue. »

Quelqu'un dira peut-être que l'auteur qui parle ainsi, devoit par intérêt ou par amour-propre exagérer l'importance d'une classe d'hommes parmi lesquels il occupe un rang si distingué. Mais la vérité qu'il exprime est aujourd'hui généralement reconnue : cependant, si elle avoit besoin d'être confirmée encore par des témoignages illustres, en est-il de plus irrécusable que celui d'un homme qui joint les talens & les vertus à l'éclat d'une haute naissance; d'un homme qui, après avoir rempli avec gloire une des premières places de la magistrature, a été appelé aux fonctions du ministère, & que l'on a vu dans sa retraite volontaire emporter avec lui l'estime de son souverain & les regrets de la nation? Cet homme que tout le monde doit avoir déjà reconnu à ce portrait, est *M. de Malesherbes*; & voici comment il s'explique sur l'opinion publique.

« Il s'est élevé, dit-il [1], un tribunal indépen-
» dant de toutes les puissances & que toutes les puis-
» sances respectent, qui apprécie tous les talens,
» qui prononce sur tous les genres de mérite; &

[1] Discours prononcé dans l'académie françoise le 16 février 1775.

„ dans un siècle éclairé, dans un siècle où chaque
„ citoyen peut parler à la nation entière par la voie
„ de l'impression, ceux qui ont le talent d'instruire
„ les hommes ou le don de les émouvoir, les gens
„ de lettres, en un mot, sont au milieu du public
„ dispersés, ce qu'étoient les orateurs de Rome &
„ d'Athènes au milieu du peuple assemblé. „

Cependant cette classe de citoyens si dignes de considération à tant d'égards, a long-tems été négligée ou opprimée parmi nous. Long-tems la qualité d'homme de lettres, de philosophe, sans laquelle on ne peut à la Chine obtenir aucun emploi, a été en France un titre d'exclusion pour toutes les places. On avoit même poussé l'injustice jusqu'à ravir aux écrivains le droit sacré de la propriété, le droit de disposer à leur gré des productions de leur esprit, & de vendre librement leurs propres ouvrages. Mais le roi vient enfin de faire cesser une injustice si révoltante. Le magistrat à qui l'on a confié l'administration de la librairie, s'est occupé de ceux sans lesquels il n'y auroit ni livres ni libraires; il a même consulté l'académie françoise sur les moyens de faire respecter la propriété des auteurs, & d'arrêter le brigandage des contrefactions. L'édit qui vient de paroître sur cet objet, semble d'autant plus sage que les hommes dont il met les intérêts sous la sauvegarde de la loi, se trouvent rarement favorisés de la fortune; car, on l'a déjà dit ailleurs

[1], presque tous les gens de lettres sont nés pauvres. C'est que le pauvre ne possédant que son ame, est, pour ainsi dire, forcé de cultiver le seul bien que la nature lui ait donné en partage. Le riche, au contraire, entraîné dès l'enfance vers les plaisirs qui volent au-devant de ses pas, ébloui sans cesse par l'éclat des objets dont il est environné, songe rarement qu'il porte au-dedans de lui-même un trésor plus digne de l'occuper, & ne comptant jamais son ame dans l'inventaire de ses richesses, il parvient bientôt à la rendre en effet le plus vil de tous les biens qu'il possède.

(24)

*Et quand les Jammabos seront anéantis,
C'est la main des lettrés qui les aura détruits.*

Acte II, scene 6.

Voici ce que dit l'illustre auteur que nous avons déjà cité plus haut [2]. "La philosophie, à laquelle
„ les jansénistes avoient déclaré une guerre pres-
„ qu'aussi vive qu'à la compagnie de Jésus, avoit
„ fait malgré eux, & par bonheur pour eux, des
„ progrès sensibles. Les jésuites, intolérans par sys-

[1] *Avis aux gens de lettres*, imprimé en 1770. On y défendoit tous leurs droits attaqués, & l'on réclamoit en leur faveur la réforme que M. de Néville vient d'opérer.

[2] Sur la destruction des jésuites, t. I, p. 231.

» tème & par état , n'en étoient devenus que plus
 » odieux. On les regardoit , si je puis parler de la
 » forte , comme les grands grenadiers du fanatisme ,
 » comme les plus dangereux ennemis de la raison ,
 » & comme ceux dont il lui importoit le plus de
 » se défaire. Les parlemens , quand ils ont com-
 » mencé à attaquer la société , ont trouvé cette dis-
 » position dans tous les esprits. *C'est proprement la*
 » *philosophie qui , par la bouche des magistrats , a*
 » *porté l'arrêt contre les jésuites.* Le jansénisme n'en
 » a été que le solliciteur. La nation , & les philo-
 » sophes à sa tête , vouloient l'anéantissement de
 » ces peres , parce qu'ils sont intolérans , persécu-
 » teurs , turbulens & redoutables. »

Ajoutons encore , pour l'honneur de la philoso-
 phie , que si elle a détruit les jésuites en France ,
 elle y a en même tems adouci leur sort , & les a
 fait traiter plus favorablement qu'en aucun autre
 pays du monde.

(25)

*Le peuple cependant , qui par-tout est le même ,
 Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.*

Acte II, scene 6.

Parmi la foule infinie des êtres qu'on nomme
 raisonnables , rien n'est moins commun que la rai-
 son. L'usage en est rare , parce que l'exercice en est

N

pénible ; au lieu que la crédulité favorise la paresse & s'accorde avec l'ignorance. Pour la plus grande partie des hommes, & en général pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude de la réflexion, il est plus facile & plus doux de croire cent absurdités que d'en discuter une. De là vient le penchant que la multitude a toujours eue & conservera toujours pour le merveilleux. Une autre raison peut-être, qui la porte à aimer tout ce qui est surnaturel, c'est que dans cette sphere, la seule où les lumieres soient sans avantage sur l'ignorance, la seule où les fots se trouvent de niveau avec les gens d'esprit, la vanité des uns jouit en secret de l'abaissement des autres, & s'applaudit alors d'une égalité qui dispaçoit partout ailleurs.

Il n'est donc pas surprenant que dans les tems de superstition & de ténèbres tous les livres se trouvent remplis de prodiges. Les moines, qui étoient alors les seuls écrivains, avoient un double intérêt à se conformer au goût de leurs lecteurs. C'étoit ordinairement un moine qui avoit fait les miracles qu'un autre moine rapportoit, & le couvent y gaignoit toujours quelque chose. Mais on doit s'étonner qu'à la fin du dernier siecle le pere *Bouhours* ait osé écrire la vie du fondateur de son ordre, comme on a écrit autrefois les vies des peres du désert. Chaque page de cette histoire prétendue est pleine de prodiges ; & le plus grand de tous, selon

moi, est l'intrépidité avec laquelle l'historien insulte sans cesse au bon sens du lecteur. Ce jésuite transforme tout en merveilles; on en peut juger par ce seul trait [1]. *Ignace* étant à Paris, alla voir un illustre théologien qui lui proposa de jouer au billard. L'Espagnol accepta & gagna la partie. Alors le docteur, homme subtil & modeste, comprit qu'il n'avoit pas perdu sans miracle; & voyant le doigt de Dieu marqué dans un événement si extraordinaire, il rentra en lui-même, se mit sous la direction de son vainqueur, & *devint*, dit *Bouhours*, un homme intérieur. Tout cet ouvrage, que l'auteur du Dictionnaire historique portatif appelle un chef-d'œuvre, est fait dans le même goût. Il semble, au style près, avoir été composé par un bedeau de paroisse pour des tourieres de couvent.

(26)

*Mais vous savez aussi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abyme des mers vainement nous sépare.*

Acte III, scene 1.

La Corée est une grande presqu'isle oblongue, qui s'avance dans la mer entre le Japon & la Chine,

[1] Vie de S. Ignace, p. 137.

à laquelle elle confine à l'ouest par la province nommée Léao-tong. Elle touche aussi du côté du nord au pays des Tartares Manchéoux ou orientaux, & elle en est séparée par une longue chaîne de montagnes qui forment un rempart naturel & très-fort. Les Coréens y avoient encore ajouté une muraille qui ne le cédoit guère à celle de la Chine : mais rien ne put les défendre contre l'attaque de ces dangereux voisins, & ils éprouverent les premiers leurs armes victorieuses.

Quand les Tartares eurent conquis la Chine, ils voulurent aussi subjuguer le Japon, & parurent sur ses côtes en 1284, avec quatre mille voiles & deux cents quarante mille hommes. Une violente tempête détruisit entièrement cette flotte redoutable, qui portoit le nom d'invincible ; & l'on prétend qu'à peine quelques vaisseaux échappèrent au naufrage & à la destruction.

Trois siècles après, le grand *Taiko* porta la guerre dans le royaume de Corée. Cette péninsule avoit été déjà conquise autrefois par la veuve d'un Dairi, célèbre héroïne, qui la rendit tributaire du Japon. Mais les Coréens avoient ensuite secoué le joug, & ils étoient rentrés sous la domination de la Chine, formant tantôt une province de ce grand empire, & tantôt un état séparé, dont les rois étoient ou vassaux ou indépendans des empereurs Chinois, selon le courage des uns & la faiblesse des autres.

Lorsque *Taiko* envahit la Corée en 1592, ce fut, disent les historiens Japonois, dans la vue de se frayer le chemin à la conquête de la Chine. On ne doit pas présumer que ce prudent monarque ait jamais formé le projet d'une entreprise qui auroit eu si peu d'apparence de succès. Peut-être même n'avoit-il pas un grand desir de subjuguier le pays qu'il attaquoit. Le principal objet qu'il se proposa dans cette expédition, fut vraisemblablement d'affermir sa puissance au-dedans de son empire, en obligeant tous ses grands vassaux à épuiser leurs forces & leurs richesses dans cette guerre étrangère. Il en retira cependant d'autres avantages importans; il demeura maître de plusieurs places fortes sur les côtes de la Corée, & ces peuples devinrent réellement ses tributaires. Mais ils sont ensuite retombés par degrés sous la dépendance de la Chine, & l'empereur du Japon a paru dès lors se contenter de rester en possession des côtes, pour la sûreté de ses propres états.

(27)

*Les Dairs dès long-tems étoient vos souverains ,
Quand vous mîtes enfin le sceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur superbe indolence
De fantômes sacrés étayoit leur puissance.*

Acte III, scène 4.

Il est à remarquer que dans tous les tems & dans

N iiij

tous les pays on a employé les mêmes moyens pour assujettir les peuples ; & ces moyens ont été constamment l'opposé de ceux qui sembloient devoir agir sur des êtres raisonnables. C'est avec des fables puériles, des absurdités religieuses, des origines ou des missions prétendues divines, que la plupart des trônes ont été fondés. On n'en fera pas surpris, si l'on réfléchit que les hommes ambitieux de commander ont toujours désiré que leur autorité fût sans bornes. Ils devoient donc découler d'une source infinie & sacrée, l'appuyer sur une base dont on ne pût prendre la mesure, & placer leurs titres dans le ciel, afin de les soustraire aux regards & à l'examen de leurs semblables.

(28)

*Des Bonzes effrontés la sordide avarice
Jusqu'au pied des autels trafiquoit sur le vice ;
Et tirant des forfaits un revenu honteux ,
Osoit vendre aux mortels la clémence des dieux.*

Acte III , scène 4.

Les Bonzes ne sont pas les seuls qui vendent au Japon ces prétendues indulgences. Les prêtres des Camis, c'est-à-dire, les gardiens de leurs temples, font aussi le même trafic. Ils donnent pour de l'argent, aux pèlerins qui les vont visiter, un acte d'absolution renfermé dans une boîte sur laquelle sont

écrits les noms du temple & du Canusi. Cet acte s'appelle *offawai*, & sa vertu expire toujours à la fin de l'année. La plupart des Canusis réunissent la vente des *offawai* à celle des almanacs ; & ces deux branches de commerce, se soutenant mutuellement, sont d'un grand produit entre les mains habiles qui les font toujours valoir avec beaucoup d'adresse & de soins. Ceux qui achètent une fois de cette marchandise, sont assurés que tous les ans on leur présentera trois choses, une quittance du Canusi, un nouvel *offawai*, & un almanac nouveau.

(29)

*Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
Bientôt multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc,
Et rassasié d'or, vint s'abreuver de sang.*

Acte III, scène 4.

L'auteur, en cet endroit de sa tragédie, s'est un peu écarté de l'histoire. Quoiqu'il y ait toujours eu plusieurs religions & un grand nombre de sectes différentes au Japon, l'on ne voit point qu'elles aient souvent excité des guerres civiles. La première dont faissent mention les annales de cet empire, s'éleva vers la fin du sixième siècle, pendant le règne du trente & unième Dairi, prince crédule, superstitieux, & sous lequel il se fit conséquemment

beaucoup de miracles. Alors le culte idolâtre des Chinois & des autres nations des Indes se répandit dans tout le Japon, & l'on vit s'y multiplier le nombre des idoles, des temples & des monasteres. Ce fut dans ce même tems que vécut *Sotoçais*, le grand apôtre de ces contrées, qui parloit, dit-on, dans le ventre de sa mere, se mit en prieres dès qu'il en fut sorti, & reçut miraculeusement, à l'âge de quatre ans, les os & les reliques du divin *Siaka*.

Cependant un certain *Moria*, fameux impie, qui ne croyoit point à toutes ces merveilles, se déclara l'ennemi de *Sotoçais*, & excita de grands troubles dans l'empire. Cet homme haïssoit mortellement les idoles : il leur fit pendant deux ans une guerre impitoyable, les arrachant de leurs temples, & brisant ou jetant au feu toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais il fut enfin défait avec tout son parti, & paya de sa tête son antipathie pour les absurdités & les prodiges de l'idolatrie étrangere.

Les Jammabos n'existoient point encore, & leur fondateur ne naquit que cinquante ans après la défaite de *Moria*. Peut-être l'exemple de ce célèbre ennemi de la religion de *Siaka* donna-t-il au dévot *Giunno-Giosa* l'idée d'instituer son ordre destiné à combattre pour le culte des Camis. Mais il est vraisemblable aussi que les troubles qu'avoit excités *Moria*, en firent craindre de pareils de la part des Jammabos, & engagerent le gouvernement à con-

tenir ou à réprimer leur zele. Ce qui me confirme dans cette opinion, ce qui semble prouver que, sans la vigilance du gouvernement, le fanatisme des prêtres auroit souvent ensanglanté le Japon, c'est une fête extravagante que l'on y célèbre encore tous les ans, & qui fut établie pour décider par les armes la préférence des divinités qu'on adore. Des cavaliers bien montés & bien armés se rendent à un jour marqué sur une grande esplanade. Chacun d'eux porte son dieu sur son dos. Le combat commence à coups de pierre & finit à coups de sabre. Le champ de bataille reste ordinairement jonché de morts, & la justice ne peut en prendre connoissance. On juge bien que la religion sert ordinairement de voile aux animosités particulieres, & que dans cette fête, où l'on a la permission de s'égorger pour ses dieux, la plupart des champions ne cherchent qu'à se venger eux-mêmes.

(30)

*On ne m'a vu jamais, insensé politique,
Tourmentant mes sujets d'un zele fanatique,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs,
Des cœurs ensanglantés arracher les erreurs.*

Acte III, scene 4.

On peut me faire ici une objection spécieuse, & peut-être même fondée à quelques égards, sur le

caractere que je donne à *Taiko*. Je le représente comme un prince vertueux & bon , qui joint à de grandes lumieres l'enthousiasme du bien public , un amour paternel pour ses peuples , & la haine de la violence & de la persécution. Cependant il persécuta les chrétiens , & fit des loix si rigoureuses , qu'un célèbre écrivain de nos jours lui a donné le nom de *tyran* [1] , & l'accuse d'avoir gouverné avec un *sceptre de fer*.

Je ferois en droit de répondre qu'une piece de théâtre n'est pas une histoire , & qu'en mettant sur la scene un prince qui vivoit , il y a deux cents ans , à six mille lieues de nous , j'ai dû avoir la plus grande liberté de le peindre comme j'ai voulu. Je pourrois ajouter encore , que la tragédie devant surtout être consacrée à l'instruction des rois , j'ai mieux rempli ce grand objet en leur présentant dans *Taiko* un modele à suivre , & en mettant dans sa bouche toutes les maximes qui doivent être gravées dans leurs cœurs. Ces deux raisons suffiroient sans doute pour me justifier ; mais peut-être n'est-il pas impossible de justifier *Taiko* lui-même des reproches qu'on lui fait.

[1] Voyez l'*Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*. Ouvrage immortel , & l'un de ceux qui feront le plus d'honneur à notre siècle.

Je conviens d'abord qu'au premier coup-d'œil ses loix paroissent tyranniques & barbares. Elles punissent les moindres fautes par la perte de la vie : souvent les criminels sont condamnés à expirer dans des tourmens cruels. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu ; & quand les grands sont coupables d'un crime capital, toute leur famille doit périr avec eux. Mais il faut observer que cette dernière loi, la plus atroce de toutes, n'est point particulière au Japon : elle a pendant long-tems été en vigueur à la Chine ; ainsi ce n'est point *Taiko* qui en est l'auteur. Il n'a même fait, selon toute apparence, que renouveler la plupart des autres, & l'on fait qu'après plusieurs siècles d'anarchie & de guerres civiles, on ne peut guère rétablir l'ordre & la paix que par une justice rigoureuse.

D'ailleurs peu de nations, même éclairées, ont connu la juste proportion des délits & des peines ; & le monarque dont nous parlons, pourroit avoir erré dans cette partie si difficile de la législation, sans mériter d'être accusé de barbarie. Peut-être a-t-il pensé que chez un peuple qui ne craint point la mort, quiconque n'a pas été retenu par le frein de la loi, devient un ennemi trop redoutable pour la société, & mérite d'en être retranché. Il est du moins certain que l'on est encore dans le même sentiment au Japon. Kœmpfer s'y trouvoit en 1691. Si l'on en croit ce judicieux historien, l'empereur qui régnoit

alors étoit un prince excellent, distingué sur-tout par une douceur & une clémence singulieres. Ses sujets jouissoient sous son gouvernement, du repos & du bonheur, & cependant il faisoit observer à la rigueur ces mêmes loix dont la sévérité fonde un des grands reproches qu'on ait faits à la mémoire de *Taiko*.

On peut plus facilement encore le justifier sur les édits qu'il publia pour proscrire la religion chrétienne. Vers le milieu du seizieme siecle, & environ trente ans avant que ce grand homme parvint au trône, quelques Portugais, jetés par la tempête sur les côtes du Japon, furent les premiers Européens qui découvrirent ces isles. Bientôt après les jésuites y arriverent, apportant avec eux les sciences, les arts, les curiosités de l'Europe, & cet esprit souple & adroit avec lequel ils savoient si bien gagner la confiance du peuple & s'insinuer dans les bonnes grâces des grands. Les circonstances ne pouvoient leur être plus favorables, c'étoit un tems de trouble & d'anarchie. Les Dairis n'avoient plus d'autorité; leurs généraux ne songeoient qu'à conserver & à défendre celle qu'ils avoient usurpée; les princes & les grands n'en reconnoissoient aucune; & le peuple écrasé dans le choc de cette multitude d'intérêts opposés & de dissensions domestiques, étoit souffrant & malheureux. Les jésuites reçurent donc l'accueil qu'ils pouvoient désirer; ils obtinrent la permission

de prêcher. D'autres missionnaires les suivirent, pour partager avec eux & malgré eux les travaux apostoliques, & le christianisme fit au Japon des progrès rapides. Beaucoup de Portugais, attirés par les gains immenses qu'offroit à leur avidité le commerce de cet empire, vinrent encore s'y établir. Ils se marièrent avec les filles des nouveaux convertis, épousèrent de riches héritières, & ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur nombre & par leur opulence.

Quand le prudent *Taiko* se fut emparé des rênes du gouvernement, ses yeux se fixèrent avec inquiétude sur ces étrangers & sur la multitude de prosélytes qu'avoit déjà faits leur doctrine. Ce n'est point parce que c'étoit une religion nouvelle que ce prince crut devoir la proscrire. Il seroit absurde de le supposer, presque chacun au Japon avoit toujours eu la liberté de choisir son culte & ses dieux. Ce pays étoit de tout tems ouvert à toutes les religions, à toutes les superstitions étrangères; on y comptoit alors douze sectes différentes, & une de plus ou de moins devoit paroître un objet très-peu important. Mais on pensa qu'il seroit dangereux de tolérer celle-ci, parce qu'elle étoit elle-même intolérante & persécutrice.

Le monarque Japonois étoit probablement instruit des cruautés inouïes, des atrocités de toute espèce, que les voisins des Portugais, l'évangile à la

main & des moines à leur tête, avoient commises dans le même siècle au Mexique & au Pérou : il favoit que les Européens avoient détruit ces deux empires, en avoient exterminé les peuples, & grillé, pendu, décapité les souverains : il favoit que leur religion avoit été la cause ou le prétexte de toutes ces horreurs : peut-être même étoit-il informé que le pape des chrétiens avoit donné aux Portugais tous les pays qu'ils découvroient à l'orient, & que conséquemment le Japon se trouvoit compris dans cette singulière donation, dont ces étrangers se prévau- droient, dès qu'ils en auroient le pouvoir, comme les Espagnols avoient déjà fait valoir celle qui leur accordoit les Indes occidentales.

Si, comme on a lieu de le croire, le grand *Taiko* avoit connoissance de tous ces événemens arrivés un demi siècle avant qu'il régnât, la sagesse & la prudence humaines dictoient nécessairement la résolution qu'il prit de fermer son empire à tous les peuples, & sur-tout d'en extirper le christianisme. Si l'on prétend au contraire, qu'il ignoroit tout ce qui s'étoit passé dans l'Amérique méridionale, on doit plus encore admirer la pénétration de son génie, qui lui fit prévoir que cette religion pourroit bientôt renouveler dans ses états les troubles & les guerres civiles qu'il s'efforçoit d'appaîser pour jamais. Le faste qu'étaîoient déjà les évêques Portugais, leur orgueil à vouloir imiter les plus grands

de l'empire, l'insolence même de quelques-uns qui refusèrent à des conseillers d'état les marques de respect qu'on leur devoit, tout acheva d'irriter vivement ce monarque.

Le premier édit qu'il publia contre les chrétiens, fut donné en 1586, c'est-à-dire dans le tems même où la religion qu'il proscrivoit chez lui remplissoit la France de sang & de carnage, armoit la ligue contre le grand *Henri*, poursuivoit à la tête des armées les protestans échappés aux poignards de la saint Barthélemi, devoit les rois à l'anathème, & canonisoit les moines dont elle avoit fait leurs assassins. Voilà comme dans ce siècle d'ignorance & de fanatisme nos prêtres fouilloient par leurs crimes la plus pure des religions, & la rendoient odieuse à ceux qui n'étoient pas assez éclairés pour distinguer la sainteté de l'évangile de la scélératesse de ses ministres.

Cependant les soins qu'exigeoient toutes les parties d'un nouveau gouvernement, & la multitude d'objets qui partageoient l'attention du nouvel empereur, dans la grande révolution qu'il venoit de faire, ne lui permirent pas de veiller beaucoup à l'exécution de son édit contre les chrétiens. Quelques persécutions ne firent qu'en augmenter le nombre, & *Taiko* mourut en 1598. Il laissa la régence de l'empire & la tutelle de son fils encore enfant, à *Ijéjas*, l'un de ses favoris : mais ce perfide, qui

joignoit à de grandes qualités une ambition plus grande encore, vit à peine le jeune prince atteindre l'âge de régner, qu'il lui ravit la couronne & la vie. Pour justifier son crime, il publia que le fils de *Taiko*, ainsi que la plupart des gens de sa cour, avoit secrètement embrassé le christianisme; & les historiens Japonois paroissent en convenir. Quoi qu'il en soit, l'usurpateur, non moins politique que son prédécesseur, entra pleinement dans ses vues. La conduite des chrétiens ne tarda pas à prouver combien elles étoient sages, & ils prirent soin eux-mêmes d'en hâter l'exécution.

Les Portugais & les nouveaux convertis du Japon conspirèrent ensemble pour faire une révolution dans le gouvernement, & se rendre maîtres de l'empire. C'est ce qu'on découvrit par deux lettres qui contenoient tout le détail du complot. L'une étoit adressée au roi de Portugal, dont les conjurés attendoient un secours de vaisseaux & de soldats. Elle renfermoit aussi le nom des princes intéressés dans la conspiration, & faisoit voir qu'ils espiroient tous obtenir la bénédiction du pape. Cette lettre fut interceptée par les Hollandois, alors en guerre avec les Portugais, & qui desiroient avoir le commerce exclusif du Japon. L'autre fut envoyée par les Japonois de Canton, & confirmoit le complot annoncé dans la première. L'empereur frémit en les lisant. Vainement celui qui les avoit écrites voulut
les

les nier. Il fut , dit Kœmpfer , convaincu par l'écriture & le cachet , & périt dans le plus cruel supplice. Alors le gouvernement s'arma d'une rigueur nouvelle ; les chrétiens furent poursuivis par-tout avec fureur , & la persécution ne finit qu'à l'extinction totale du christianisme au Japon. Les Portugais en furent bannis pour jamais , & l'on en ferma l'entrée à toutes les nations étrangères.

Les Hollandois seuls furent exceptés de la loi générale. Comme ils avoient eu la bassesse de prêter leur secours pour exterminer quarante mille chrétiens réfugiés dans une forteresse , on leur permit de continuer à commercer avec cet empire , mais ce fut aux conditions les plus avilissantes. Il est même incroyable que l'appât d'un gain , devenu assez modique , puisse encore à présent les engager à se soumettre chaque année à de pareilles humiliations. Dès qu'ils arrivent , on les enferme dans une isle dont ils ne peuvent sortir ; on s'empare de leurs vaisseaux , on les désarme , on en transporte les canons , les voiles & tous les agrès dans l'arsenal impérial ; on décharge leurs marchandises , on y met le prix , & l'on assigne quelques semaines , pendant lesquelles seulement il est permis aux Japonois d'aller faire avec eux des marchés & des échanges , sous l'inspection d'une garde sévère. Le voyage qu'ils font annuellement à la cour , où ils sont conduits bien plus en prisonniers qu'en ambassadeurs , ne doit pas

dédommager leur amour-propre de tous les opprobres qu'ils ont à souffrir. Cette prétendue ambassade n'aboutit qu'à s'aller prosterner devant l'empereur, qui souvent, pour son amusement & celui de ses femmes, les fait sauter, chanter, danser comme de vrais baladins, & leur rend quelques robes en échange des magnifiques présens qu'ils lui portent.

On a prétendu que ces avides négocians, pour se conserver le commerce de ces isles, n'avoient pas fait difficulté d'y renier le christianisme : mais cette accusation ne paroît pas fondée. Les Japonois seuls sont obligés de fouler aux pieds la croix ou l'image de la Vierge, & cette horrible cérémonie se renouvelle chaque année dans toute l'étendue de l'empire, devant des commissaires chargés d'en constater l'exécution.

C'est ainsi que la foi a été anéantie au Japon. Il faut bien moins en accuser des empereurs qui suivirent les regles de la prudence humaine, que les chrétiens eux-mêmes, & sur-tout leurs prêtres, dont alors l'ignorance, l'avarice, le fanatisme & l'orgueil remplissoient l'univers de troubles & de carnage. Au reste, j'ai eu soin d'écarter du plan de ma tragédie un objet si délicat. Je suppose qu'au moment où commence l'action de ma piece, il n'y a point encore d'Européens au Japon, & je ne fais en cela qu'user de la juste liberté qui a toujours été accordée à tous les poëtes dramatiques.

(31)

*Peuples, rendez-en grace au sage de la Chine.**Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.**Fille de la raison, elle entraîne les cœurs, &c.*

Acte III, scene 4.

Les livres de *Confucius* furent apportés à la cour du cinquante-fixieme Dairi, l'an 864 de l'ere chrétienne, & leur lecture y fit beaucoup de plaisir.

La doctrine de ce philosophe est tout ce que la raison abandonnée à elle-même pouvoit alors produire de plus parfait. Sa morale, il est vrai, ne paroît appuyée que sur une base purement humaine; mais elle n'en est ni moins simple ni moins belle. C'est proprement la loi naturelle dégagée de toutes sortes de superstitions. *Pourquoi*, dit ce grand homme dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés?* C'est que le peuple est gouverné par les Bonzes.

(32)

*Recherchons les talens, approchons-les de nous;**L'art est de les placer. Dans le rang où nous sommes;**Un prince est toujours grand s'il aime les grands hommes.*

Acte III, scene 4.

C'est ce qui fit la gloire de *Louis XIV*, & ce qui prépare celle du regne de *Louis XVI*. La sagesse a

O ij

jusqu'ici présidé à tous les choix. Il semble que notre jeune monarque, en appelant quelqu'un au ministère, exige d'abord qu'il produise ses titres, & fournisse une caution. Celle des uns a été l'expérience d'un grand âge, perfectionnée par les utiles leçons de la disgrâce ou de l'infortune : celle des autres, le succès avec lequel ils avoient rempli des emplois importants. Ceux-là ont été désignés par la voix publique, sur la réputation de leurs lumières & de leurs vertus ; celui-ci enfin a consigné lui-même ses droits dans ses propres écrits, & c'est en se couronnant de lauriers dans la carrière littéraire, c'est en s'illustrant comme orateur & comme philosophe, qu'il est parvenu à l'une des premières places de l'administration.

Ce choix, justement applaudi & dont la France se félicite chaque jour, engagera peut-être à tourner plus souvent les regards sur cette classe d'hommes qui ont embrassé la plus noble de toutes les professions, celle de penser & de rendre leurs pensées utiles à leurs semblables. Les gens de lettres sont accoutumés à mettre un grand prix à l'estime publique, & ils s'imposent solennellement la nécessité d'être les plus vils ou les plus vertueux des membres de la société. Les ouvrages de l'homme d'état dont nous parlons, ne sont-ils pas un garant de sa conduite ? Tant qu'il se souviendra comment il a loué *Colbert*, peut-il n'être pas animé du desir de l'imi-

ter ? Sans doute cet éloge éloquent repose toujours sur sa table, & dit sans cesse à son auteur : *voici la piece sur laquelle tu as consenti d'être jugé. Prends garde ; songe aux engagements que tu as contractés à la face de la nation, dans le sanctuaire des lettres, & regarde tout ce que l'on doit attendre d'un directeur général des finances qui a lui-même composé ce superbe morceau.* [1]

“ Quand on a marché quelque tems dans la carrière de la vie , quand on a réfléchi sur les jouissances que l'homme poursuit , on a vu combien sont courtes & bornées celles qui n'ont pour objet que nous-mêmes. On ne peut étendre son existence qu'en s'attachant à celle des autres par la bienfaisance. Venez le témoigner , ames sensibles , qui vous nourrissez de ce plaisir , & qui , dans la proportion de vos forces , vous approchez du malheur pour le plaindre & pour le soulager ! Mais quelle comparaison entre vos moyens & ceux qui reposent entre les mains d'un administrateur des finances ! Le cœur s'enflamme en y réfléchissant. Oh ! quel plaisir dans le recueillement de la solitude & dans le silence de la nuit , lorsque l'univers sommeille hormis celui qui veille sur tous , d'élever son ame vers lui , de se dire à soi-même : ce jour , j'ai adouci la rigueur des

[1] Eloge de Jean-Baptiste Colbert , discours qui a remporté le prix de l'académie françoise en 1773 , page dernière.

» impôts ; ce jour , je les ai soustraits au caprice
» de l'autorité ; ce jour , en les distribuant plus
» également , je pourrai convertir un faste inutile
» au bonheur , dans une aisance générale , qui fait
» à la fois la félicité & de ceux qui en jouissent , &
» de ceux qui la contemplent ; ce jour , j'ai tran-
» quillisé vingt mille familles alarmées sur leurs
» propriétés ; ce jour , j'ai ouvert un accès au tra-
» vail , & un asyle à la misere ; ce jour , j'ai prêté
» l'oreille aux gémissemens fugitifs & aux plaintes
» impuissantes des habitans de la campagne , & j'ai
» défendu leurs droits contre les prétentions impé-
» rieuses du crédit & de l'opulence ! O quel superbe
» entretien ! Quelle magnifique confidence de l'hom-
» me au Créateur du monde ! Qu'il paroît grand
» alors ! Il semble s'associer aux desseins de Dieu
» même :

» Oh ! que vous seriez à plaindre , vous qui ne
» verriez dans les grandes places que le charme de
» la puissance ; vous qui croiriez qu'il est d'au-
» tres commandemens agréables que ceux qui an-
» noncent aux hommes le bonheur & la paix ; vous
» qui chercheriez dans le sommeil un asyle contre
» vos pensées , & qui craindriez de vous fuivre &
» de vous connoître ! Venez apprendre de *Colbert*
» quels sont les vrais plaisirs de l'administration ;
» venez appliquer comme lui vos talens au bon-
» heur des hommes ; venez apprendre à profiter de

„ cette vie qui s'enfuit ! Heureux qui peut , comme
 „ *Colbert* , l'envisager fans regret , & du haut du
 „ séjour éternel entendre dans tous les siècles les
 „ bénédictions de son pays & les applaudissemens
 „ de l'univers ! „

(33)

*On verroit les talens , les arts humiliés ,
 Les philosophes craints , proscrits , calomniés.*

Acte III , scène 4.

“ A ce mot de philosophes , je m'arrête , dit
Apollonius dans l'*Eloge de Marc-Aurele* , ouvrage
 admirable , fait pour mériter à *M. Thomas* la recon-
 noissance de tous les bons rois , & pour exciter la
 haine & l'effroi de tous les ministres corrompus :
 car ceux-ci ne peuvent rester auprès du trône , si la
 lumière en approche , & ils se rendent l'affreuse jus-
 tice de penser qu'on conspire leur ruine , dès qu'on
 parle aux souverains de devoir & de vertu. “ Quel
 „ est ce nom , sacré dans certains siècles & abhorré
 „ dans d'autres ; objet tour-à-tour & du respect &
 „ de la haine , que quelques princes ont persécuté
 „ avec fureur , que d'autres ont placé à côté d'eux
 „ sur le trône ? Romains , oserai-je louer la philo-
 „ sophie dans Rome , où tant de fois les philosophes
 „ ont été calomniés , d'où ils ont été bannis tant
 „ de fois ? C'est d'ici , c'est de ces murs sacrés que

Q iv

„ nous avons été relégués sur des rochers & dans
„ des isles désertes. C'est ici que nos livres ont été
„ consumés par les flammes. C'est ici que notre sang
„ a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie &
„ l'Afrique nous ont vus errans & proscrits cher-
„ cher un asyle dans les antres des bêtes féroces ,
„ ou condamnés à travailler chargés de chaînes ,
„ parmi les assassins & les brigands. Quoi donc , la
„ philosophie feroit-elle l'ennemie des hommes &
„ le fléau des états ? Romains , croyez-en un vieil-
„ lard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu
„ & cherche à la pratiquer : la philosophie est l'art
„ d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs.
„ C'est la morale universelle des peuples & des rois ,
„ fondée sur la nature & sur l'ordre éternel. Regar-
„ dez ce tombeau : celui que vous pleurez étoit un
„ sage : la philosophie sur le trône a fait vingt ans
„ le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes
„ des nations , qu'elle a réfuté les calomnies des
„ tyrans. „

Le même philosophe ajoute encore dans un autre
endroit de cet éloge : “ En parlant de la protection
„ que *Marc-Aurele* accorda aux hommes utiles de
„ tous les rangs , puis-je oublier , Romains , celle
„ qu'il nous accordoit à nous-mêmes , & à tous ceux
„ qui , comme lui , cultivoient leur raison par l'é-
„ tude ? Je prends les dieux à témoins que ce n'est
„ point le souvenir d'un lâche intérêt qui dans ce

„ moment me fait louer mon empereur. Si pendant
„ soixante ans je n'ai ni aspiré à des honneurs, ni
„ brigué des richesses; si, aimé de *Marc-Aurele*,
„ j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite; si,
„ outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la
„ haine que par des bienfaits, & à la calomnie que
„ par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler
„ de tout ce que ce grand homme a fait pour la
„ philosophie & pour les lettres. Je ne fais si elles
„ auront encore un jour des ennemis dans Rome;
„ je ne fais si la proscription & l'exil deviendront
„ encore notre partage; mais dans aucun tems on
„ ne pourra étouffer en nous le cri de la nature
„ qui nous avertit que les peuples ont le droit
„ d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du
„ genre humain; & lorsqu'en quelque partie du
„ monde il s'élèvera un prince comme *Marc-Aurele*,
„ qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le
„ trône la morale & les lumieres, du fond de nos
„ retraites nous leverons tous ensemble nos mains
„ pour remercier les dieux. Ici, je voudrois pou-
„ voir ranimer ma voix tremblante. *Marc-Aurele*
„ du haut du Capitole donne le signal. Tous ceux
„ qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment
„ & cherchent la vérité, accourent autour de lui.
„ Il les encourage, il les protege. Vous l'avez vu
„ même, étant empereur, se rendre plus d'une fois
„ dans les écoles publiques pour s'y instruire; on

„ eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la
 „ vérité qui fuit les rois. Sous son regne nous étions
 „ utiles. Cette gloire nous eût suffi; ce grand homme
 „ voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs
 „ de nous aux premières places de l'empire, & leur
 „ a fait ériger des statues à côté des *Catons* & des
 „ *Socrates*. Romains, si vos tyrans pouvoient sortir
 „ de leurs tombeaux, & reparoître dans vos murs,
 „ combien ils seroient étonnés en voyant leurs pro-
 „ pres statues mutilées & abattues dans Rome, &
 „ à leur place les successeurs de ces mêmes hom-
 „ mes, qu'ils faisoient traîner dans les prisons, &
 „ dont ils faisoient couler le sang sous les haches! „

On pense bien que les *Zoïles* de Rome n'étoient pas de l'avis d'*Apollonius*, n'approuvoient pas la conduite de *Marc-Aurele*, n'applaudissoient point à ces honneurs, à ces statues, & déclamoient toujours avec fureur contre la philosophie & les philosophes. C'est ce que font encore chez nous tant de tartufes imbécilles & de plats folliculaires. L'auteur des *Affiches* sur-tout se distingue aujourd'hui parmi cette troupe intrépide, & je vais parler encore une fois de M. l'abbé de *Fontenai*, avant de l'abandonner pour jamais à son néant ou à sa gloire.

Ce fatirique hebdomadaire, en rendant compte [1] des *Oeuvres de Sénèque le philosophe, traduites par*

[1] *Affiches, annonces & avis divers*, trente-quatrième feuille hebdomadaire, du mercredi 26 août 1778, p. 133.

feu M. la Grange, tombe d'abord sur l'éditeur de cet ouvrage, & lui reproche d'être à deux genoux devant ce qu'il appelle les penseurs & les philosophes, tant anciens que modernes. Nous le prions, continue-t-il, de résoudre cette simple question : Si ces gens-là sont d'aussi beaux génies qu'il le prétend, si ce sont des flambeaux de la vérité, s'ils sont utiles au bonheur du genre humain, comment est-il arrivé que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chute des lettres, de la corruption, de la barbarie ? Qu'on ouvre les histoires des Grecs & des Romains, & l'on y verra cette preuve de fait incontestable, que toutes les vaines subtilités ne pourront jamais affaiblir ni détruire. Aujourd'hui même (& nous le disons à regret, sans avoir le dessein d'injurier, encore moins de calomnier notre siècle) aujourd'hui que ces messieurs jouissent de toute leur gloire, la décadence de la bonne & saine littérature n'est-elle pas sensible ?

Il me semble que monsieur l'abbé se presse trop de pleurer sur nos ruines, & ce siècle ne me paroît point si digne de pitié. Il a produit les *Montesquieu*, les *Voltaire*, les *Rousseau*, il s'honore encore des *Buffon*, des *Diderot*, des *d'Alembert*, des *Marmontel*, des *Thomas*, & de beaucoup d'autres écrivains très-estimables : je ne croirois même pas difficile de montrer que les richesses littéraires, accumulées en France depuis soixante ans, l'emportent

peut-être sur toutes celles du siècle de *Louis XIV.* Mais sans entrer dans une discussion qui exigeroit des détails immenses, sans entreprendre une dissertation inutile sur l'histoire des Grecs & des Romains, je me contenterai de faire à monsieur l'abbé une réponse à laquelle je défie qu'on réplique : c'est sous les *Néron* & les *Domitien* que les philosophes ont été persécutés ; ils ont été honorés & protégés par les *Antonins* & les *Marc-Aurele* ; & il n'est pas vrai que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chute des lettres, de la corruption, de la barbarie : car les lettres ne sont point tombées parmi nous ; car nous ne sommes ni plus corrompus ni plus barbares que nous ne l'étions dans les siècles précédens, que ne le sont encore les nations chez lesquelles il n'y a point de philosophes. Voilà une preuve de fait incontestable, que toutes les vaines subtilités ne pourront jamais affaiblir ni détruire. Il y a plus : notre subtil *Aristarque* en convient à la page suivante, [1] & se dément lui-même pour louer la *Bienfaisance françoise*, ou mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle.

Oui, monsieur l'abbé de Fontenai, en parlant des traits de patriotisme, de générosité, de bienfaisance, rapportés dans cet ouvrage, s'exprime ainsi : *La nation françoise en produit plus que toute autre ;*

[1] Mêmes affiches du mercredi 26 août 1778, n. 34, p. 135.

Et l'on doit même dire à l'avantage de notre siècle, que l'égoïsme qu'on lui a tant reproché n'en a pas entièrement tari la source. On peut même être étonné que dans l'espace de cinquante-neuf années, il se soit passé tant de faits honorables pour l'humanité, lesquels remplissent deux gros volumes (qui certainement ne les contiennent pas tous, & où l'on a oublié les plus intéressans). C'est pourtant dans l'espace de ces cinquante-neuf années que la philosophie a fait parmi nous les progrès dont s'afflige monsieur l'abbé, & qui sont, à son avis, l'époque de notre corruption & de notre barbarie.

Cet écrivain est donc tout à la fois *Jean qui rit* & *Jean qui pleure*. C'est dans la même feuille qu'il déplore la corruption, la barbarie de notre siècle, & qu'il loue notre siècle d'avoir produit une multitude de traits de patriotisme, de générosité, & de bienfaisance: c'est dans la même feuille qu'il gémit sur la décadence de la nation françoise, & qu'il donne à la nation françoise l'avantage sur toute autre, du côté des actes de vertu & de véritable héroïsme. On ne pouvoit mieux opposer l'éloge à la satire, la consolation à la douleur. L'opposition est même si forte, que beaucoup de lecteurs trouveront *Jean qui pleure* en contradiction réelle avec *Jean qui rit*, & ne sauront quel parti prendre entre les deux *Jean*s. Mai quiconque fera dans cet embarras, doit, pour déterminer son choix, consulter le livre de la féli-

cité publique. Monsieur le chevalier *de Chatelux* y prouve qu'en général, loin de dégénérer, l'espece humaine se perfectionne tous les jours, & que la marche des siecles nous approche sans cesse de la vérité & du bonheur. Nous desirerions que cet homme distingué à tant d'égards voulût donner une seconde édition de son ouvrage. Il pourroit y faire encore des additions importantes, & répondre mieux que moi à tous les modernes *H raclites*.

Il est bien vrai que si l'on jugeoit notre siecle par les feuilles de monsieur l'abbé *Fontenai*, l'on croiroit aisément à la chute des lettres, à la corruption du goût, & à la barbarie des mœurs. Les déclamations continuelles contre la tolérance, l'apologie des *dragonades*, la satire des gens de lettres, des philosophes du premier ordre, & les louanges constamment prodiguées aux mauvais écrivains, tout cela feroit une preuve complete. Celui qui ne liroit que les ouvrages vantés dans les *Affiches*, pourroit avec raison pleurer notre décadence en tout genre. L'annonce même des estampes y décele le goût du crieur, & suffiroit quelquefois pour révolter les honnêtes gens.

J'ai été indigné, je l'avoue, en voyant cet homme, dans sa feuille du 30 septembre de cette année, applaudir à une gravure où l'on a l'audace d'insulter la nation entiere, & de tourner en ridicule l'hommage public qu'elle a rendu à l'un des plus grands

hommes dont elle se glorifiera jamais. La couronne que *Voltaire* avoit méritée par soixante & dix ans de travaux & de succès, la couronne que toute l'Europe lui décernoit depuis long-tems, & que la main de la reconnoissance, de l'amitié & des graces lui présenta le 30 mars dernier, au milieu des transports & des acclamations de Paris assemblé, cette couronne lui est ici donnée par *Arlequin*. *La Folie à genoux jouant du tambourin*, fait allusion aux applaudissemens universels dont le spectacle retentit alors, & *Paillasse témoignant son admiration par l'attitude la plus respectueuse (il est prosterné)* représente tous les admirateurs de ce génie immortel, c'est-à-dire, la France, & tout le monde littéraire. Voilà la gravure dont *l'idée insolente & burlesque* paroît *des plus plaisantes* [1] à monsieur l'abbé de *Fontenai*. Elle est en effet digne de lui ou de *Nicolet*.

Si quelque jour cet honnête folliculaire venoit à passer par Ferney, & que les habitans le connussent, ils l'entoureroient en poussant les cris de l'indignation & de la vengeance. *Tues*, lui diroient-ils, *dans les lieux où le grand homme que tu n'as cessé d'outrager, a passé les vingt dernières années de sa vie à nous faire du bien, à secourir tous les infortunés. Vois ce village florissant, Voltaire en est le créateur. Regarde ces maisons, il les a bâties pour nous,*

[1] Affiches du 30 septembre 1778, n. 39, p. 156.

il nous y a rassemblés ; nous lui devons l'aisance & le bonheur dont nous jouissons. Tourne les yeux vers cette église , c'est lui qui l'a élevée ; contemple ce tombeau , il l'avoit fait construire pour qu'on y déposât sa cendre. C'est là , s'il fût mort parmi nous , que nous aurions porté ses déplorables restes ; nous les aurions arrosés des larmes de l'amour & de la reconnaissance , & les gémissemens de notre douleur auroient empêché d'entendre les hurlemens de tes pareils. Mais quoique cette tombe ait été privée du dépôt qu'elle attendoit , nous n'y venons pas moins pleurer notre protecteur & notre pere. Nous la montrerons à nos enfans , & nos enfans y pleureront comme nous. Prosterne-toi , malheureux , repens-toi ; & si tu naquis pour dénigrer les talens & pour insulter l'homme de génie , apprends ici du moins à respecter l'homme bienfaisant.

(34)

*Rassemblez-vous sans bruit vers ce vaste portique ,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.*

Acte III, scene 7.

Les temples des Camis se nomment *mias*, c'est-à-dire *demeure des ames immortelles*. Ils répondent à la simplicité de cette religion primitive du Japon, & se sentent de la pauvreté des tems antiques. Ce ne sont le plus souvent que de misérables édifices de bois,

bois, cachés entre des arbres & des buissons, & sans nulle décoration intérieure. On n'y trouve ordinairement qu'un miroir de métal, des morceaux de papier blanc, & quelquefois une châsse où sont les reliques du Cami. Ces temples sont toujours fermés, excepté les jours de fêtes : mais on en peut voir le dedans par une fenêtre grillée. Ceux qui les visitent, se contentent de faire une courte prière dans le vestibule, de jeter quelque pièce de monnaie dans un tronc destiné à cet usage, & de frapper plusieurs fois sur la cloche de la porte, afin de réjouir le dieu, qui se plaît beaucoup, dit-on, à entendre cette espèce de musique.

Les temples du Budso, c'est-à-dire des idoles étrangères, dont les Bonzes sont les prêtres, portent le nom de *Tiras*, &, bien différens des temples des Camis, sont pour l'ordinaire d'une étonnante magnificence. La plupart sont soutenus par de superbes colonnes de cedre, & renferment des idoles d'un grand prix & d'une hauteur prodigieuse. On en compte trente-trois mille trois cents trente-trois dans un seul temple près de Méaco. Mais on voit à Méaco même un autre temple plus remarquable encore par l'idole colossale qu'il renferme. Le siège sur lequel elle est placée, a soixante & dix pieds de haut sur quatre-vingts de large. Elle est toute de cuivre doré. Sa tête est si grosse qu'elle peut contenir quinze hommes; son ponce a près de trois pieds & demi de

tour, & tout le reste est dans les mêmes proportions.

Les murs de ces temples sont ordinairement couverts, tant au-dedans qu'au-dehors, des peintures les plus effrayantes. Ce sont des démons d'une figure épouvantable, occupés à infliger aux âmes qui sont sous leur pouvoir, des tourmens dont la vue fait frémir. Ces représentations produisent un effet incroyable sur les personnes de tout ordre, & engagent les grands & les petits à donner beaucoup aux moines, pour échapper par leur intercession à des supplices pareils.

(35)

*Dieux ! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
En descendant du trône, il faut l'ensanglanter !*

Acte IV, scene 7.

Quelques années après être parvenu au trône, Taiko nomma son neveu *Fide-Tfugu* pour son successeur. C'étoit, selon les historiens, un prince cruel & sanguinaire. Son oncle en fut mécontent ; & craignant peut-être de faire le malheur de ses sujets, en leur laissant un si mauvais maître, il le força dans la suite à se fendre le ventre.

(36)

*Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant sur le rivage, à mes pieds fut jeté.*

*Je ne fais quel hazard voulut que , plus sensible ,
Mon cœur à la pitié fut alors accessible.
Je daignai m'arrêter , & mes soins bienfaisans
Lui rendirent enfin l'usage de ses sens.*

Acte IV , scene 12.

Ce qui doit mettre le comble à l'exécration que méritent les Bonzes , c'est que , non contents d'être eux-mêmes impitoyables , ils ont , selon le témoignage des jésuites , altéré le caractère des Japonois , naturellement bons & sensibles , & les ont rendus inhumains envers les malheureux. Les monstres vouloient recevoir seuls tous les dons , toutes les aumônes ; dans cette vue , ils ont persuadé à leurs compatriotes que les malades , les pauvres , tous ceux , en un mot , qui sont dans la souffrance & le malheur , doivent moins inspirer la pitié que l'horreur & le mépris. Ces misérables , disent-ils , justement réduits à cet état par la colère des dieux qui les punissent , sont indignes de compassion dans cette vie , & ne doivent pas attendre dans l'autre un sort plus heureux. Aussi les obligent-ils , tant qu'ils peuvent , à se séparer de la société pour aller vivre & mourir , loin de tout secours , au milieu des bois & des déserts , & dans l'horreur du désespoir.

On ne peut donc avec justice m'accuser d'avoir peint de couleurs trop odieuses ces moines qui ,

faifant feuls au Japon toutes les fonctions ecclé-
fiaftiques, font, dans ma tragédie, comme dans
l'histoire, appellés indifféremment du nom de *prê-
tres*, ou de celui de leur ordre,

(37)

*Parti d'un autre monde & des bouches du Tage,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.*

Acte IV, scene 12.

On ne convient ni de l'année où les Européens
découvrirent le Japon, ni du nom de celui ou de
ceux à qui appartient cette découverte : ce qu'il
y a de certain, c'est que ce furent des Portugais
que la tempête jeta les premiers sur ces côtes, vers
le milieu du seizieme siecle.

(38)

*Mais dès long-tems ici je prépare en silence
Un prodige plus grand, & dont l'instant s'avance.
Il est sous ce palais de secrets souterrains :
De cette poudre horrible à présent ils sont pleins,
Où, la mort endormie au fond de ces abîmes,
Y doit à son réveil dévorer ses victimes.
Le volcan pour s'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau,
Et tous nos ennemis marchent sur leur tombeau.*

Acte IV, scene 12.

Je n'ai point ici le mérite de l'invention, & je

ne fais que mettre sur la scene une vérité historique, connue de tout le monde.

Il n'y avoit pas trente ans que les jésuites étoient nés, & ils intriguoiént déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attisoient le feu du fanatisme & servoient la ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. Sous prétexte d'instruire & de consoler les catholiques de ce royaume, ils les excitoient secrètement à la révolte; & dès l'année 1581, trois de ces peres y furent exécutés, comme criminels d'état. Dès lors, on conspira fréquemment contre la vie de la reine *Elizabeth*; & toujours ceux qui devoient être ses assassins, se trouvoient y avoir été animés & encouragés par des jésuites. Le pere *Garnet*, leur provincial, étoit depuis long-tems l'ame de tout ce qui se tramoit contre cette grande princesse. Il obtint de Rome, au commencement du dix-septieme siecle, deux bulles adressées, l'une au clergé d'Angleterre, & l'autre au peuple catholique. Le pape y traitoit la reine de *misérable femme*, & ordonnoit qu'à sa mort, sans avoir égard au droit de la naissance, on ne reconnût pour souverain que celui qui jureroit de faire régner avec lui la religion romaine.

Elizabeth, instruite de ces complots, rendit en 1602 un édit pour chasser de ses états tous les compagnons de Jésus. Elle y déclare expressément qu'ils ont été les *conseillers des nouvelles conspirations for-*

mées contre sa personne; qu'ils ont cherché à persuader à ses sujets de se soulever; qu'ils ont exercé des monopoles pour faire contribuer à cette révolte; qu'ils ont provoqué les princes étrangers pour concourir à la tuer; qu'ils se mêlent de toutes les affaires du royaume, & que par leurs discours & leurs écrits, ils entreprennent de disposer de sa couronne.

Mais quelques mois après, la reine mourut, & les jésuites, qui étoient restés cachés en Angleterre, continuèrent à soulever les esprits contre le successeur d'*Elizabeth*.

Bientôt en effet se forma cette fameuse conspiration des poudres, le complot le plus infernal qui ait jamais pu entrer dans l'esprit humain. Les catholiques de Londres résolurent de faire sauter le palais de *Westminster*, dans le tems que le roi, les princes, & tous les grands du royaume y seroient assemblés. Trente-six tonneaux de poudre furent placés dans une cave, au-dessous de la chambre où *Jacques premier* devoit haranguer son parlement. Toutes les mesures étoient bien concertées, on étoit à la veille de l'exécution, & le succès étoit infail-
lible, si *Perci*, l'un des chefs de cette abominable entreprise, n'eût été sensible à l'amitié. Mais il ne put se déterminer à laisser périr un lord à qui il étoit fort attaché. Il lui écrivit donc, par une main inconnue, que s'il aimoit la vie, il ne se trouvât point à l'ouverture du parlement; & cette lettre fit

tout découvrir. On visita, par l'ordre du roi, les souterrains qui étoient sous la salle; on les vit remplis de poudre, & on trouva un homme à la porte avec une meche, & un cheval qui l'attendoit. Les chefs de la conjuration, ayant rassemblé une centaine de leurs complices, vendirent chèrement leur vie : huit seulement furent arrêtés & exécutés. Les jésuites *Oldocorne* & *Garnet* tenterent de s'échapper, mais sans pouvoir y réussir. Ils trempoient dans cet abominable complot, & ils avoient confessé & communiqué les conjurés, pour les affermir dans leur dessein. On instruisit le procès des deux moines, ils furent pendus, & leur société les mit, selon son usage, au nombre des martyrs.

Le pere *Davrigni*, dans ses Mémoires de l'Europe, au dix-septieme siecle, prouve l'innocence & la sainteté de ses deux confreres par un miracle arrivé à la potence du provincial *Garnet*, & qui, au sentiment de l'historien [1], ne peut être nié que par ceux qui font profession de ne rien croire. Une goutte de son sang, dit-il, tombée sur une paille de bled, y représenta son visage avec des traits si bien marqués, qu'on le reconnoissoit au premier coup-d'œil. Il faut être bien dépourvu de preuve & de sens, pour écrire une pareille ineptie, ou il faut être jésuite pour en avoir l'audace. C'est le même

[1] Tome I, page 81, édition de Paris, 1757.

pere qui, voulant justifier la condamnation de la maréchale d'Ancre, dit [1] que si elle n'étoit point coupable des crimes dont on l'accusoit, elle l'étoit au moins de *lese-majesté divine*, & ne se confessoit plus depuis long-tems : raison admirable pour être décapité ! La justice doit donc livrer au glaive du bourreau tous ceux qu'elle ne trouve pas entre les mains des prêtres ; & le bon jésuite ne voit point de milieu entre le confessionnal & l'échafaud.

[1] Ibid. page 248.

F I N.

